

ALLI



BIBLIOTECA LUCCHESI - PALLI

III. SALA

4
IV
10



Grande Sala o.s.
4-IV-10





$$\overline{\text{III}} \quad 4 \quad \overline{\text{IV}} \quad 10$$

LE GUIDE
DE
L'AMOUREUX A PARIS

IMPRIMERIE L. TOINON ET C^e, A SAINT-GERMAIN.



W. L. G. H.
PUBLISHED
BY
J. H. B. & C.



LE GUIDE
DE
L'AMOUREUX
A PARIS

PAR
HENRY DE KOCK

D'après le manuscrit original
DE M^{ME} LA BARONNE DE C^{...}

*Allesviel ist ungesund.
(Rien de trop.)*



PARIS
A. FAURE, LIBRAIRE ÉDITEUR
RUE DE RIVOLI, 166

—
1865



AVERTISSEMENT

Tout honnête homme doit avouer les livres qu'il publie. Je me nomme donc à la tête de ce recueil, non pour me l'approprier, mais pour en répondre. S'il y a du mal, qu'on me l'impute ; s'il y a du bien, je n'entends point m'en faire honneur. Si le livre est mauvais, j'en suis plus obligé de le reconnaître, je ne veux pas passer pour meilleur que je ne suis.

J.-J. ROUSSEAU.

(Préface de la *Nouvelle Héloïse*.)

Je commence par déclarer que madame la baronne de C. n'est pas un personnage imaginaire sous le couvert duquel il m'a convenu, par un motif ou par un autre, de dissimuler ma responsabilité d'écrivain. La baronne de C. existe ; nombre de personnes l'ont connue : quelques-unes la connaissent encore ;

et, pour toutes, nous en sommes persuadé, le voilé, sous forme de simple initiale, dont elle enveloppe la signature de son livre, sera d'une extrême diaphanéité. Mais c'était son début *dans la carrière*, — style Prudhomme ; — madame de C. a tenu à effectuer ce début le plus discrètement et le plus modestement possible. — « Vous savez, nous a-t-elle dit en souriant, *quand le diable se fait vieux...* » — Soit, madame, faites-vous donc ermite si c'est votre bon plaisir, mais ermite, ou diable en retraite, notre devoir est de certifier que vous n'êtes pas une créature mythique, et, dans le cas où *notre* Guide obtiendrait quelque succès, — ce que nous espérons, — de vous en laisser tout le mérite. — Et à ce devoir, nous ne faillirons pas.

Ce récit de ma première entrevue avec la baronne de C., en donnant au lecteur une idée de cette dame, lui expliquera comment je fus amené à devenir le parrain de son livre.



Un matin, j'étais dans mon cabinet, lisant un chapitre du beau roman de Dumas : *la San Felice*, lorsqu'on me remit la carte d'une dame qui désirait avoir avec moi quelques instants d'entretien.

Cette dame était la baronne de C.

Une baronne chez moi, avant midi ! et une baronne, — je ne la connaissais point, mais *je me rappelai*, — qui avait fait beaucoup parler d'elle, il y a une dizaine d'années, tout autrement que comme d'une gardienne immaculée du Palladium. Je ne cache pas que je ressentis une certaine surprise à l'annonce de cette visite. Mais, pour être romancier, — et romancier surpris, — on n'en est pas moins poli. J'ordonnai qu'on introduisît la baronne....

Et, tout aussitôt, mon étonnement cessa, remplacé par un autre sentiment non moins

vif, mais... — comment dirai-je ? — mais infiniment plus désagréable.

La première chose qui m'avait frappé, en répondant au salut de madame de C., avait été l'aspect d'un manuscrit ceint d'un ruban vert, — *vert !...* le symbole de l'espérance ! — qu'elle portait à la main !

Il n'y avait pas à s'y tromper : la baronne était un bas-bleu qui venait me *soumettre un* de ses ouvrages et *réclamer l'honneur de ma collaboration.*

A quel ami, assez ennemi de mon repos, devais-je cette cruelle aubaine ? C'est ce que je ne tarderais pas à découvrir et ce dont je me réservais de profiter pour user d'une revanche non moins cruelle.

Cependant j'avais un siège à la visiteuse, et, sans détacher mon regard du fatal rouleau, — qu'elle avait maternellement posé sur un fauteuil, — ramené vers le passé par la quasi-similitude des circonstances, je souriais malgré moi au souvenir de la conduite

d'Alexandre Dumas, à l'égard d'Eugène de Mirecourt, à l'époque où celui-ci le poursuivait de ses plus furieuses diatribes. Pour toute vengeance, alors, l'illustre écrivain s'était imaginé d'adresser à Mirecourt tous les débutants littéraires, de tout âge et de tout sexe, qui l'assaillaient, lui, Dumas, de leur offres plumitives. Mirecourt n'en dinait plus, n'en dormait plus. A toute heure de jour et de nuit, des romanciers et des dramaturges de l'avenir se suspendaient à sa sonnette.

« Brigand de Dumas ! vociférait-il, — en riant, — à chaque nouveau carillon, il veut m'envoyer à Charenton ou au Père-Lachaise ! »

Pauvre Mirecourt ! quel dommage qu'il ne se soit pas contenté de rire toujours ainsi !

* * *

La baronne s'était assise. Il y eut un silence que je me gardai bien de rompre le pre-

mier. Il est sage souvent d'attendre l'attaque.

Enfin :

— Monsieur, — attaqua madame de C., — vous avez deviné, je suppose, le but de ma visite ?

— A peu près, oui, madame, mais...

— Permettez ! Au préalable, une question : il est onze heures cinq minutes ; est-ce abuser de votre patience de vous prier de m'écouter jusqu'à onze heures et quart ? Si non, je me retire immédiatement, désolée de vous avoir dérangé ; si oui, je m'explique...

Et, mon explication achevée, — et qui ne dépassera point d'une seconde l'espace de temps fixé, — je m'éloigne, vous laissant ou remportant, suivant votre décision, mon manuscrit.

* * *

Que répondre, à moins d'être un Huron, à une mise en demeure semblable, si ce n'est :
« J'écoute. »

Et puis, tandis qu'elle formulait sa proposition, j'avais eu le loisir d'examiner madame de C., et je constaterai, sans balancer, que cet examen lui fut aussi favorable que possible dans mon esprit.

Madame de C., qui a dû être fort belle autrefois, — de cette beauté de race qui devient de plus en plus rare ; — madame de C. est maintenant une femme de trente-huit à quarante ans, fort remarquable encore. Ce qui domine surtout dans l'ensemble de ses traits, dans son regard, son geste, jusque dans les inflexions de sa voix, c'est une distinction qui n'a rien d'étudié. Que ce titre qu'elle porte soit bien à elle, — ce que je n'ai pas vérifié, — ou qu'il ne soit qu'un nom de guerre, il lui sied à merveille...

Sans méchanceté, montrez-moi, de nos jours, beaucoup de grandes dames, — des vraies, — qui ressemblent à de vraies grandes dames.

* * *

— Monsieur, fit la baronne, après avoir récompensé d'un signe de tête mon mot d'adhésion, lorsqu'on n'a que dix minutes à dépenser, il serait maladroit, n'est-il pas vrai, d'en perdre la moitié en discours préparatoires?

« Donc, au risque de vous heurter brutalement, — bien que, par l'effet même de votre profession, vous deviez être habitué à ce genre d'émotions, — j'aurai l'avantage de vous dire que j'ai *commis* un livre... pour lequel je viens réclamer l'honneur de votre collaboration ¹.

« Vous frissonnez déjà! Attendez! Si quelque chose milite en sa faveur et m'autorise à espérer, de votre part, pour mon œuvre, la gracieuseté, tout au moins, d'une lecture, c'est que ce n'est ni un roman...

« Ni un recueil de poésies...

¹ La phrase est stéréotypée. On n'y échappe pas.

« Ni *Mes mémoires*.

« Non. Ce livre, ainsi que son titre l'indique, — je l'ai intitulé *le Guide de l'amoureux à Paris*, — est de l'espèce de ceux que l'on classe, je crois, parmi les physiologies. Je crois!... Je n'ai pas fait mes humanités et ne suis, conséquemment, pas au courant de la valeur de bien des mots nouveaux.

« Maintenant, comment et pourquoi ai-je été amenée à écrire ce *Guide*? Aimée souvent jadis, ayant aimé quelquefois, m'étant plu surtout à regarder et à écouter aimer les autres, dans les divers milieux où les événements de ma vie m'ont successivement transportée, il m'a paru intéressant, lorsque j'avais à tout jamais rompu avec les amours, de peupler ma solitude de doux souvenirs; puis, à mesure que ces souvenirs me revenaient, un à un, d'en tirer des déductions que je jetais sur le papier; bref, d'ex-prêtresse me transformant en docteur, de professer le culte que je ne pouvais plus desservir.

« Ai-je bien, ai-je mal fait? Mon cours de morale amoureuse a-t-il quelque valeur? n'en a-t-il aucune? Mon *Guide*, mis en ordre, aménagé, *expurgé* par une plume plus expérimentée que la mienne, mérite-t-il d'affronter la publicité ou doit-il rentrer dans le néant? C'est à vous qu'il appartient de prononcer, monsieur. — J'admets que vous consentiez à prendre connaissance de ces paperasses. — Quand ce ne serait que par curiosité!... — n'est-il pas curieux de voir ce qu'une femme, qui a si souvent menti, à vingt ans, avec ses sens et son esprit, peut dire, à quarante, avec son cœur et sa raison? — Quand ce ne serait que pour vous moquer de moi, si ma raison et mon cœur m'ont mal inspirée... — je vous fais la part belle, vous voyez! C'est si bon de se moquer! — vous consentez, n'est-ce pas?

« Et, dans huit jours, jour pour jour, je viens chercher votre réponse : à savoir s'il me faut me borner désormais à rêver pour mon

propre agrément, ou s'il m'est permis encore de me souvenir la plume en main. »



La baronne me tendait son manuscrit.

J'hésitais...

D'un côté, — je ne le nie point, — le titre du livre m'attirait; ainsi que me l'avait très-judicieusement fait observer madame de C., il me semblait curieux de voir comment une ancienne femme... légère, entendait l'esthétique amoureuse...

D'un autre côté : « si ç'allait être affreusement mauvais! » pensais-je. Ce à quoi le diable, qui me tentait, répondait : « Eh bien ! tu en seras quitte pour t'arrêter en chemin ! On n'en meurt pas pour lire deux à trois mauvaises pages, et tu en as lu bien d'autres, de ce genre, en ta vie... sans compter nombre des tiennes! »

Je faiblissais... Néanmoins, j'allais répliquer — pour répliquer quelque chose ; j'étais bien certain que madame de C. avait une réponse toute prête à cette objection : — « Mais, madame, lors même que votre ouvrage serait farci de qualités, à quoi sert-il que je le lise ? Ce n'est pas mon métier de récrire les livres des autres ; c'est bien assez d'écrire les miens ! »

Soudain, — comment cela se fit-il ? Je l'ignore ! — comme je levais sur la baronne mes yeux, un instant abaissés par la réflexion... plus personne, plus rien, en face de moi, sur le fauteuil !

Rien... si ; le manuscrit y était encore si la baronne n'y était plus !

Le manuscrit, dégagé du ruban vert qui l'enroulait tout à l'heure, et, grand ouvert, offrant à mon regard les premières lignes, — tracées en magnifique anglaise, vraiment ! — de son *avant-propos*.

Le sort en était jeté ! On peut résister à une

femme — qui *a été* jolie, — on ne résiste pas à un beau manuscrit.

Je lus...

Je lus, et...

* * *

Et à votre tour de juger l'ouvrage de madame de C., lecteur.

Suis-je coupable, — après quelques remaniements de forme qui ne m'ont pas coûté grand'peine, je vous jure, — suis-je coupable d'avoir trouvé le *Guide de l'amoureux à Paris* digne de l'impression ?

A vous de décider, arbitre suprême.

En tout cas, si j'ai péché, c'est à bonne intention. — Je vous souhaite d'en pouvoir dire toujours autant.

111

112

113

AVANT-PROPOS

» Il existe des *guides* à cette fin de visiter facilement et intelligemment toutes les contrées de l'Europe.

» On en fera bientôt pour explorer, — sans en perdre un village, une prairie, un ruisseau, — l'univers entier.

« Pourquoi n'en ferait-on pas également pour parcourir, sans crainte de s'y égarer, le royaume du Tendre, dans ce monde des plaisirs et des amours qu'on appelle Paris? »

C'est un soir de l'automne dernier, au coin de mon feu, un volume de Stendhal, — de

l'Amour, — sur les genoux, que me poussa, pour la première fois, cette idée.

« Idée saugrenue ! » — diront les uns. —
« Idée paradoxale ! » — diront les autres ; les plus polis. — Niaise ou folle, cette idée germa dans ma tête, et elle y germa si bien, — ou si mal, — qu'en deux mois, mon *Guide de l'amoureux à Paris* fut écrit...

Et que le voici aujourd'hui imprimé, et, tout tremblant... — Tremblant ! pour un volume, la métaphore est un peu bien risquée ! Bah ! elle y est, qu'elle y reste ! — attendant l'accueil que lui réserve le public.

* * *

Au fait, réellement, ai-je peur ? Non. L'effroi ne saurait être la conséquence que d'une action blâmable ou audacieuse. Or, si je n'ai pas, et Dieu m'en garde ! la prétention d'avoir refait, à l'usage des Athéniens modernes, *l'Art d'aimer*, d'Ovide, — que je n'ai jamais lu et

pour cause : humble bas-bleu d'aventure, je sais peut-être un peu de français, mais point du tout de latin...

Si je ne me permets pas même de placer mon *Guide* au rang de l'*Art aimer*, de Gentil-Bernard, — que j'ai lu, celui-là, et qui m'a fort endormie, je l'avoue... mais Voltaire n'a-t-il pas dit de ce poème : « C'est un ouvrage ennuyeux qui ne renferme qu'une trentaine de vers admirables ; un mélange de grains de sable, avec quelques petits diamants joliment taillés. »

En toute conscience aussi, j'ai l'espoir qu'en dépit de son titre, on daignera ne point assimiler mon œuvre à ces productions... plus que galantes... sorties comme des champignons vénéneux des caves de la Belgique, pour empoisonner... les gens qui aiment ce poison-là.

Ah ! écoutez donc, c'est que, par le temps de pudibonderie de commande qui court, il est prudent de se précautionner ! Et vous con-

naissez, comme moi, des ces écrivailleurs qui, conseillés là-dessus par leur amour des bonnes mœurs et, surtout, par le besoin de gagner leur pain... — il faut bien manger, n'est-ce pas? — ne se gênent guère pour faire, en leurs calomnieuses tirades, d'un enfantillage un crime, un marquis de Sade d'un Berquin.



Non, si l'apparition de ce livre ne doit pas empêcher la terre littéraire de tourner, au moins n'y reflétera-t-elle pas, sur le moindre coin, la moindre ombre malsaine et dangereuse.

Je vais plus loin; j'ose aller plus loin. Je soutiens que, pour plus d'un, mon *Guide* aura son utilité.

Il n'y a pas que les sermons qui convertissent; il n'y a pas que les paroles graves qui donnent à réfléchir. Bien que présenté sous

une forme légère, un bon conseil est un bon conseil.

Bref, en admettant que, sur vingt lecteurs, dix-neuf s'écrient, en haussant les épaules, après avoir parcouru mon *Guide* : « Qu'est-ce que cela prouve?... »

Mais que le vingtième se dise, lui : « Cela prouve que je suis un écervelé ou un traître de courtoiser mademoiselle X... ou madame Z... »

Eh bien ! je n'en demande pas davantage ; mon but est atteint. Cinq avertis ou convertis pour cent ; à ce taux, il m'est avis que voilà de la philosophie très-fructueusement placée.

* * *

Un dernier mot, en réponse à une observation critique, soulevée par l'annonce seule de mon livre, et qui m'a été adressée, dans les meilleurs termes, d'ailleurs... et affranchie.

Il s'agit de mon titre : *le Guide de l'amoureux à Paris*. « Pourquoi : A PARIS ? » m'a-t-on écrit. « N'aime-t-on pas partout, à Paris comme à Marseille, à Lille, à Londres, à Saint-Pétersbourg ? Et si vous avez vraiment l'envie de former des amoureux modèles, pourquoi ne choisir vos élèves que dans un cercle relativement restreint ? »

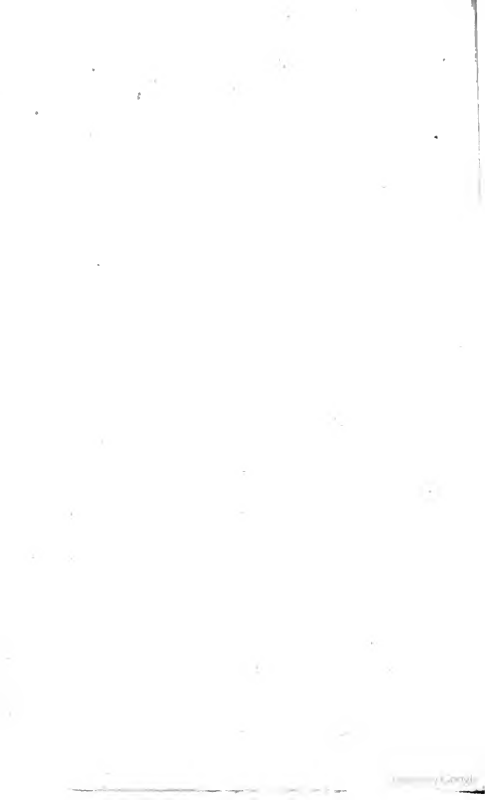
Critique poli, j'en suis fâchée pour vous, — justement parce que vous êtes poli, — mais vous n'y entendez absolument rien, mon cher. Retournez à l'école. Oui, on aime partout, mais on n'aime pas partout de la même manière. Il ne faut avoir quitté Paris que huit jours, un mois ou un an, pour aller visiter Versailles, Madrid ou Pékin, pour se convaincre de cette grande vérité.

Et c'est parce que je m'en suis convaincue, moi, par expérience, que j'ai décidé de ne m'adresser exclusivement qu'aux oreilles et aux cœurs capables de me comprendre.

Au surplus, je n'empêche pas le Versaillais,

le Madrilène ou le Pékinois de me lire, et. s'il y trouve son profit, de mettre à exécution mes préceptes.

Seulement, je soupçonne qu'il sera bien avisé de venir, — réalisant ainsi la pensée de mon titre, — faire son stage amoureux à Paris. Chez lui, — nonobstant les doctes enseignements puisés dans ce *Guide*, — vainement il suivrait avec assiduité toutes les audiences ; le licencié risquerait de ne jamais passer avocat.



LE GUIDE DE L'AMOUREUX A PARIS

PREMIÈRE EXCURSION

L'AMOUREUX DE VINGT ANS — LA PETITE COUSINE

A tout seigneur, tout honneur. Jeunesse, chère jeunesse, reine des amours, à toi mes premières leçons. Mentor d'aventure, je cherche mon Télémaque dans la foule, et comme je ne suis point, tant s'en faut, une Minerve, je n'exige pas non plus qu'il soit absolument, comme vertus, de la force du fils d'Ulysse. Loin de là ! trop de vertus me gêneraient. Ce n'est pas à la recherche d'un père que nous allons, c'est à celle du plaisir, — du plaisir

honnête, du plaisir avouable ! Ne vous cachez pas d'avance derrière votre éventail, madame.

Mon premier élève aura donc vingt ans, pas moins ; — je ne prends pas d'enfants en sevrage ; — je le veux, autant que possible, joli garçon ; borgne ou bossu, je serais obligée de le laisser trop souvent en route ; — distingué ; — un malotru ne me comprendrait pas ; — la bourse convenablement, sinon richement garnie ; — si je lui conseille d'offrir des bonbons à celle qu'il aime, il ne faut pas qu'il puisse me répondre : « Je n'ai pas d'argent. »

Quand on n'a pas d'argent, à Paris, il n'est pas permis d'aimer... même les femmes qu'il est permis d'aimer pour rien.

Après cela, si mon élève ne possède pas toutes les qualités que je réclame de lui, il suffit qu'il en possède les deux tiers, voire la moitié. — Ne décourageons personne !

Vingt ans, le bel âge ! l'âge heureux ! A vingt ans, debout, l'œil ému, le cœur palpi-

tant, sur le seuil de ce vaste théâtre qu'on appelle la vie, on regarde et l'on se demande en souriant quel rôle on y jouera. Tout dépend du premier début, cher élève. Entrez franchement, carrément, et prenez place tout de suite dans les rangs des vaillants et des forts, et vous serez aussi bientôt un fort et un vaillant... — et vous jouerez les *premiers rôles*. — Au contraire, par timidité, ou par instinct, glissez-vous, en vous dérochant, parmi les poltrons et les faibles... et vous resterez jusqu'à votre dernière représentation un faible et un poltron ; un *comparse* : une espèce de gens qui ne servent qu'à composer les masses, pour acclamer ou honnir, suivant qu'on leur commande.

Mais il ne s'agit pas présentement du rôle politique, mais du rôle amoureux que vous avez à tenir sur la scène du monde, ô Télémaque ! — bien qu'il arrive, maintes fois, — ne l'oubliez pas, — que l'amour et la politique marchent de concert sur cette scène.

l'un aidant l'autre. Voyons, je vous surprends enfermé dans votre chambre et écrivant sur papier vélin, ambré. — Une faute déjà, cher enfant, que ce papier au musc ! Comment ! vous espérez non-seulement que votre belle lira votre billet, mais encore qu'elle le relira... et vous y enfermez une migraine ! Pouah !...

Laissons les enfants à leurs mères,
Laissons les odeurs aux coiffeurs !

Enfin, à qui écrivez-vous ?

« Chère petite cousine, » — Ah ! ah !

— Mentor, si vous saviez comme elle est jolie, ma chère Marie ! Seize ans ! et blonde, et rose ! Une taille à emprisonner entre les dix doigts. J'ai peur de la casser, parole, quand nous valsons ensemble !

— Ah ! vous valsez ensemble ?

— Oui... oh ! il n'y a même qu'avec moi qu'elle valse. Un cousin et une cousine, ça ne tire pas à conséquence.

— Bah ! Et cette lettre ?

— Hein ! Ah ! oui, cette... Mon Dieu !... ce n'est pas notre faute, allez ; nous ne songions pas à nous aimer, Marie et moi... à nous aimer autrement que de bonne amitié... en frère et sœur... — Et, de fait, nous nous sommes vus si petits ! Pour mon compte, j'étais à cent lieues !... Une gamine que je portais dans mes bras pour lui faire traverser les fossés, sauter les haies ! et qui était méchante et gourmande ! Nous nous disputions comme des enragés quand on nous mettait à table à côté l'un de l'autre !

— Et l'histoire de la métamorphose de la bonne amitié en amour, s'il vous plaît ?

— C'était à un bal, le mois dernier ; à un bal chez mon père. Je valsais avec Marie.

— Encore ?

— Toujours. Puisque...

— Puisqu'on vous le permet. C'est juste. Quel âge a votre tante, la mère de Marie ?

— Trente-trois, trente-quatre ans.

— Encore jolie ?

— Oh ! encore très-belle ! Et c'est elle qui valse bien aussi !

— Il suffit. Continuez. Vous valsiez avec mademoiselle Marie. Après ?

— Après... non... c'est pendant que nous valsions. Pour avoir plus de place, nous étions sortis du grand salon, tout rempli de monde, et, avec quatre à six autres valseurs, nous avions passé dans la salle à manger. Je commençais à être fatigué, moi ; avec sa cousine, on ne se gêne pas : « En as-tu assez ? » dis-je à Marie. Pas de réponse. Je réitère ma question ; même silence. Étonné, je la regarde. Je la croyais endormie, vrai ! Ah bien, oui, endormie ! Elle avait les yeux à demi clos, pourtant, mais leur expression était si singulière ! si singulière !

Bref... c'est à partir de ce moment-là... que j'ai compris que j'aimais Marie mieux que comme une sœur...

— Et qu'elle-même, de son côté ?...

— Dame... oui... puisqu'elle m'a avoué...

— En valsant ?

— Toujours en valsant, — qu'elle n'en épouserait jamais un autre que moi.

— Et c'est depuis ce soir-là aussi que vous vous écrivez?... car elle répond à vos lettres, je présume ?

— Certainement !... Oh ! j'ai déjà dix lettres d'elle : dix lettres de quatre pages chacune.

— Dix lettres de quatre pages en un mois ! A seize ans ! Cela promet.

— Plait-il ?

— Et que vous écrivez-vous ainsi, je vous prie ?

— Que voulez-vous que nous nous écrivions... sinon que nous nous aimons ?

— *Je t'aime, tu m'aimes*, sont de très-jolies phrases, sans doute ; mais un peu monotones à la longue. Vous vous dites autre chose dans vos épîtres ?

— Je lui dis... je lui dis que je serai bien content le jour où je pourrai l'épouser... et

elle me répond qu'elle sera bien contente aussi.

— Alors... — regardez-moi en face, monsieur Télémaque, — alors, réellement, vous avez le dessein d'épouser... un jour... votre cousine ?
— Pourquoi rougissez-vous ?

— Mais je ne rougis pas !

— Pardon... tournez-vous vers cette glace... vos joues sont de la couleur d'une pivoine. Et pourquoi cette émotion ?... Faut-il que je le dise... ou aurez-vous la franchise de l'avouer ?

— Eh bien !... oui... je l'avouerai ; j'ai rougi parce que... parce que je n'ignore pas que, quand bien même je voudrais épouser... plus tard... ma petite cousine... — d'abord, elle n'a pas la moindre fortune, et nous sommes très-riches, nous ; — mon père, surtout, qui rêve un brillant mariage pour moi, — je suis fils unique, — ne consentirait jamais...

— A vous unir à une fille sans le sou... cela

est dans l'ordre, — dans l'ordre établi par nos mœurs.

Et mademoiselle Marie, qui connaît, très-probablement, les intentions de monsieur votre père à votre égard, — on n'est pas la nièce de son oncle sans avoir surpris de ci de là quelques mots qui vous aient donné à réfléchir, — mademoiselle Marie n'en est pas moins tombée amoureuse de vous... et n'en aspire pas moins au jour fortuné où elle deviendra votre femme ?...

Et vous, qui avez l'intime persuasion que ce mariage ne saurait avoir lieu, — vous êtes trop bon fils pour désobéir à votre père, — vous n'en continuez pas moins de laisser votre petite cousine se bercer de ses conjugales espérances; pis que cela, vous les encouragez !

— Mentor... il ne faut pas me croire plus pervers que je ne suis, non plus ! S'il ne tenait qu'à moi... demain... aujourd'hui même j'épouserai Marie, je vous le jure !

— Bien, enfant. Voilà une parole dont je vous sais gré; elle me prouve que, tout fils unique de millionnaire que vous êtes, vous avez un cœur. — A vingt ans, d'ailleurs, il serait triste pour vous de n'en plus avoir. — Maintenant, écoutez-moi : il ne tient pas qu'à vous d'épouser votre cousine... vous ne l'épouserez donc pas... et heureusement. C'est toujours une insigne folie que de se marier à vingt ans.

Ceci constaté, vous allez, sans plus tarder, rompre en visière avec mademoiselle Marie.

— Oh !

— Point de oh ! Et, pour commencer, au foyer toutes ses lettres, s'il vous plaît, au foyer.... en compagnie de votre dernier billet ambré ! Allons !... ce que vous considérez comme un holocauste aujourd'hui, vous ne vous en souviendrez plus bientôt que comme d'un feu de joie.

— Mais que dirai-je à Marie quand je la verrai ?

— Vous lui direz... vous ne lui direz rien. Jeunes ou vieilles, quand leur intérêt est en jeu, les femmes comprennent tout de suite ce que ne rien dire veut dire.

— Et vous croyez que ma cousine acceptera comme cela cette brutale rupture ?

— Mon cher ami, de deux choses l'une : ou mademoiselle Marie vous aime pour votre fortune...

— Oh ! une enfant de seize ans !

— Eh ! il y a des enfants de seize ans qui calculent comme des juifs de cinquante ! — Ou elle vous aime pour vous.

Si elle vous aime pour votre argent, sa douleur, en voyant votre fortune lui glisser entre les doigts, n'aura rien de bien attendrissant.

— Mais si elle m'aime... pour moi ?

— Dans ce cas, elle souffrira beaucoup, peut-être, mais justement parce que sa souffrance, résultant de vos dédains subits, sera d'autant plus violente, elle sera aussi moins

durable. A seize ans, une femme peut connaître l'amour, elle ne connaît pas encore la haine ; ce n'est que lorsque l'âge, avec l'âcreté du sang, nous interdit de cicatriser certaines blessures, que nous éprouvons une sorte de douloureux bonheur à les entretenir saignantes.

— Pauvre Marie !

— Pauvre Marie ! Supposons qu'elle vous aime réellement, mon ami, c'est dans huit jours, c'est demain, c'est ce soir, que vous auriez raison de vous écrier : « Pauvre Marie ! » Vous en êtes encore aujourd'hui, tous les deux, à des enfantillages... Je veux croire que, dans le doute, — mettons *le doute*, — qui vous préoccupait, de devenir jamais son mari, vous l'avez respectée... — Hein ! vous rougissez de nouveau !... Oh ! oh !... soyons sincère jusqu'au bout, Télémaque !... Ah ! je devine !... Pendant la valse... n'est-il pas vrai ?... la fameuse valse ?...

— Oh ! un baiser... un petit baiser, Men-

tor !... Les autres valseurs n'étaient plus là, et...

— Et la mère de Marie ne pouvait vous voir non plus. Elle valsait de son côté. — Tenez, remerciez-moi, cher enfant : Marie fût-elle aussi riche, dix fois plus riche que vous, vous vous prépariez, en l'épousant, un fâcheux avenir. Madame sa mère valse trop de son côté... et le proverbe languedocien qui dit : *mère qui danse, fille qui saute*, ne ment point.

— Oh !...

— Ce proverbe ment ? Marie est un ange issu d'un démon ? Mais vous n'en êtes que plus coupable, dans cette hypothèse, d'avoir jeté une tache sur sa robe d'innocence !

— Quoi ! un baiser... rien qu'un !

— Rien qu'un, l'autre soir ; soit ! — Et encore, en êtes-vous bien sûr qu'il n'en a été échangé qu'un, ce soir-là, entre vous ? — Mais, demain, pouvez-vous promettre que vous serez aussi discrets ? Les mauvaises occasions poussent comme les mauvaises herbes. Vous vous rendez en visite chez votre

tante... vous y trouvez Marie seule... toute seule....

Et vous voilà avec charge d'une faute qui n'a que deux issues : une réparation qui vous coûterait, — épouse-t-on la tête haute la femme qui n'a plus le droit de lever le front ? — ou un lâche abandon, aussi lâche et ignoble alors qu'il est louable et sensé maintenant. J'accepte même que votre crime demeure secret ; que Marie, seulement, et vous, — et Dieu ! — sachiez ce qui s'est passé... J'accepte qu'après avoir pleuré toutes ses larmes dans l'ombre et le silence, Marie retrouve un sourire pour donner sa main au premier galant homme qui la lui demandera. Mais si les montagnes se rencontrent, à plus forte raison les complices. Un jour, une femme, au bras de son mari, chancelle et pâlit en vous apercevant. Qu'est-ce donc ? Oh ! fuyez, fuyez sans vous retourner, s'il vous reste quelque sentiment humain ! Cette femme est celle qui a été à vous. il y a cinq

ou six ans... celle qui, jeune fille, vous a aimé au point de tout vous sacrifier, et que vous avez délaissée, pourtant, tout d'un coup, parce que vous étiez rassasié de ses caresses, d'abord, et que, votre famille ne vous eût-elle pas défendu de l'épouser, de vous-même vous eussiez reculé devant l'inquiétante pensée de confier la garde de votre honneur à une femme qui n'avait pas su conserver le sien.

Cependant, cette femme s'est mariée à un autre; à un autre, qui l'aime plus que vous ne l'avez jamais aimée, sans doute, et qu'elle a fini par aimer, à son tour, autant, sinon plus, qu'elle ne vous aimait. — Il n'est pas vrai qu'on n'aime qu'une fois. Dieu, qui fait bien tout ce qu'il fait, a mis dans nos cœurs l'oubli des ingrats comme l'oubli des morts. — Cette femme est donc heureuse maintenant... bien heureuse. A force de tendresse, de soins, elle espérait avoir racheté l'erreur de sa jeunesse... Mais voilà que votre

rencontre, imprévue réveille en elle, en même temps que les plus amers souvenirs, les craintes les plus terribles. C'est vous, vous qui, d'un mot méchant, imprudent, pouvez bouleverser toute son existence. Que ce mot vous échappe, et son mari est en droit de n'avoir plus que du mépris pour elle; et ses enfants... — ses enfants! — quand ils seront grands, rougiront en entendant prononcer votre nom... le nom de l'ancien amant de leur mère!...

Au contraire, celle qui fut votre maîtresse, restée, par dépit ou par habitude prise, dans les sentiers fangeux où vous l'avez entraînée le premier, est devenue une de ces femmes qui semblent prendre à tâche d'avoir toute honte bue le plus vite possible pour n'en avoir plus à boire. Eh bien, dans cette hypothèse, encore, quelle sera votre contenance quand le hasard ou les événements vous mettront en face de cette femme? Aurez-vous le triste courage de lui sourire? Je vous

en défie ! Votre fils vous demanderait compte de ce sourire et vous ne sauriez que lui répondre. Ému de pitié, touché de repentir, tenterez-vous de la ramener dans une voie meilleure ? — « Allons donc ! mon cher, vous criera-t-elle en ricanant, ce n'est pas maintenant, c'est autrefois qu'il fallait me faire de la morale ! C'est votre faute si je suis tombée ; éloignez-vous donc de moi si vous redoutez les éclaboussures. »

DEUXIÈME EXCURSION

LES AMOURS D'ANTICHAMBRE

Les lettres de mademoiselle Marie sont brûlées; un brin de cendre, quelques atomes de poussière... autant en emporte le vent!

— Mais qui vais-je aimer, alors? me dit Télémaque.

« Qui vais-je aimer? » C'est juste; à vingt ans, quand on n'aime pas, — voire quand on aime, — telle est la seule et importante question!

Et, certes, mon désir n'est point d'éluder cette question au profit exclusif de la morale. Faut de la morale, point trop n'en faut. Le *Guide de l'amoureux à Paris* n'est pas le *Petit-*

Carême; il manquerait à tous ses devoirs, et à son titre, en ne conduisant ceux qui se confient à lui qu'à travers des chemins trop bien ratissés.

— Nous disons donc, ô mon élève... — Eh mais! il s'est enfui bien brusquement de sa chambre, mon élève! Où court-il? Ah! dans la pièce voisine, je l'entends qui cause d'une façon assez animée, ce me semble. Et avec qui cause-t-il? Avec mademoiselle Augustine, la femme de chambre de sa mère! Ah! le petit bandit! Et les lettres de la *pauvre Marie* fument encore!

Elle est gentille, cette femme de chambre! Trop gentille! Ces mères de fils de vingt ans ont d'étranges idées de prendre à leur service de pareils minois!

— Augustine...

— Monsieur Télémaque, je vous prie de me laisser tranquille.

— Vilaine... cela t'est donc bien désagréable que je t'embrasse?

— Désagréable, je ne dis pas absolument cela, mais...

— Mais ?

— Quand je serais assez bête pour vous écouter...

— Après ?

— Après ! Est-ce que vous vous imaginez que je ne sais pas ce qu'il en résulterait pour moi ?

— Et qu'en résulterait-il ?

— Oh ! faites donc l'étonné !... — Voulez-vous me laisser, ou je crie ! Ah !! — Une servante, une misérable servante, à quoi est-ce bon... sinon à passer un caprice. Et puis, bonsoir, on ne vous regarde plus !...

— Augustine !....

— On vous méprise... on vous marche dessus !...

— Augustine !...

— Non, non, monsieur... je me connais, moi : si j'aimais, ce serait pour de vrai !

— Eh bien, aimons-nous pour de vrai, je ne demande pas mieux!

— Nous aimer!... Et le soir... au salon... quand vous papillonnez, au milieu de toutes sortes de belles dames... de jolies demoiselles... je serais là, moi, un plateau de thé à la main, à compter les points!

— Augustine, je te jure que, si tu m'aimais, je ne papillonnerais plus près de personne.

— Même près de votre petite cousine... mademoiselle Marie?

— Hein!

— Ah! ça vous défrise ce que je vous dis là, n'est-ce pas? Mais on a des yeux... et mademoiselle Marie aussi en a... des yeux... trop éloquents même quelquefois; conseillez-leur donc, dans leur intérêt, de ne pas tant bavarder quand ils se fixent sur les vôtres.

— Augustine, je te certifie que tu t'abuses. Marie ne pense pas plus à moi que je ne...

— Menteur!

— Tiens... la preuve que je ne te mens pas... — Quel jour est ton jour de sortie?

— Qu'est-ce que cela vous fait?

— Cela me fait que si, tu voulais, ce jour-là, je te conduirais au restaurant... et au théâtre? Veux-tu, dis? Au théâtre que tu choisisiras!...

— Merci, pour être rencontrée par votre papa, ou votre maman et chassée le lendemain!

— Rencontrée... mais non... Nous irons en voiture fermée et je louerai une loge bien obscure... bien noire...

— Pourquoi pas un four, tout de suite?

— Voyons... un baiser, et nous prenons rendez-vous.,

— Pas plus de baiser que de rendez-vous! Ah bien! et Louis, il serait content, s'il apprendrait que je sors avec vous!

— Louis! Qu'est-ce que c'est que ça?

— Ça, c'est mon prétendu, monsieur; le cocher de monsieur votre père. Un brave

garçon qui m'aime pour le bon motif... qui m'épousera, celui-là. Ah !

— Mon Dieu ! je ne t'empêche pas d'épouser ton Louis... un de ces jours, moi... mais, en attendant !...

— Comment, en attendant ! Ah ! vous avez de jolis principes, monsieur Télémaque ! Ça vous serait donc égal si celle que vous devez épouser... mademoiselle Marie, par exemple...

— Ah ! que tu m'ennuies avec ta mademoiselle Marie !...

— Si je vous ennuie, c'est que ça vous convient ! Je ne vous force pas à *me causer*, moi !

— Ah ! votre maman m'appelle !

— Augustine ! c'est bon ! tu ne veux pas dîner avec moi ?

— Non !... Ah ! monsieur Télémaque, c'est trop fort ! Si vous recommencez !... M'a-t-il arrangée ! Mon bonnet sens dessus dessous ! Mon fichu chiffonné !... — Petit scélérat, va !



— Ah ! monsieur Télémaque ! monsieur Télémaque ! mademoiselle Augustine a raison : c'est trop fort ! Eh quoi ! sous le toit paternel , à quelques pas de l'appartement de votre mère , de votre sœur , chiffonner une servante !

— Ah ! Mentor , tu es trop sévère , aussi ! J'ai vingt ans , et Augustine est si drôle avec son nez retroussé !

— Eh ! monsieur , un nez retroussé n'est pas une excuse ! On en rencontre partout ; il en pleut , des nez retroussés ! S'ensuit-il qu'on doive les courtiser tous ? L'été dernier , au château de M. de X. , où vous étiez allé passer un mois...

— Chut ! chut ! Mentor !

— Pourquoi , chut ? Ce n'est pas pour vous gronder que je vous rappelle votre aventure avec un nez retroussé au château de X. ,

Vous étiez à la campagne... sur un terrain neutre... M. de X. chassait toute la journée dans ses bois; madame de X. — qui a cinquante ans et qui est très-bigote, — ne sortait qu'aux heures de repas de son oratoire; une soubrette... — pas trop laide, ma foi ! pour une soubrette de bigote. — vous voyant bail-ler du matin au soir, entreprit de vous dis-traire du soir au matin, et vous l'accueillites avec reconnaissance...

Mais rien de plus innocent que tout cela, monsieur ! Oh ! je ne suis pas aussi collet-monté que vous voulez bien le dire ! Vous avez vingt ans, je le sais, et c'est parce que je le sais que je fermerai toujours les yeux sur de pa-reilles peccadilles.

Mais, en ce moment, c'est bien différent ! Vous n'êtes pas chez des étrangers, ici ; vous n'êtes pas à cinquante lieues de Paris, entre un bonhomme qui vous délaisse pour des la-pins, et une bonne femme qui a plus souci du salut de son âme que du plaisir de ses hôtes !

Vous êtes chez votre père, chez votre mère. Grâce au don d'invisibilité, dont j'use quand il me plaît, j'ai assisté...—Et, d'abord, la main sur l'amour-propre, vous n'avez pas honte de la manière dont mademoiselle Augustine vous a traité?

— La manière...

— Dame, elle vous a appelé menteur... petit scélérat! C'est assez familier, ce me semble; et, de la part d'une servante, la familiarité, même provoquée, n'en est pas plus agréable pour un homme bien né. Voilà où gisaient l'esprit et le savoir-vivre des Marton et des Dorine de l'ancien régime : Valère et Ergaste, en folâtre humeur, daignaient leur prendre le menton dans un coin, ils n'en étaient pas moins pour elles monsieur le chevalier ou monsieur le marquis!...

Aussi, en ce temps-là, ne tirait-il pas à conséquence de prendre le menton d'une sou-brette!

Mais aujourd'hui! Oh! oh! aujourd'hui!

Enfin... convenez, du moins, que vous vous êtes senti singulièrement froissé quand mademoiselle Augustine vous a parlé de votre petite cousine... *dont les yeux deviennent si bavards lorsque ils se fixent sur les vôtres ?*

— Pour cela, oui... cela m'a un peu vexé.

— Un peu beaucoup, et c'est tout simple. Les choses d'amour ne sont charmantes que par leur délicatesse, leur fraîcheur. Qu'une main brutale ou indigne les effleure, et notre cœur s'en irrite comme d'une profanation.

Et monsieur Louis... monsieur Louis le cocher, il ne vous répugnerait pas aussi de partager avec lui les bonnes grâces de mademoiselle Augustine ?

Ah ! ce serait original, cependant, un de ces soirs, près de monter en voiture pour vous rendre au bal ou au théâtre, de voir venir à vous, son fouet à la main et son chapeau sur la tête, M. Louis vous disant : « Monsieur, Augustine m'a tout avoué... elle

vous aime et elle ne m'aime plus!... ça ne peut pas se passer comme ça ! Je suis homme quoique cocher. Tous les hommes sont égaux. — A quelle heure vous enverrai-je mes témoins?

— Oh ! oh !... Vous plaisantez, Mentor ! Louis n'oserait jamais...

— Risquer de perdre son siège pour se venger d'un rival heureux ! Pourquoi donc pas ! Eh ! cher Télémaque, on voit bien que vous êtes jeune et que vous ignorez dans quelle perturbation profonde les immortels principes de 89 ont jeté les soubrettes en particulier... et les cochers en général!...

Mais laissons M. Louis, son fouet et son égalité et occupons-nous du dernier motif, — le plus grave, — qui eût dû vous retenir, au moment d'offrir à mademoiselle Augustine un dîner en cabinet particulier et une partie de spectacle au fond d'une baignoire.

Vous aimez votre sœur et votre mère, enfant... vous les aimez de toutes les puissances

de votre âme. Et, — vous le reconnaîtrez avec le temps. — ce sont encore ces deux amours, l'amour filial et l'amour fraternel, qui sont les plus riches en vrais bonheurs pour l'homme. Eh bien!...

— Assez! je vous ai compris, Mentor. Qui dit amour dit respect; par respect pour ma mère, pour ma sœur, je ne dois donc pas m'exposer à rougir en leur présence... d'une rougeur dont il me serait défendu de leur révéler la cause. Oui! oui... je laisserai Augustine à son monsieur Louis... et tenez... cela est si vrai ce que vous me faites observer là: il y a huit jours, un matin, en traversant un corridor sombre, j'avais... j'avais embrassé Augustine qui courait près de ma sœur pour la coiffer. Quelques minutes plus tard j'entrai, à mon tour, chez ma sœur... Vous dire ce que j'éprouvai à l'aspect d'Augustine penchée sur ma chère Paula... l'effleurant de son haleine!... Oh! c'était comme de la colère, de la haine, de la rage! Je me levai

brusquement, et interpellant la femme de chambre, je lui criai : « En vérité, vous n'êtes pas en veine de goût, ce matin, ma chère ! Vous coiffez ma sœur en dépit du bon sens ! Laissez-la donc ; elle se coiffera elle-même ; cela vaudra mieux ! »

— L'instinct de la délicatesse fraternelle qui l'emportait, en vous, sur l'instinct des sens. — Et que répondit mademoiselle Augustine ?

— Pas un mot ; elle s'éloigna ; mais, en s'éloignant, elle me lança un regard !... Oh ! oh !... quel regard !

— Et vous n'en êtes encore qu'aux baisers avec elle ! Jugez de ce que ce serait, si...

— Vous m'effrayez ! J'ai envie d'aller engager ma mère à mettre Augustine à la porte !

— Hein ?

— Non. C'est une sottise que je viens de dire. Je n'ai pas le droit, pour la punir de m'avoir rendu un peu fou, de faire du mal à

cette fille. Il me suffira d'être plus raisonnable à l'avenir.

— A la bonne heure. Et, croyez-moi, quoi qu'il arrive, à quelques tentations que vous soyez exposé, maintenant comme plus tard, persistez dans le dédain des amours d'antichambre. C'est une piètre espèce de baisers que ceux qui laissent à vos lèvres, non pas cette âcreté pénétrante que Saint-Preux reprochait aux baisers de Julie, mais un parfum...— dirai-je parfum? — *sui generis*, qui vous rappelle péniblement que, cinq minutes avant de mourir de plaisir dans vos bras, votre belle époussetait des meubles, ou goûtait une sauce. Bon pour les commis voyageurs en tournée et les vieux garçons podagres de s'ébaudir de cette vulgaire conquête; Fût-elle jolie comme Vénus, la femme que vous payez pour écumer votre pot-au-feu ne doit pas être, pour vous, une femme; sinon, malheur à vous! Vous vous préparez de bien tristes amours... et de bien mauvais potages.

* * *

Un de mes amis se trouva, dernièrement, embourbé, malgré lui, dans une de ces aventures galantes qu'on ne se rappelle, — à table surtout, — qu'en perdant immédiatement l'appétit.

Edouard Mailleret est un homme de quarante ans qui, à la suite d'une jeunesse orageuse, à subitement renoncé à Satan, à ses pompes et à ses œuvres. Garçon, et possesseur d'une fortune assez rondelette déjà, il ne songe plus qu'aux moyens de l'arrondir encore. « Quand il aura réuni son petit million, dit-il, il en épousera *un autre*. » Autrefois, un libertin croquait son dernier sou jusqu'à sa dernière dent; aujourd'hui, à l'apparition de son troisième cheveu gris, il rentre en lui-même et se range. Y a-t-il progrès? La morale dit oui. Et *l'autre* million qui s'unira à mon ex-Lo-

velace que dira-t-il ? S'il est jeune, l'affirmative de sa part m'étonnera.

Somme toute, — n'égratignons pas trop nos intimes ; — Édouard Maillet est resté un homme charmant... à ses heures ; — les heures où il ne s'occupe point de la fructification des pièces de cent sous. Pour mon compte, je n'ai pas de reproches à lui adresser. Au jour de l'an et au jour de ma fête, il ne manque pas de m'apporter un sac de bonbons et un bouquet. Il ne me doit pas moins mais il ne me doit pas davantage ; et si tous ceux qui, à trente ans, nous ont aimées beaucoup, continuaient, à quarante, de nous aimer un peu, nous serions les femmes les plus heureuses du monde.

Or, il y a un mois environ, Edouard Maillet fut invité à un grand dîner que donnait un de ses frères en agiotage, — un célèbre *haussier* ; un *bull*, dit-on, je crois, à Londres ; — en l'honneur d'une magnifique opération réalisée. Oh ! un dîner de garçons, tout sim-

plement: un dîner au *cabaret* ; le cabaret Brébant. Il n'y avait là rien de bien effrayant, même pour un homme qui avait fait vœu de rester au vert jusqu'à ce qu'il eût transformé sa prairie en parc. Edouard Mailleret hésita, néanmoins ; il se défiait de ces revenez-y de folies qui pétillent avec le champagne au fond d'un cornet, qui s'exhalent, avec les parfums de la truffe, des entrailles d'une poularde...

Enfin, il se décida... mais en prenant ses précautions.

C'était le jour du fameux festin ; il appela Gertrude, sa domestique : — Gertrude avait cinquante ans, et elle était laide comme le second des sept péchés capitaux ; Edouard l'eût fait faire exprès que le fabricant ne l'eût pas si bien réussie.

— Je ne dîne pas à la maison, aujourd'hui, Gertrude.

— C'est dommage, monsieur. Monsieur avait un dîner excellent, aujourd'hui : une

perdrix aux choux... une truite saumonée...

— Cette truite et cette perdrix sont-elles donc si pressées d'être mangées, Gertrude, et n'y aurait-il pas moyen...

— Si, monsieur, oh ! si !... Avec des soins, on peut les conserver jusqu'à demain ; la perdrix, surtout. Les choux s'abonnissent réchauffés. Quant à la truite...

— Mangez la truite, Gertrude...

— Oh ! monsieur... une *pièce* de quatre francs, si fraîche, si rose !

— Mangez la truite, puisqu'elle ne serait plus ni rose ni fraîche demain, et écoutez-moi : je rentrerai ce soir de dix heures à dix heures et demie ; j'ai beaucoup à travailler ces jours-ci, je ne serais donc nullement flatté, en me couchant trop tard, de me rendre malade.

— Il suffit, monsieur. A dix heures, la couverture de monsieur sera...

— Et vous aurez soin aussi de me préparer une tasse de thé.

— Une tasse de thé, bien, monsieur. C'est-à-dire que j'attendrai monsieur avec une bouilloire sur mon fourneau. Le thé préparé d'avance ne vaut pas tripette!

— Soit, attendez-moi. Au reste, je vous le répète... de dix à dix et demie, heure militaire...

— Oh! monsieur n'a pas besoin de se gêner!... Un quart d'heure de plus ou de moins, ça ne m'inquiète pas! Et, alors, je mangerai la truite?

— Mangez la truite, et apportez-moi un habit noir et une cravate blanche.

* * *

Un splendide dîner que ce dîner offert par le *bull*! Oh! ces messieurs les boursiers ne lésinent pas quand ils s'y mettent! Ils étaient douze; au dessert, tous, d'une commune voix, demandèrent Brébant pour le féliciter...

Et Brébant accourut, avec son habit marron

et ses cheveux en coup de vent ; et, comme un simple artiste dramatique obéissant au rappel d'une foule enivrée, le grand artiste culinaire reçut, dans une attitude à la fois modeste et fière, les compliments de ses clients... pour la plupart non moins enivrés que la foule en question, mais d'une autre manière.

O Brébant, si tu me donnes demain un filet de la veille, après une telle réclame, c'est donc que tu n'es pas un vrai descendant des Beauvilliers, des Méot, des Véry, des Grignon, des Godeau...

Et autres illustrations parisiennes en *l'Art de la gueule*.

Édouard Mailleret était de ceux qui avaient acclamé, le plus énergiquement, le *cabaretier* à la mode ; et cela s'explique : Édouard Mailleret était gris... je ne dirai pas *comme un Polonais*, — il m'est avis que cette comparaison manque autant d'à-propos que de goût, aujourd'hui ; les morts ne boivent pas ; — il

était gris comme Z., tenez, le vaudevilliste, lorsque, à l'issue d'une conversation, — coupée de deux à trois verres d'absinthe, — avec un de ses collègues, il sort, le nez rutilant, la moustache hérissée, du café Véron.

On servait le café, les liqueurs ; on allumait les cigares...

— Que faisons-nous, maintenant, messieurs ? dit l'amphitryon. Il est à peine dix heures ; nous n'allons pas nous séparer encore !

— Non, non ! Nous séparer ! Plutôt la mort !

— Un lansquenet d'amitié vous irait-il ?

— Oui, oui ! Un lansquenet ! Garçon, des cartes !

— Permettez ! On n'a pas ses aises, pour jouer, au restaurant. Ne serait-il pas préférable de nous rendre chez un de nous... chez moi, par exemple ? D'autant plus que, comptant un peu sur votre adhésion à ce projet, j'ai eu

soin, ce matin, de prier ma maîtresse de m'y attendre, ce soir, chez moi, en compagnie de cinq à six de ses amies.

— Bravo !... bravo !... Accepté !... Vive Roger !... Un lansquenet monstre ! Allons-y !... Avec des femmes !...

— Et du punch. J'ai du rhum exquis.

— Et du punch !... En route ! en route !... Hurrah pour Roger ! *Gode save* Roger, le roi des *amphitryons* !



Un des premiers encore à applaudir à la proposition du *roi des amphitryons*, — une royauté qui trouve peu de sujets rebelles, — Édouard Mailleret, au bras d'un de ses compagnons de table, nommé Dubois, s'était élancé, l'un des premiers toujours, hors du restaurant.

Comme il mettait le pied sur le boulevard, cependant, le changement subit d'at-

mosphère le frappa désagréablement. C'était en automne, l'air commençait à piquer, il avait plu toute la soirée...

— Eh ! eh ! murmura-t-il, en boutonnant son par dessus, il ne fait pas chaud !

— Non, il ne fait pas chaud ! répéta Dubois.

— Où demeure-t-il, Roger ?

— Rue de la Pépinière.

— Rue de la Pé... Sapristi ! nous n'y sommes pas ! Ah ! nous n'y sommes pas !

— Nous prendrons des voitures.

— Des voitures ! On a le temps de geler en voiture pendant un trajet d'une demi-lieue ! Ah ça ! qu'est-ce qu'ils font donc, les autres, là-haut, qu'ils ne descendent pas ?

— Partons en avant !

— Bien obligé ! Je ne les connais pas, moi, les dames de Roger et... Oh ! mais c'est stupide de nous laisser ainsi patauger dans la crotte !... S'ils ne veulent plus jouer, ils n'avaient qu'à le dire ! — Ma foi, mon cher Dubois... quelle heure est-il ?... dix heures et quart...

je réfléchis que cette partie de lansquenet m'entraînerait plus loin que je ne voudrais... J'ai une besogne d'enfer cette semaine... Ça vous est égal, n'est-ce pas, mais je m'en vais me coucher.

— Oh !... Mais, non, Mailleret !... Roger se fâchera !

— Vous lui direz que j'étais souffrant.

— Mailleret !... Mailleret !...

— D'ailleurs, *faute d'un moine*... vous savez ?
Bonsoir. Amusez-vous bien.

Sacrifier le plaisir au travail, la folie à la sagesse, c'était beau, c'était exemplaire ! Mais toute réaction, pour avoir été soudaine, n'est pas toujours durable. Ravi d'avoir déployé *tant de courage*, en fuyant les périls qui menaçaient, chez Roger, sa raison, sa bourse ou son cœur... — tous les trois, peut-être, — Édouard Mailleret regagnait à pas précipités son logis, situé à peu de distance du restaurant, rue d'Hauteville...

Mais on n'a pas bu impunément, en une

seule soirée, de tous les hauts crus de la Bourgogne et de la Champagne ! A mesure que Mailleret approchait de la rue d'Hauteville, voilà que l'ivresse, qui l'avait lâché un moment, — un moment désarçonnée par la bise, — le ressaisissait de nouveau. Revenu tout à l'heure aux idées les plus calmes et les plus hygiéniques... — entre autres celle de se fourrer bien vite sous l'édredon après ingurgitation d'une gigantesque tasse de thé, — notre ami voyait à présent flamber devant lui le punch bleu, sauter la dame de pique et la dame de trèfle...

Sans compter d'autres dames, en chair et en os, que son imagination exaltée lui représentait comme aussi indulgentes que séduisantes.

Il était aux genoux d'une de ces houris qui le couronnait de roses et de myrtes, quand il atteignit le seuil de sa demeure. A l'aspect de son locataire, quelque peu titubant, la concierge grommela, hochant la tête : « Hum !

hum !... M. Mailleret se dérange, je crois ! » Mais Mailleret ne remarqua pas ce signe improbateur : alors, une des amies de la maîtresse de Roger, une blonde délicieuse, lui disait, en lui passant la main dans les cheveux : « Je t'aime !... »

Il sonna machinalement à sa porte ; — la blonde l'enlaçait de ses bras potelés ; — Gertrude ouvrit.

— Ah ! vous voilà, monsieur ! s'écria la vieille domestique. L'eau bout, je m'en vas la verser dans la théière...

— Que parles-tu d'eau, bel ange ! C'est du feu, c'est de la lave en fusion qui circule dans mes veines !

— Monsieur ?

— Embrasse-moi ! Oh ! embrasse-moi !

— Monsieur !

— Tu refuses, ô Philis ! Eh quoi ! tu refuses, après m'avoir ouvert si généreusement ton cœur !...

— Monsieur !!

— Eh bien soit !... La lutte ! Nous sommes seuls... bien seuls dans ce boudoir ! Les autres jouent. A eux, l'or ! A nous, l'amour !

— Monsieur !!!



Quand Édouard Mailleret se réveilla le lendemain, il était couché dans son lit, dont les rideaux, abaissés avec soin, ne laissaient parvenir jusqu'à lui que quelques rayons du jour discrètement tamisés par les tentures des fenêtres.

— Quelle heure est-il ?

C'était la question fondamentale qu'Édouard Mailleret s'adressait, chaque matin, en ouvrant les yeux.

Il souleva le damas qui l'enveloppait, interrogea la pendule, et bondit aussitôt hors de sa couche...

Il était onze heures !

Onze heures ! Et il avait un rendez-vous des plus sérieux pour onze heures et demie, ce jour-là, avec Marius Lebidois, un des gros bonnets de la finance !

Dans le premier transport de sa fureur, Mailleret ne songea qu'à une chose : il manquerait son rendez-vous, et ce, par la faute de cette sotte de Gertrude qui l'avait laissé dormir trop tard !...

Mais, au moment d'agiter une sonnette pour appeler sa servante et la tancer vertement, il s'arrêta ; la mémoire lui revenait... — à peu près.

— Au fait, dit-il en souriant, je me rappelle : j'étais... j'étais lancé hier au soir ; Gertrude aura jugé utile de me laisser reposer un peu plus que d'habitude, ce matin. Cette brave fille !... Il n'y a pas là de quoi la gronder ! Et comment suis-je rentré ? Comment me suis-je couché ? Une théière à demi-vidée sur ma table de nuit... Oui ! oui ! Le thé que j'avais commandé ! Hum ! j'ai la tête bigre-

ment lourde ! — Quelle bêtise que ces grands diners ! Oh ! en voilà pour longtemps aussi ! — J'en boirais bien encore, du thé, avec un zeste de citron... s'il y avait de l'eau bouillante. — Gertrude, Gertrude !

Il sonnait, il criait, — sans colère, maintenant, — mais il criait et sonnait en vain ; Gertrude ne venait pas.

— Allons, reprit-il, elle est à son marché, sans doute ; je prendrai du thé dehors... après avoir vu Lebidois. — Ah ! pourvu que je le trouve encore chez lui, Lebidois !... Une affaire magnifique ! Animal de Roger, va, avec ses truffes et son champagne !

* * *

Il y a un Dieu pour les gens d'argent, — le dieu qui veut que l'eau aille toujours à la rivière : — le retard, involontairement apporté par Édouard Mailleret dans son rendez-vous

sérieux, ne lui porta point préjudice. Lebidois était encore chez lui, partant, on put causer de l'*affaire* magnifique... la préparer, la triturer, l'alambiquer dans ses moindres détails.

Satisfait d'en avoir été quitte pour la peur, notre ami, en quittant le gros bonnet, s'en alla déjeuner... et déjeuner de très-bon appétit, vraiment ! Comme s'il n'eût pas extrêmement diné la veille.

La journée s'écoula, employée par lui dans une suite non interrompue de spéculations aurifères. — *Fastus dies*. — A six heures, son verre de vermouth quotidien absorbé, Mailletet s'achemine vers ses lares... où l'attend cette fameuse perdrix aux choux... — aux choux qui *s'abonnissent en réchauffant*. Il n'a pas oublié cet engageant aphorisme de Gertrude.

Il arrive... Gertrude se précipite à sa rencontre. Gertrude, plus parée qu'une veuve d'épicier sur le point de convoler à de nou-

veaux liens. Robe de soie, bonnet à rubans, boucles d'oreilles, collier de corail, bracelet idem, manchettes de dentelles, bas de fil d'Écosse. — *Tout y était !*

— Tiens ! dit gaiement Mailleret, assez surpris de ce déploiement inusité de luxe, comme vous voilà belle, Gertrude ! Vous allez au spectacle ?

Gertrude secoue la tête.

— Non, monsieur... oh ! non, monsieur ! je reste ici.

— Ah ! ah !... C'est une toilette que vous essayez, alors ?

— Du tout, monsieur. Cette toilette... que vous daignez trouver belle... est celle que je compte porter toujours désormais... celle qu'il est de mon devoir de porter, désormais, toujours.

— Pas possible !... Vous avez donc fait un héritage, ma bonne ?... gagné le gros lot à une loterie ?... Tant mieux, tant mieux ! — Le dîner est prêt, hein ?

— Oui, monsieur. Dans une seconde, je sers le potage.

Tout en parlant, Mailleret, suivi de sa domestique, était entré dans la salle à manger.

La table y était dressée...— naturellement, puisque le dîner était prêt; — mais ce qui sembla moins naturel à notre ami, ce fut la présence de *deux couverts* sur cette table.

— Pourquoi ces deux couverts, Gertrude?

Gertrude baisse les yeux. — Mailleret ne comprend pas encore; la preuve, c'est qu'il continue ingénument :

— Est-ce que j'attends quelqu'un?

Gertrude essaie de rougir, sa poitrine s'agite... — Cela, c'est toujours assez facile d'agiter sa poitrine... quand on a de la poitrine!... — Et Gertrude en avait, hélas!

Mailleret persiste à ne point comprendre, Cependant, de même que l'on sent, dans l'air, l'orage qui menace, de même notre ami commence à sentir comme une révélation terri

ble, dans les attitudes, les petites mines de sa servante...

— Ah ça ! voyons, s'écrie-t-il, impatient, vous expliquerez-vous, Gertrude ? Pourquoi... pour qui ces deux couverts ?

La vieille domestique relève sa paupière chargée de langueur ; un sourire, plus tendre qu'attrayant, — mais on fait ce qu'on peut ! — entr'ouvre ses lèvres... purpurines — en 1830...

— Pour qui ? murmure-t-elle, avec l'accent du reproche, — du doux reproche ; — pour qui ? — Ah ! Édouard, après ce qui s'est passé hier au soir, ai-je donc eu tort de croire qu'il ne vous déplairait pas de m'admettre dorénavant à votre ta?...
* * *

Gertrude n'acheva pas.

Illuminé enfin par l'éclair qui venait de

jaillir, en le déchirant, de l'horizon obscurci de ses souvenirs, Édouard avait reculé en poussant un cri...

Un cri, sur l'expression duquel Gertrude ne s'abusa point, quelque peu flatteuse qu'elle fût pour son amour-propre ; un cri semblable à celui dont Macbeth accueille l'apparition du spectre de Banquo : « — *Approche sous la figure de l'ours de Russie, du rhinocéros armé ou du tigre de l'Hircanie ; montre-toi sous toute autre forme que celle-ci, et mon courage ne se démentira pas à ton aspect !* » — Un cri d'épouvante.

Un silence suivit...

Puis, pâle, — ainsi qu'un homme qui se reconnaît coupable, — mais d'une voix ferme, — ainsi qu'un maître décidé à ne point faiblir :

— Gertrude, dit Mailleret, en tirant son porte-monnaie de son gousset, nous sommes le 12 aujourd'hui, et votre mois n'échoit que le 22 ; il n'importe ! Voici cinquante francs, prix complet de votre mois ; plus, vingt francs, pour les huit jours que vous seriez en droit de

rester ici, tandis que vous vous chercheriez une autre place ; plus... cent francs, en témoignage du regret que j'éprouve à me séparer... tout de suite... d'une excellente femme... d'un cordon bleu émérite.

Et, maintenant...

Du geste, Mailleret montrait la porte à l'excellente femme, au cordon bleu émérite...

— Ah ! monsieur ! ah ! monsieur ! balbutia l'amante.

Ce fut tout. — Pardon, ce ne fut pas tout. Avant de mettre dans sa poche les huit louis et demi, — les neuf fiches de consolation, — que Mailleret avait déposés, à son intention, sur la table, Gertrude les compta lentement, lentement, méthodiquement, un à un...

Voulait-elle se venger de l'ingrat en paraissant se défier de lui ? Mais on ne se défie guère de qui vous donne plus qu'il ne vous doit. Voulait-elle lui laisser le temps de venir à résipiscence ?

Mystères d'un cœur en deuil que Mailleret
n'a jamais songé à approfondir.

Enfin, elle s'éloigna...

* * *

Depuis ce jour, notre ami est servi par un
nègre.

TROISIÈME EXCURSION

EN ARRIÈRE. — AU QUARTIER LATIN. — LA PIQUETTE GALANTE.
AU CHATEAU DES FLEURS

Grisettes, grisettes, joujoux d'amour qui égayiez la jeunesse de nos pères, qu'êtes-vous devenues? Dans quel monde, favorisé de Cupidon joyeux, avez-vous passé? Les yeux à demi-clos, pour mieux vous suivre à travers la pénombre des souvenirs ¹, je vous vois,

¹ Pas mes souvenirs à moi! Ceux qu'a bien voulu me prêter un mien parent, un jeune et beau cavalier... au temps où Charles X. faisant son entrée dans Paris, — ce n'est pas hier, c'est le 27 septembre 1824, — et ayant traversé, à cheval, tout l'espace compris entre Saint-Cloud et la cathédrale, répondait à ceux qui lui demandaient s'il n'était pas fatigué : « *Non ; la joie ne fatigue pas.* »

(La baronne DE C.)

trottinant en robe de toile, en souliers à cothurne et en chapeau de paille, au bras de vos amoureux. — En ce temps-là, on ne disait pas encore : « amants. » C'est dimanche aujourd'hui. Oh ! d'abord, je n'ignore point que vous ne vous permettez de vous récréer que le dimanche, chères petites ! Toute la semaine, vous travaillez, pour gagner le nécessaire ; il vous suffit que vos amoureux se ruinent, — un jour sur sept, — pour vous donner le superflu : un peu de plaisir. Et vous l'avez bien mérité, ce plaisir ! Et ceux qui vous aiment vous offriraient, en outre d'un diner fin, d'une partie de spectacle ou de bal, un bijou, à joindre aux bijoux... que vous pourriez avoir déjà... que personne, je vous jure, n'y trouverait à redire. — Mais où vont celles-ci ?

— Nous allons danser.

— Où cela ?

— Moi, à Tivoli.

— Moi, à Marbeuf.

— Moi, au Delta.

— Moi, à l'Ile-d'Amour.

— Moi, au bal de Sceaux.

Bravo ! allez danser, grisettes, mes mies ! A quinze sous d'entrée par tête, et quatre sous par contredanse, le bal est une récréation qui ne comporte pas d'amers regrets. Vos amoureux videront peut-être leur bourse pour vous faire sauter toute une soirée, mais ils ne dévaliseront certes pas la caisse, qui de son père, — cela se voit, aujourd'hui ; — qui de son patron. Et puis, vous êtes charmantes en dansant ; si charmantes que de bons bourgeois, et mesdames leurs *épouses*, et leurs *demoiselles*, ne craignent pas de se mêler à vos ébats. C'est que vous vous contentez de danser pour danser : gaiement, mais décemment ; c'est que vous rougiriez de vous faire remarquer, en vous trémoussant comme si vous aviez toutes les fourmilières du Cap dans le dos, ou en levant le pied comme si vous vouliez briser les cristaux des lustres... —

ainsi que cela s'exécutera, dans tous les bals publics, quinze à vingt ans plus tard.

— Ah ! que j'ai chaud !

— C'est vrai, tu es en nage, ma Ninie ; viens te rafraîchir.

— Oh ! mais, si nous buvons, nous perdrons un quadrille !

— Eh bien , nous danserons double le suivant.

Garçon, une bouteille de bière... et bien mousseuse !

— Et des échaudés ! Oh ! j'ai une envie d'échaudés !

— Gourmande !

Gourmande ! Pour une pauvre demi-douzaine d'échaudés qu'elle croquait, l'amoureux appelait sa *bonne amie* : gourmande ! Que dit donc aujourd'hui l'amant à sa maîtresse qui lui dévore, en une seule facture de couturière, de bijoutier ou de modiste, le revenu d'un an de deux à trois fermes dans le Berri, la Franche-Comté ou la Provence ?



Et ces couples, sortant, à l'heure où l'on y entre, du restaurant, où vont-ils, du côté des boulevards ?

— Nous nous sommes dépêchés de dîner, parce que nous allons au spectacle. Oh ! je l'aime tant, le spectacle, moi !

— Et moi ! — Et moi ! — Et moi ! — Et moi ! — (Dix lignes de : « Et moi ! » sur tous les tons de la gamme de l'enthousiasme.)

— Voilà quinze jours qu'Ernest m'a promis de me mener voir le mélodrame nouveau de la Gaïeté. Un fier mélodrame, à ce qu'il paraît, où *M. Marty* bénit mademoiselle *Adèle Dupuis* deux fois par acte ! Et il bénit si bien, *M. Marty* !

— Moi, j'aime mieux *M. Francisque*. Léopold me conduit à l'Ambigu. Oh ! *M. Francisque*, quel beau garçon !

— Eh bien, Pauline !...

— Quoi?... Ah ! qu'il est bête ! je le trouve beau sur le théâtre, *M. Francisque*... mais autrement... fi donc ! Un acteur !

* * *

C'était vrai ; la grisette pratiquait peu l'acteur, comme amoureux. Aujourd'hui, la lorette en fait ses délices. — Autres temps, autres amours.

Mais il est onze heures du soir ; d'où viennent ces figures joyeuses qui descendent le faubourg du Temple ?

— Nous venons du bois de Romainville. — Nous venons des Prés-Saint-Gervais. — Nous avons dîné sur l'herbe. — Nous avons dîné au *Tourne-Bride*, chez *Robert*. Adolphe m'a régaler d'une omelette soufflée et d'une promenade à âne. Ce vilain âne, il voulait toujours se coucher ! Mais aussi, quand il s'y mettait,

Adolphe le faisait joliment galoper ! Il était à cheval, lui. Oh ! et il monte si bien à cheval, mon Adolphe ! — Voyez donc cette botte de lilas que je rapporte ! De quoi embaumer ma chambre toute la semaine ! C'est égal, je suis un peu lasse ; nous avons tant couru ! — Je t'ai offert un fiacre à la barrière, tu m'as refusé, Alice. — Tiens ! Il ne te reste plus que quarante sous, j'aime mieux prendre une bavaroise au chocolat au café des Mille-Colonnes, avant de rentrer. — Une bavaroise... et au chocolat ! Tu n'as pas peur que cela te fasse mal après avoir diné comme nous avons diné ? — Bah ! est-ce que quelque chose me fait mal, à moi ! Ah ! ma ceinture ! Où donc est ma ceinture, Hippolyte ? Mon Dieu ! j'y pense ! Je l'ai laissée accrochée à un châtaignier, je crois ! — Ça t'apprendra ! Conçoit-on cette idée d'accrocher sa ceinture à un châtaignier ! — Je te conseille de me gronder ! Qui est-ce qui me l'a ôtée, ma ceinture ? Ah ! — C'est juste ; c'est ma faute. Je t'en achète-

rai une autre pour dimanche, ma chérie. Combien ça coûte-t-il, une belle? — Une belle?... Trois francs... trois francs dix sous. — Avec la boucle? — Avec la boucle. — Eh bien, c'est dit; je t'en achèterai une... ne pleure pas! — Oh! je ne pleure pas! Seulement, je suis vexée. C'est si godiche de perdre!



Hélas! cent fois hélas! pleurez, fils infortunés de trop fortunés pères! Il n'y a plus de grisettes; elles ont disparu, sans retour, de la surface parisienne, comme en ont disparu ces types naïfs et comiques de la rue et de la boutique, dont la plume la plus gaie du *xix^e* siècle a tant de fois, et avec tant de fine observation et d'esprit, retracé les mœurs, les chagrins et les joies ¹. Cher-

¹ On me pardonnera, j'espère, de dire, en passant, tout le bien que je pense de mon père. Au surplus, de l'avis de tous, aujour-

chez aujourd'hui, à Paris, un bonnetier, un apothicaire taillés sur le patron de ceux que vous voyez, — calqués sur le vif, il y a quarante ans, — dans les romans de Paul de Kock; et que, si vous en dénîchez un, un seul, ne reculez devant aucun sacrifice pour vous l'approprier et l'empailler ! Il en vaut la peine comme spécimen précieux d'une race perdue. De même de la grisette : Paul de Kock, en personne, fouillerait Paris de fond en comble, aujourd'hui, qu'il n'y trouverait pas plus sa *Ninie* que son *M. Dupont*. Aujourd'hui, *M. Dupont*, l'épicier, est un Parisien comme tous les Parisiens... de Paris; ni plus ni moins ridicule, ni plus ni moins ignare ou instruit, spirituel ou bête, qu'un autre. Quant à *Ninie*, de deux choses l'une, à présent : ou celle qu'on appelait autrefois une *grisette*, —

d'hui, Paul de Kock n'est-il pas le premier de nos écrivains populaires ? D'où qu'ils viennent, des éloges à son adresse ne peuvent donc étonner personne.

(H. DE K.)

c'est-à-dire la petite ouvrière, — travaille, — comme l'autre, c'est vrai, — mais, justement parce qu'elle travaille, reste sage, — plus comme l'autre! — et ne mérite conséquemment pas une dénomination qui implique, dans l'espèce, certaines critiques de détails ; ou elle travaille si peu, mais si peu, — par paresse, par amour du plaisir, — jusqu'à ce qu'elle ne travaille plus du tout, — pour se livrer, sans gêne, à ses penchants... — et alors encore, elle ne mérite pas davantage qu'on la classe parmi ces gentilles fillettes, que les pères de famille de 1820 ne donnaient pas absolument comme modèles à leurs filles, c'est possible, mais en compagnie desquelles ils ne déploraient pas trop non plus de voir, par hasard, courir leurs fils ; certains qu'ils étaient que, dans cette course, leurs fils ne risquaient jamais de faux pas dangereux.

Non, nous le répétons, il n'y a plus de grisettes. Cette apprentie couturière, cette

élève modiste ou fleuriste, qui calculent — honnêtement — sur leur assiduité à la besogne, leur talent, pour rencontrer un mari et s'établir dans *la partie*, ne sont pas plus des grisettes que ces demoiselles qui, spéculant, — moins honnêtement, celles-là, — sur leurs attraits, leurs grâces, guettent, — comme le chat guette la souris, — derrière la vitre d'un magasin, l'heure où un amant, en position de leur donner un peu d'or et beaucoup de liberté, leur crierà : « Venez ! »

Cependant, parce que les objets les plus dignes de provoquer des caprices amoureux n'existent plus qu'à l'état de personnages légendaires, est-il dit qu'un jeune homme de vingt ans, désireux d'apprendre, de divers professeurs, le verbe composé : *Je t'aime pour une huitaine*, sera condamné, sans appel, à se serrer le cœur ? Non. Faute de perdreaux il n'est pas humiliant de manger des grives ; on voit même, les grives manquant, des appétits intelligents s'accommoder de mau-

viettes. Suivez-moi donc, ô mon élève, et cherchons, parmi les *petits pieds* de l'amour, de quoi nous satisfaire. — Que regardez-vous, au fond de cette boutique de lingerie?

— Mon cher Mentor, j'en conviens, vous m'avez fait un fort savant discours sur l'éclipse regrettable de la grisette parisienne; mais, d'abord, j'ai vingt ans, — et j'ai lu Paul de Kock, — je n'avais donc pas besoin de vous pour savoir que l'épicier prétentieux a remplacé l'épicier naïf; l'amour pour de l'argent, l'amour pour de l'amour; la lorette, enfin, la grisette...

Toutefois, n'en déplaise à vos lumières, ne vous êtes-vous pas trop pressé en m'assurant qu'en fait de caprices, il n'y a plus aujourd'hui, pour l'amoureux, que du fretin?

Vous me demandez ce que je regarde dans cette boutique? Eh bien, je regarde... j'admire la plus séduisante petite tête qu'aient jamais portée les plus ravissantes épaules. Voyez plutôt à votre tour. Or, celle à qui appar-

tiennent ces épaules et cette tête se nomme Irma ; — je la connais : première demoiselle dans cette maison, elle apporte souvent de la lingerie à ma mère, à ma sœur, qui s'y fournissent ; — il paraîtrait qu'elle est sage, tout ce qu'il y a de plus sage ; — nous la classerons, si vous voulez, parmi celles qui se font un marchepied de leur vertu pour monter à l'autel ; — mais tout marchepied n'est pas solide, n'est-il pas vrai ? — je confesse qu'au point de vue de la morale, si je parviens à le renverser, on pourra me jeter quelques pierres ! Mais, bah ! Pour un bouton *qui manquera au rosier*, comme dit la chanson, son mari, — si Irma tient absolument à avoir un mari plus tard, — s'en apercevra-t-il seulement ? — Allons ! vous froncez le sourcil ! Ah ! ma foi, Mentor, vous disiez tout à l'heure que vous n'étiez par Massillon, mais si vous continuez, pourtant, ce ne sera plus le *Guide de l'amoureux* qu'il faudra vous intituler, mais le *Guide du séminariste* ! Comment ! l'occasion

me présente une aimable maîtresse, jeune, innocente et jolie, et je serais assez... Joseph, pour la repousser ! Que diable, il ne s'agit plus ici d'une cousine, d'une petite cousine de seize ans, d'une fille du monde, dont un moment d'égarement de ma part compromettrait l'avenir, il s'agit...

— D'une ouvrière... d'une fille du peuple. Et pourquoi une fille honnête, du peuple, ne serait-elle pas aussi respectable qu'une fille honnête du monde, je vous prie ?

— Ah ! si nous nous fourrons dans les questions philosophiques et sociales à propos d'amourettes !

— Pourquoi rêvez-vous d'amourettes qui nous obligent à nous fourrer dans ces questions ?

— Mais, sapristi ! Irma gagnera, à tous égards, bien plus qu'elle ne perdra, à être aimée quelque temps de moi !

— Je serais curieux de vous entendre développer cet argument, ô Télémaque !

— Ce ne sera ni long ni difficile. Je suis

riche : quelques jours avant de la quitter, j'aurai eu soin de préparer ma maîtresse à cet événement, et... si elle est raisonnable...

— Elle se courbera, sans répliquer, devant votre adieu et vos pièces d'or. Oh ! oh ! vous jugez ceci raisonnable, vous ; moi je le qualifie d'ignoble !

— De grands mots !

— Mieux vaut dire de grands mots que faire de petites choses, mon jeune ami.

— De petites choses ! Mais les liaisons du genre de celles dont je vous parle se voient tous les jours.

— Tous les jours ! Qu'en savez-vous, enfant né d'hier ? Ah ! je dois reconnaître, d'ailleurs, que vous êtes bien de votre époque ! Pour vous, l'or est déjà le moyen par excellence, le grand spécifique. Vous avez envie d'une femme : « — Offrons-lui de l'or. » — Vous prévoyez l'instant où vous serez rassasié de ses caresses : « — Pour l'empêcher de pleurer, je lui jetterai de l'or ! » — De l'or, toujours

de l'or ! Et si cette maîtresse, moins vile, — ou moins *raisonnable*, suivant votre expression, — vous rejetait votre or au visage ?

— Roman !

— Roman, soit ! Mais ne méprisez pas tant le roman ; c'est dans le roman que l'amour a écrit et écrira toujours sa meilleure histoire. Connaissez-vous *le Lion amoureux*, de Frédéric Soulié ? Un chef-d'œuvre.

— Oui, je connais *le Lion amoureux*, de Soulié, et je proclame, comme vous, comme tous, ce touchant récit, en quelques pages, une merveille. Mais que prouve-t-elle, cette merveille ? Rien. Votre Lise, qui meurt d'amour pour Léonce de Stern, est une exception.

— Ah ! vous appelez *rien*, une exception, jeune homme ! Que l'on voit bien que vous parlez, comme vous aimez, à tort et à travers ! Mais, malheureux, l'Exception représente, tout à la fois, en ce monde, tout ce qu'il faut vénérer et adorer et tout ce qu'il faut mépriser et haïr. L'Exception, c'est-à-dire la déro-

gation à la règle générale, mais c'est la vertu, le génie, l'esprit, le talent, la bonté, comme c'est le vice, la sottise, l'ignorance, la lâcheté, le crime. L'Exception, c'est Auguste ; l'Exception, c'est Néron ; c'est Henri IV, c'est Charles IX ; c'est Brutus, c'est Sylla ; c'est Voltaire, c'est le père Loriguet ; c'est Fénelon, c'est l'Arétin ; c'est Hugo, c'est...

— C'est Zoïle, embusqué au coin d'une misérable feuille, qui tire, sans regarder, sur tous ceux qui produisent, son pistolet chargé jusqu'à la gueule de boue, de haine et de fiel. — Merci, Mentor ; j'ai saisi votre pensée, et la preuve, vous voyez, c'est que je complète une de vos images. Mais, entre nous, n'êtes-vous pas un peu bien bavard, ô mon maître, et, à cheval sur le dada du paradoxe, ne vous éloignez-vous pas un peu beaucoup de la question ? Nous causons amourettes, et...

— Et vous avez raison, Télémaque... mon dada m'emportait. Revenons aux amourettes.

aux amourettes permises à un jeune homme ;
aux caprices qui ne laissent après eux ni
regrets, ni larmes, ni sang.

— Ni sang ! Encore du lyrisme, Mentor !
Quoi ! si je devenais l'amant de mademoiselle
Irma...

— N'est-elle pas sage ?

— Sans doute ! et c'est pour cela qu'elle
me plaît, parbleu ! Sage comme un ange.
Une *Exception* en tablier et en bonnet.

— Bon. Je consens à ce qu'elle ne meure
pas... comme *Lise*... de votre abandon, quand
vous l'abandonnerez.

— Consentez-y, pour m'obliger.

— Mais, de votre côté, vous accepterez
qu'elle souffre, qu'elle pleure, lorsqu'elle ne
vous verra plus ?

— Je l'accepterai d'autant mieux que
l'Exception qui ne pleurerait pas froisserait
mon amour-propre ; je suis franc.

— Eh bien, elle a un frère, peut-être,
cette jeune fille ; sinon un frère, un père,

— On a toujours, au moins, un père. — Ce père...

— Assez ! je suis convaincu. — Ce serait l'*Exception* encore, pourtant, car la plupart des pères et des mères de ces demoiselles-là, se soucient médiocrement, me suis-je laissé dire, des accrocs faits à la vertu de leur progéniture.

— On vous a trompé : l'exception, dans le peuple, — comme partout ! — c'est un père et une mère insensibles au déshonneur de leur enfant.

— Soit ! Enfin, une mauvaise affaire sur les bras... pis qu'une mauvaise affaire... un ridicule ! Me voyez-vous, forcé de me battre avec M. Irma père ! Peuh !

— Vous préféreriez que sa fille pleurât toute sa vie ?

— Hein ! Mais non, mais non ! Pas plus de larmes éternelles que de sang répandu ! Je vous le répète, Mentor... je suis édifié. Désormais, avant de dire à une lingère, à une fleu-

riste : « *Voulez-vous m'aimer ?* » j'aurai soin de m'informer si elle l'a déjà *voulu* avec un, au moins, ou deux autres.

— Cependant, si c'était une passion réelle que vous ressentissiez pour mademoiselle Irma?...

— Et puis?...

— Et puis... ce ne serait pas la première fois qu'on verrait un homme du monde épouser la fille de braves ouvriers ! En général, il est vrai, ces mariages ont des suites peu agréables. Dans les premiers temps, cela passe encore. On est si occupé de contempler, d'écouter sa femme qu'on n'a pas le loisir de regarder, d'écouter ses parents. Mais un jour qu'on se promène sur le boulevard... un soir qu'on cause avec un ami... influent, dans un foyer de théâtre... un matin qu'on donne un grand déjeuner de cérémonie, voilà que de grosses bonnes gens, le mari en casquette, la femme en bonnet, vous sautent au cou, en vous criant : « Bonjour, ou bonsoir,

mon gendre, comment que ça va? » On...

— Assez ! assez, encore une fois, ô Mentor ! Assez !... Brrr !... Vous me faites frémir avec vos grosses bonnes gens en casquette et en bonnet qui vous appellent : « mon gendre ! » Je renonce à mademoiselle Irma... je renonce à toutes les demoiselles Irma passées, présentes et à venir ! C'est juré, c'est signé ! Mais, après ? Si je dois fuir celle-ci parce qu'elle a de la vertu, où sont donc celles, qui n'en ont pas, qu'il m'est permis d'aimer... un ou deux jours ?

— Où elles sont ? mais partout, cher élève ! Elles ressemblent au soleil, — O soleil ! pardonne-moi cette comparaison ! — aveugle qui ne les voit pas. Pour l'amateur de caprices, à Paris, il n'y a qu'à se baisser pour en prendre. — Nota : Se garder de rester trop longtemps baissé, néanmoins, de crainte des lombagos.

Mais nous avons assez moralisé tout à l'heure, lançons-nous, maintenant, dans le champ de

la folie. C'est en buvant de la piquette qu'on apprend à estimer le vin généreux...

A moins que, le goût usé, blasé, perverti par un trop long usage d'une boisson détestable, on ne se condamne obstinément, toute sa vie, au suresnes et à l'argenteuil, en face des trésors incompris du clos-vougeot et du chambertin.

Mais, Dieu merci ! je veille sur vous, ô Télémaque, et, si je permets à vos vingt ans de s'enivrer, en passant, au gobelet des amours banales, bientôt je vous rappellerai à vous-même en vous présentant la coupe de cristal des amours de choix.



Nous parlions de *piquette* ; voici la piquette galante personnifiée dans ce qu'on appelle *la fille du quartier latin*. Mürger avait un moment poétisé ce type dans sa *Bohême*, sous les noms

de Musette et de Mimi ; mais Mürger est mort, et je crains bien que le cher et charmant écrivain n'ait eu la douleur de voir s'éteindre, avant lui, ce monde interlope sur la couverture de l'histoire duquel il eût pu mettre, comme le peintre au bas de son tableau :

Invenit et delineavit.

Jadis, Musette était fidèle aux étudiants, sinon à l'étudiant ; reine de la Chaumière, elle n'avait d'autres vœux que d'y mériter, par ses excentricités chorégraphiques, l'enthousiasme de ses sujets, l'indulgence du père Lahire, et les applaudissements chantés de M. Nadaud. Maintenant que la Chaumière est fermée, que le père Lahire a rejoint ses ancêtres, que Nadaud ne s'occupe plus d'elle, et que l'étudiant, foulant aux pieds les us et coutumes sacramentels, se loge où il lui semble le plus commode de se loger, — sur la rive droite aussi bien que sur la rive gauche, — la

filles du quartier latin ne se gêne pas pour promener ses grâces dans toutes les régions où l'on aime, où l'on mange, et — surtout, — où l'on danse. Vous la rencontrez aujourd'hui à la *Closerie des Lilas*, demain vous la verrez à l'*Élysée Montmartre*, à la *Reine Blanche*, au *Casino Cadet*. — Votre opinion sur cette demoiselle, Télémaque?

— Mon opinion est que je pourrais bien la rencontrer tous les jours de ma vie, sans éprouver jamais le désir de lui adresser un mot.

— Bah !

— Oui ; votre Musette dégénérée ne m'inspire que de la répulsion, presque du dégoût. Oh ! voyez donc cette toilette aux tons criards, désordonnés ! Ce paletot rouge, ce filet violet, et ces bottines jaunes !

— Il faut bien attirer l'attention !

— Et cette démarche cavalière ! ce regard effronté !

— Ah ! ce n'est pas d'elle que Molière di-

rait ce qu'il a dit d'Agnès dans l'*École des femmes* :

Dans ses simplicités, à tous coups, je l'admire,
Et, parfois, elle en dit dont je pâme de rire.
L'autre jour (pourrait-on se le persuader ?)
Elle était fort en peine et vint me demander
Avec une innocence, à nulle autre pareille,
Si les enfants qu'on fait se faisaient par l'oreille.

— Elle parle... Oh! quelle voix rauque, enrouée! Mais n'ai-je pas la berlue! Elle fume!...

— Ses quatre sous de *caporal* par jour, et elle s'en vante! A l'occasion même, elle ne reculerait pas devant une pipe *culottée*... ou à culotter.

— Oh! des baisers au tabac!

— Beaucoup en rien.

— Moi, j'en pleurerais! — Et que boit-elle, assise à cette table?

— De l'absinthe. Elle *la fait* à ravir. —
Professeur d'absinthe à ses moments de loisir.

— Pouah ! Sauvons-nous, Mentor. J'ai bien soif, mais quand il contiendrait la dernière goutte d'eau du monde, je ne me désaltérerais pas à ce gobelet-là !



— A la bonne heure. On respire, ici ! Où sommes-nous ?

— Au *Château des Fleurs*.

— Oh ! les jolies femmes ! Et comme elles sont bien mises ! Quelle différence avec les filles du quartier latin !

— Quelle différence... croyez-vous ?

— Plait-il ?



— Prenez donc garde ! — Est-il maladroit, cet ostrogoth-là !

— Madame, je suis désolé...

— Ah ! ah ! ah ! Il est désolé !... Octavie, regarde donc un jeune homme désolé !...

(Chantonnant)

Et puis, qu'est-c' qui fit son nez ?

C'est le jeune homm' désolé !

Au fait, je lui pardonne, parce qu'il n'est pas trop laid, n'est-ce pas ?

— Non ! Il est gentil. L'air un peu serin ; mais *ça séchera*.

* * *

— Oh ! oh ! Mentor, avez-vous entendu cette femme — sur la robe de laquelle j'ai marché, — et son amie ? Comme elles m'ont traité ! Ostrogoth ! serin !

— Eh bien, mais, ici, ce sont des aménités, mon cher. Vous ne vous imaginez pas, je pense, être à un bal de la cour, au *Château des Fleurs*.

— Non ! Oh ! je vois bien maintenant... Et toutes ont le même langage ?

— A peu près. Et celles qui ne l'ont pas...

antique

naturellement... l'affectent. Le *genre canaille*... c'est très à la mode aujourd'hui, chez ces dames.

— Quel dommage qu'elles ne lui préfèrent pas le *genre distingué* ! Avec de si charmants visages, une tournure si élégante, elles auraient si peu à faire, ce me semble !

— Erreur. Avec du rouge, du bleu et du blanc, on embellit son visage ; l'habitude vous prête une sorte d'élégance ; mais la distinction ne s'apprend pas ; c'est là une des supériorités des femmes du monde sur les femmes galantes, — et je dis des plus huppées. — Laïs, malgré les diamants dont elle est couverte, ne saura jamais entrer dans sa loge à l'Opéra, s'y asseoir et déployer son éventail, comme une duchesse, voire comme la femme d'un agent de change ou d'un avoué.

— Mais l'orchestre prélude, on se place pour la contredanse. — Ah !!!

— Qu'avez-vous ?

— Comme tous ces gens dansent !

— Ils dansent le *cancan*. Et puis ?

— Et puis ?... Mais je croyais qu'on ne dansait le *cancan* qu'aux barrières, moi !

— Qu'aux barrières !... D'où sortez-vous ?

Le *cancan* est presque une danse nationale, chez nous, aujourd'hui, cher enfant. Toléré par l'autorité, il a passé des bals publics sur les planches de certains théâtres, où la foule s'est empressée d'aller l'applaudir sous les traits de quelque sauteuse en renom. Dans le plus grand monde, — je n'exagère point, le plus grand monde, — on a fini par lui donner peu à peu accès. Où que ce soit, maintenant, au terme d'un bal, à l'heure où les bougies et les femmes commencent à pâlir devant les premiers rayons du jour, quelque jeune fou, bien en pied dans la maison, hasarde un *léger cancan* ; et l'on voit aussitôt des dames, — des demoiselles, — gagnées par la *furia cancanière*, ne pas craindre d'en singer... avec une gaucherie qui en double le charme... les originales contorsions.

— Vous avez raison, Mentor; il m'est arrivé quelquefois, à moi-même... chez nous... pour rire... Mais, grand Dieu! combien j'aurais besoin d'aller encore à l'école avant de me risquer à danser avec les dames que voici! Ah!...

— Quoi encore?

— Cette petite blonde... cette jolie petite blonde!... Du bout de sa bottine, elle a enlevé le chapeau de ce grand jeune homme en face d'elle!

— Cette petite blonde est tout simplement une notabilité de l'endroit, sans doute : une *Frisette*... une *Rigolboche* quelconque! Désirez-vous faire sa connaissance? Justement, son cavalier vous adresse un salut amical.

— En effet... ce jeune homme... c'est un de mes anciens camarades de collège : Lucien Davilliers.

— Eh bien, allez trouver votre ancien camarade, Télémaque, je ne vous retiens pas; mieux que moi, je suppose, M. Lucien Davil-

liers saura vous servir de *cicerone* et de conseil dans les labyrinthes cythéréens du Château des Fleurs. Cependant, s'il consent, par intérêt pour votre instruction, à abdiquer, pour quelque temps, son autorité sur vous, Mentor ne renonce pas à ses droits. Quand vous reverrai-je ?

— Mais... demain... après-demain.

— Je suis plus généreux ; je vous donne quinze jours. Pendant quinze jours, je vous laisse, la bride sur le cou, libre de galoper en plein pays d'amourettes. Mais, ce terme atteint, souvenez-vous...

— Oh ! quoi qu'il arrive, je vous le promets, Mentor, je retournerai dans votre giron.

— J'y compte. Votre cœur et votre esprit vous gardent, ami ! Au revoir.



QUATRIÈME EXCURSION

LES AMOURS BUISSONNIÈRES. — MADEMOISELLE TIREBOUCHON.

CAMILLA FALCINI.

— Bonjour, Mentor.

— Vous, Télémaque !... déjà !... Mais les quinze jours d'amours buissonnières ne sont pas encore écoulés ! Nous touchons seulement au douzième !

— C'est qu'onze m'ont suffi, et amplement, cher maître, pour me convaincre que ce genre d'amour n'est pas mon fait.

— Oh ! oh ! quelle rapide désillusion ! Que s'est-il passé ? voyons, contez-moi cela.

— En détail ?

— Oh ! en détail. Le vrai Mentor ne redoutait point d'assister, aux côtés de son élève, au spectacle des agaceries, — tant soit peu vives, souvent, — de mesdemoiselles Calypso et Eucharis ; copie indigne du guide magistral créé par l'immortel archevêque de Cambrai, je puis donc, sans crainte de blâme, entendre le récit des folies fugitives d'un amoureux que je me suis donné pour mission de diriger, avec le temps, dans le droit chemin. — Allez, Télémaque ; j'écoute.

— D'abord, au Château des Fleurs... la petite blonde, vous vous rappelez ?

— Parfaitement ; celle qui décoiffait, d'un coup de pied, ses danseurs.

— Lucien Davilliers la connaissait beaucoup ; — il est l'amant d'une de ses amies. — Quand il a su qu'elle me plaisait...

¹ Nous rappelons, en passant, au lecteur, qu'à l'exemple du fils de Pénélope avec son Mentor, notre Télémaque parisien voit, dans le sien, un personnage doué d'un sexe qui autorise toutes les confidences. — Prenez note, s'il vous plait, de l'observation, M. Tartuffe, le journaliste. (La baronne DE C. — H. DE K.)

— Il s'est empressé, en bon camarade, de vous présenter ?

— Oh ! de me présenter ! Avec ces dames, les présentations ne sont ni longues ni cérémonieuses. Lucien a dit à Tirebouchon, — elle se nomme Tirebouchon, la petite blonde... un nom qui m'a choqué tout de suite... il est si ridicule !

— Hum !... Vous auriez pu tomber sur un pire.

— Lucien a dit à Tirebouchon : « Voici mon ami Télémaque qui est amoureux de toi. C'est un gentil garçon... tâche de ne pas faire de manières avec lui... et, si tu es aimable, tu boiras du *champ* ce soir à souper. »

— Du *champ* ?... Ah ! du champagne ! J'oubliais que ces messieurs et ces dames du Château des Fleurs, et autres lieux galants, ont la manie de tout abrégé : mots et choses. Et qu'a répondu la blonde Tirebouchon ?

— Elle a ri, elle m'a regardé, et elle a ri encore.

— La présentation était terminée.

— Ensuite nous avons dansé ensemble.

— Ah ! ah !

— Mais il paraîtrait que je dansais mal ; — dame, vous concevez, quand on n'a pas l'habitude de cette danse-là !...

— Je vous excuse.

— Tirebouchon n'était pas si indulgente, elle, car, après le second quadrille, elle m'a dit : « Mon petit, je suis enchantée de souper avec vous et Lucien, mais, vrai, pour danser, vous n'êtes pas drôle. Ne m'en veuillez donc pas si je vous lâche d'un cran jusqu'à la fin du bal. A onze heures, rendez-vous devant l'orchestre. Bonjour. »

— Eh ! mon Dieu ! tout bien pesé, mademoiselle Tirebouchon était conséquente avec elle-même en ne vous contraignant point à la faire sauter, sans agrément pour elle — ni pour vous, — tout une soirée.

— Oh ! je ne lui en ai pas voulu non plus ! D'autant mieux qu'à notre second quadrille

nous avons eu pour vis-à-vis... — devinez qui? — le premier garçon de mon tailleur.

— Ces gredins de garçons tailleurs se faufilent partout.

— Qu'ils se faufilent partout où je ne suis pas, à leur aise! mais, pour ma part, j'étais médiocrement flatté...

— Aristocrate!

— Comment?

— Je plaisante. J'admets très-volontiers, au contraire, qu'il soit fort peu agréable de danser ce soir en face d'un monsieur qui vous a pris mesure d'un gilet ce matin. Continuez : mademoiselle Tirebouchon s'en est allée polker... avec votre tailleur, peut-être... qui polkait mieux que vous... et, à onze heures?

— Oh! à onze heures, exacte au rendez-vous, elle me rejoignait, en compagnie de Lucien et de sa maîtresse, près de l'orchestre. Une voiture nous a conduits chez Bignon. — Je vous passe les incidents du souper...

— Ils ne valent donc pas la peine d'être rapportés ?

— Ma foi ! guère. Lucien disait des bêtises ; sa maîtresse s'endormait ; — elle s'endort dès qu'elle ne danse plus, cette dame ; — Tirebouchon mangeait et buvait... buvait surtout ; c'est à table qu'elle a gagné son sobriquet ; oui, elle a un talent particulier pour tirer, avec ses dents, le bouchon d'une bouteille.

— Un beau talent ! Mais... et vous... que faisiez-vous pendant qu'elle débouchait les flacons ?

— Moi... faut-il vous l'avouer, Mentor ?

— Mais certainement ; avouez tout, vous êtes ici pour cela.

— Eh bien ! une fois loin de ce jardin... de ce bal où Tirebouchon — mon Dieu ! le bête de nom ! — m'avait si fort séduit, ç'avait été comme si l'on m'eût jeté une douche d'eau glacée sur la tête...

— Diable !

— Était-ce qu'au Château des Fleurs le charme de la musique... le bruit, l'agitation de la foule, le laisser-aller même de la petite blonde, contribuaient, sinon à me rendre amoureux d'elle, au moins à m'inspirer pour elle quelques désirs?... Ce qu'il y a de certain, c'est qu'au restaurant je ne la trouvais plus jolie... mais plus jolie du tout.

— Oh ! oh !

— Cependant, — Lucien m'avait prévenu, — Mademoiselle Tirebouchon a le vin tendre; et, d'après ses dispositions naturelles lorsqu'elle a ingurgité quelques verres de champagne, il ne devait tenir qu'à moi de ne pas remettre au lendemain un bonheur que j'avais toute facilité d'obtenir le soir même.

— Et ?

— Et... ce bonheur m'effrayait maintenant plus qu'il ne me tentait, je vous le jure ! Mais je ne suis pas de marbre, non plus ! D'ailleurs, j'avais peur que Lucien ne se moquât de moi. Je reconduisis donc mademoi-

selle Tirebouchon à son domicile. Oh ! Mentor ! — en effet, je puis, je dois vous dire, à vous, ce que je n'oserais pas dire à des hommes de mon âge ; — la sotte et maussade nuit qu'une nuit passée dans les bras d'une femme qu'on n'aime pas ! La première heure, passe encore ! Mais la seconde... mais la troisième !... Elle s'était endormie, elle ; moi, je ne dormais pas ; je réfléchissais ; à la lueur d'une lampe, je promenaï mes regards autour de moi, dans ce logement, dans cette alcôve, où la veille, le matin peut-être, un autre... La main de Tirebouchon reposait sur mon épaule, je la repoussai avec une sorte d'horreur. Je ne mens pas, il m'eût été possible de me lever sans la réveiller, et de fuir, je l'eusse fait avec joie ! Enfin le jour parut ; je me jetai à bas du lit. Tirebouchon ouvrit un œil, et, m'apercevant en train de m'habiller : « — Qu'est-ce donc ? fit-elle, tu pars déjà ? — Oui, répliquai-je ; je n'ai pas prévenu chez moi, je crains qu'on ne soit in-

quiet. — Ah ! reprit-elle en bâillant, en voilà une idée ! Quand te reverra-t-on ? — Je ne sais. Tantôt... demain. — C'est bien. Bon-jour. »

Ce fut tout. D'instinct, si ce n'est de cœur, cette fille devina-t-elle la nature du sentiment qui me chassait si brusquement de sa présence ? Je l'ignore ; mais elle se retourna sur son oreiller sans même me demander, — ne fût-ce que pour la forme, — ce baiser d'adieu, complément habituel, — pensais-je, — d'une nuit de plaisir. Pour moi, à défaut de cette dernière caresse qu'il m'eût coûté de lui donner, je jugeai qu'il ne lui déplairait pas que je lui laissasse un souvenir... palpable... de notre rencontre. J'avais dix louis dans ma bourse ; je les posai sur un meuble... — Vous hochez la tête, Mentor. J'ai eu tort de donner cet argent à cette femme ? Je l'aurai offensée ?

— Non, mon ami ; non, vous n'avez pas eu tort ; non, vous n'avez pas offensé cette

femme; et, si j'ai souri tristement, c'est que je me suis représenté ce que vous avez dû éprouver, en vous sentant forcé, vous, un homme de vingt ans, fait pour l'amour qui se donne, de vous conduire comme un vieillard à qui le plaisir se vend. Mais, je le répète, vous avez agi ainsi qu'il était de votre devoir d'agir. A tout âge, il est bien de n'être en reste avec personne, et il est louable, à vingt ans, de comprendre qu'un moment d'égarement doit se payer, non pas seulement en argent, — l'argent n'est rien, — mais d'une sorte de punition morale qu'on s'inflige à soi-même.

Ensuite?

— Ensuite... Hélas! Mentor... j'étais probablement en mauvaise veine; vous me manquiez pour me conseiller, et le sort avait décidé, je pense, qu'à mon premier essai des amourettes, je n'aurais pas lieu de me féliciter.

— Vous m'effrayez!... Seriez-vous retourné chez mademoiselle Tirebouchon?

— Oh !...

— Enfin, qu'êtes-vous devenu pendant dix jours ?

— Attendez. — Connaissez-vous mademoiselle Camilla Falcini, Mentor ?

— Camilla Falcini... la première maîtresse du jeune marquis de F., la dernière du vieux duc de B. ; — premier et dernier amour qui ont eu un égal résultat pour chacun de ces messieurs : celui de les ruiner à plates coutures. — Camilla Falcini, une descendante des princes Falcino Falcini de Florence, — à ce qu'elle dit ; — la fille d'un fumiste de la rue des Trois-Bornes, — dit son acte de naissance ; — fort belle d'ailleurs ; vingt-huit ans, très-élégante ; — est-ce cela ?

— C'est cela. — Quelques heures après avoir quitté la sauteuse du Château des Fleurs, sur le midi, j'étais allé faire un tour de bois, à cheval. — J'avais besoin d'air, de soleil. — Au détour d'une allée, je croisai une calèche dans laquelle se trouvait la Falcini...

seule. J'avais eu occasion de l'admirer l'hiver dernier à une soirée chez un de mes cousins, le comte de R.; je la saluai; elle me rendit mon salut. A cent lieues cependant de supposer que je pouvais profiter autrement de cette rencontre avec une femme à laquelle j'avais adressé tout au plus deux paroles... quelques mois auparavant... qui ne devait pas même savoir mon nom, je m'éloignais, lorsque, à ma grande surprise, Camilla, m'invitant du geste à m'approcher, me dit du ton le plus gracieux : « Si rien ne vous presse, M. de R., donnez donc votre cheval à reconduire à un de mes valets de pied, et venez près de moi dans ma voiture. Je suis d'une humeur massacrante, ce matin; j'ai passé une nuit blanche; ce sera vraiment œuvre pie que de me sacrifier quelques instants. »

Que vous dirai-je, Mentor? Au sortir des bras de Tirebouchon, l'aspect, le langage de Camilla étaient bien faits pour me séduire, n'est-il pas vrai? Comparant l'une à l'autre,

il me semblait que *celle-ci* était la bonne fée secrètement chargée d'effacer de mon esprit l'image de *celle-là*. Je me hâtai d'obéir à la Falcini en prenant place à ses côtés. De quoi causâmes-nous, ou plutôt de quoi parla-t-elle, — car ce fut elle qui parla constamment, — pendant deux heures de promenade? Elle s'était disputée, la veille, avec son amant, le jeune baron de V... De là, sa nuit d'insomnie. Au reste, elle n'avait nul regret; le baron était parti pour huit jours, quinze jours. Bon voyage! Elle s'était assez, trop occupée de cet événement, elle ne s'en occuperait plus. Et...

Et nous n'étions plus au bois à ce moment; nous étions dans l'hôtel de Camilla, dans son boudoir; cinq heures sonnaient.

— Restez-vous à dîner avec moi, Télémaque? me dit-elle.

Et comme j'hésitais à répondre, elle reprit avec une petite moue qui la rendait plus jolie encore :

— Oh ! si ma compagnie vous ennuie trop, pourtant, ou bien, si *quelqu'un* vous attend...

— Personne ne m'attend ! m'écriai-je.

— Personne ? Bien vrai ?

— Je vous le jure ! Je suis à vous autant qu'il vous plaira... plus qu'il ne vous plaira peut-être... car bientôt ce sera vous qui me chasserez.

— Qui sait !

* * *

Oh ! Mentor, quelles délicieuses heures j'ai passées dans le boudoir de Camilla ! Si délicieuses que — pardonnez-le-moi, — quelque temps, je me suis imaginé qu'il n'en était pas de plus douces à savourer, et que cette coupe de cristal des amours de choix, dont vous m'aviez parlé, un hasard béni l'avait offerte à mes lèvres avides !...

Cependant Camilla ne me céda pas tout de suite. Non ! Quelques baisers, le premier

jour... beaucoup de rêves, de projets... à deux. Puis, me disant : « à demain, » elle exigea que je m'éloignasse.

Le lendemain, j'accourais à heure dite chez elle. Elle me guettait de sa fenêtre : je lui apportais un bouquet... un bouquet de fleurs rares ; elle commença par jeter un cri de joie à leur aspect, mais se ravisant :

— Plus de ces folies, mon ami, me dit-elle gravement. Je vous aime... pour vous !... J'entends donc que vous ne vous ruiniez point pour moi.

— Me ruiner ? répliquai-je, abasourdi de la leçon ; des fleurs ruinent-elles ?

— Des fleurs qui valent leur pesant d'or... sans doute. Allons... ne boudez pas !... je n'ai pas eu l'intention de vous blesser. Je sais que vous êtes assez riche déjà pour donner, à celle que vous aimez, de ces coûteuses bagatelles ; n'importe... je n'entends accepter de vous que votre amour ! — Tenez : je vous permets de temps en temps des violettes !

— Oh !

— Des violettes... et des violettes!... ou je me fâche ! Ah ! mais, c'est que je suis méchante quand je m'y mets; méfiez-vous.

Méchante ! En attendant qu'elle fût méchante, Camilla se montrait si bonne ! Ce jour-là, encore, pourtant, je ne réussis pas à obtenir d'elle plus que je n'avais obtenu la veille. — Et, au fond, lui en voulais-je de cette rigueur ? Non. Je crois même que je l'en adormais davantage. Il est si doux de désirer ce qu'on est certain d'obtenir ! — Un genre de bonheur que mademoiselle Tirebouchons s'était gardée de m'enseigner.

* * *

Le troisième jour enfin... — Mon Dieu, maintenant surtout que mes illusions sont détruites, que le prisme qui m'aveuglait est brisé, je reconnaitrai de grand cœur qu'il y a

sottise à un homme de donner sa vie, sa fortune... et quelquefois son honneur, à une femme telle que Camilla. Mais, pendant huit jours que je vécus sous l'influence de ses charmes, qui m'eût dit que j'étais son jouet... et rien que son jouet... n'eût certes obtenu de moi qu'un sourire d'incrédulité.

Ah ! Si la femme sans amour, sans âme, a le pouvoir de vous séduire ainsi, quels trésors de félicités vous réserve donc la femme de cœur qui vous aime !

Mais j'aborde le dénouement de mon aventure... — de mon *amourette* ! Hélas !

C'était hier au soir ; nous revenions du théâtre ; Camilla était plus tendre, plus aimable que de coutume. En rentrant, sa femme de chambre lui remet un billet ; elle l'ouvre précipitamment, le parcourt... je crois la voir sourire...

- Qu'est-ce donc ? lui dis-je.
- Le baron qui m'annonce sa visite.
- Le baron de V... ?

— Mais oui, le baron de V. Il s'en était allé chasser dans une de ses terres... il est de retour. — Oh ! j'étais bien sûre qu'il ne pouvait pas rester longtemps loin de moi !

— Et... cette visite... pour quand vous l'annonce-t-on ?

— Mais pour ce soir... pour tout de suite. Il est onze heures ; *Octave* est allé faire un tour à son cercle, probablement ; à minuit il sera ici.

— A minuit... ce soir!... Et vous le recevrez ?

— Comment ! si je le recevrai !... Ah ! ah ! ah !... Qu'il est cocasse ! Mais, mon bon ami, je ne vis pas de l'air du temps, moi ! C'est charmant d'aimer... par hasard... mais il ne faut pas non plus négliger ses affaires. Hein !... Le voilà tout pâle, tout ému ! Nigaud, va ! Mais je ne romps pas avec toi pour cela ! Écoute... tu aurais du chagrin de me quitter ce soir, n'est-ce pas ? Je le conçois ; quand on n'y est pas préparé, ça coûte. Eh bien, Honorine —

(Honorine, c'est la femme de chambre) —
Honorine va te conduire dans le salon... et,
s'il m'est possible de renvoyer le baron...

* * *

Horreur ! Elle me proposait d'attendre, à quelques pas de mon rival, qu'il décidât s'il me laisserait, ou ne me laisserait pas, la place!...

On m'enfermerait dans le salon où je demeurerais silencieux, immobile, tandis que le baron, près d'elle dans son boudoir...

— Adieu ! m'écriai-je, en m'élançant au dehors ; adieu !

Ah ! si elle m'eût retenu ! Si, seulement, elle eût feint de me retenir ! Mais que dis-je ! Oh ! non ! elle l'eût exigé que je ne fusse pas resté !

Mais je n'eus pas la peine de me débattre.

— Adieu donc ! fit-elle, en riant. — *En*

riant, Mentor! — Je m'enfuyais, ivre de douleur et de rage, et elle riait! Oh! ce rire, il résonna plus cruellement à mon oreille que le banal : « Bonjour! » de Tirebouchon! Tirebouchon ne m'avait pas menti, du moins, elle! elle ne m'avait pas dit qu'elle m'aimait! elle ne m'avait pas forcé de l'aimer!

Et me voici, Mentor; me voici, le cœur encore un peu gros, peut-être, mais guéri, pourtant, je vous l'atteste!

* * *

— Guéri! Oui, cher petit, je n'en doute pas, vous êtes guéri. Contre les maux d'amour, il n'y a pas de meilleur médecin que soi-même, et je proclame qu'à ce titre vous vous êtes héroïquement traité.

— Ah! vous m'approuvez donc, aussitôt que Camilla m'eut appris que son baron revenait...

— D'avoir pris vos jambes à votre cou!...

Mais oui, mille fois oui, je vous approuve, et je me réjouis ! Et c'eût été l'opposé qui m'eût désagréablement affecté !

Cependant, raisonnons un peu. — Vous jugez-vous assez calme pour raisonner ?

— Oh ! je suis très-calme, Mentor !

— Très-calme ! Essayez donc bien vite alors la trace de cette larme qu'a laissée sur votre joue le dernier écho de l'éclat de rire de Camilla !

— Mentor !

— Je ne vous gronde point ! A quel âge, si ce n'est à vingt ans, sera-t-il excusable de pleurer une maîtresse perdue ! Ce qui m'a plu, je le répète, dans le récit de vos pérégrinations amoureuses, c'est la façon énergique dont vous les avez terminées. Eh ! ils ne sont pas si communs, de nos jours, ceux qui savent immoler le soin de leurs plaisirs à l'intérêt de leur dignité ! A présent, quelle déduction tirons-nous de ces deux aventures ? C'est que, d'une part, s'il est permis à un jeune homme

d'entrer, à l'occasion, dans un bal public, voir cabrioler des demoiselles... légères... par contre, ce jeune homme fera bien de résister autant que possible à la tentation d'offrir à une de ces demoiselles un souper... presque invariablement suivi d'une nuit qu'il regrettera. — Vous l'avez dit vous-même : — « Le beau bonheur qu'un bonheur qui appartient à tout le monde ! »

D'autre part, c'est que le cœur ayant été donné à l'homme pour en user et non pour en abuser, il est sage de ne jamais attacher à un caprice... si charmant qu'il soit... plus d'importance qu'il n'en comporte.

En quelques jours vous avez fait deux étapes sur le chemin de la galanterie facile. Vous avez connu l'amourette qui n'a pas de lendemain, qui ne saurait en avoir, et celle qui n'en a un que parce que, séduit malgré soi par sa forme un peu moins banale, on se prête à l'entourer d'un prestige mensonger. Eh bien ! quand vous passeriez votre vie sur

ce chemin et quand vous rencontreriez mille... dix mille Camillas, — je laisse exprès de côté, comme ne comptant que pour mémoire, les créatures de l'espèce de la Tirebouchon, — ce serait toujours même guitare : point d'amour, point de délicatesse à attendre d'aucune de ces dames ; partant, pure niaiserie de leur en demander ombre. Et félicitez-vous de ce que ces femmes soient ce qu'elles sont ; autrement elles seraient bien plus dangereuses ! C'est en prenant au sérieux une amourette que tant d'hommes gâtent leur vie. Ils rencontrent un bloc d'argile qu'ils s'obstinent à vouloir transformer en une idole d'un métal précieux, et parfois même, l'idole, gagnée par la religion de son adorateur, se prête à la métamorphose. Mais après ? « La vierge folle d'hier est devenue une sainte ; » dites-vous. J'y consens. Cependant, pauvre fou, gardez-vous de sortir cette madone du sanctuaire intime où vous l'avez ornée de toutes les vertus ; sinon, que de déceptions, que de tris-

tesses vous attendent! Le monde du XIX^e siècle est sceptique. Il croit à la vapeur et à l'électricité, il ne croit pas aux Madeleines repenties. A-t-il raison, a-t-il tort? Il ne nous appartient point de prononcer. En tout cas, vous qui, au bras d'une femme que vous dites *votre* aujourd'hui, et que tant d'autres ont dite *leur* hier, réclamez pour elle et pour vous le respect, ou tout au moins l'indulgence, ne vous étonnez point si vous ne récoltez que railleries et dédains. Vous l'aurez voulu. Et que si votre cœur saigne sous le fardeau d'épines que vous y aurez posé de vos propres mains, étouffez vos plaintes : on ne les entendrait pas.

* * *

C'est donc bien convenu : l'amourette ne sera pour vous que l'amourette... c'est-à-dire la menue monnaie de l'amour ; le plaisir sans conséquences ; le parfum qu'on aspire en pas-

sant; le mets dont on goûte par curiosité et qu'on éloigne ensuite comme n'étant pas assez substantiel ; la chansonnette qu'on fredonne cinq minutes ; la fleur qu'on attache le matin à sa boutonnière et qu'on en laisse tomber fanée le soir.

A vingt ans, pour un^e amourette, vous n'oublierez point que, depuis deux jours, vous n'avez pas vu votre mère... que, depuis deux jours, vous ne l'avez pas embrassée !...

Vous ne négligerez pas vos travaux, vos études.

Pour une amourette, à trente ans, vous ne délaisserez pas votre femme.

A quarante, vous ne vous exposerez pas à rougir devant vos enfants. — A quarante ans, on peut avoir déjà de grands enfants. — Et vous voyez-vous, promenant mademoiselle Machin ou mademoiselle Chose, rencontré par votre fils ou par votre fille ?.

A cinquante...

Mais ici je m'arrête. Les amateurs d'amou-

rettes en cheveux gris ou blancs ne sont point de ma compétence. C'est au ridicule — quand ils sont assez mal conseillés pour ne pas savoir cacher leurs faiblesses, — qu'ils appartiennent. C'est le ridicule qui se charge de les châtier.

* * *

L'amour platonique n'est guère de mode aujourd'hui. On est bien trop avare du temps ma foi ! maintenant, pour roucouler... pour le seul plaisir de roucouler ! Eh bien ! je vous certifie, cependant, qu'en fait d'amourettes surtout, le platonisme a du bon. Un de mes amis, le comte Adrien de Breuille, avait à ce sujet un système que je veux vous exposer en quelques mots, non pas comme une règle de conduite à suivre... — si vous aimez à boire votre vin pur, je serais mal venu de vous conseiller d'y mettre de l'eau ; — mais à titre d'originalité.

Le comte de Breuille raisonnait ainsi :

« J'aime les femmes; je les aime beaucoup. Toutefois, comme, aussitôt qu'il m'a été permis de le leur dire et de le leur prouver, j'ai pu observer que, de même qu'il est imprudent... et fatigant de courre plusieurs lièvres à la fois, de même il est imprudent... et fatigant d'aimer à la fois plusieurs femmes, je me suis imposé cette loi irrévocable, dès que j'ai une maîtresse qui me plaît... et tantqu'elle me plaît, de n'en point rechercher d'autre. Cela ne m'empêche pas, pour me distraire ou me faire la main, de courtiser tel minois affriolant que je rencontre. Seulement, je n'ai garde de pousser les choses trop loin. Quelques regards... quelques compliments... quelques serrements de main; au besoin, si le lièvre... si le minois m'y autorise, une déclaration... une déclaration contenue dans d'étroites limites : un baiser... deux baisers discrets...

« Et je suis content; et là où, par excès de conscience, je me serais ennuyé en ne me

permettant rien, ou bien là où, par penchant à l'infidélité, j'aurais engagé l'avenir en me permettant trop... je m'amuse, et je ne me compromets pas.

« J'ai ébauché, de la sorte, en vingt ans, quantité d'intrigues qui, pour n'avoir eu, pour la plupart, qu'un dénouement fort anodin, n'en sont pas moins restées à l'état de souvenirs des plus aimables dans mon esprit et dans mon cœur.

« *On ne croque pas toutes les pommes ! C'est vrai... et c'est sage. Mais, s'il ne doit en croquer qu'une dizaine à sa table, le gourmet intelligent ne se gêne pas pour en caresser, de l'œil, cinquante dans le verger.* »

CINQUIÈME EXCURSION

L'AMOURETTE PLATONIQUE. — LES TROIS BAISERS.

LE 24 FÉVRIER 1848.

Une des amourettes platoniques d'Adrien de Breuille, divisée en trois époques, mérite d'autant plus, à notre sens, les honneurs de la narration, qu'il s'y trouve joint un incident d'une couleur dramatique très-touchante.

Nous intitulerons cette historiette : *Les trois baisers*.

C'était en 1837; Adrien de Breuille avait vingt et un ans alors, et, sans les avoir encore érigés en système, il commençait déjà, à l'occasion, à mettre ses principes en œuvre.

Invité à un bal de fiançailles, un *sujet*, entre

plusieurs, y fixa tout de suite son attention. C'était une petite brune, de vingt-quatre à vingt-cinq ans, médiocrement jolie, mais d'une physionomie si fine et si spirituelle qu'il eût fallu être dépourvu du moindre tact, après l'avoir regardée seulement cinq minutes, pour ne point la juger préférable à la plus belle.

Adrien dansait avec madame Brisson, — elle se nommait madame Brisson ; — et, sans y songer... — au fait, n'y songeait-il point ? — tout en dansant, il la pressait parfois quelque peu vivement. — On sait d'ailleurs que certaines figures de la contredanse autorisent, jusqu'à un certain point, ce genre de privautés.

— Prenez garde, monsieur ! fit, tout d'un coup, la jeune femme.

— Que je prenne garde... à quoi, madame ? répliqua, assez naïvement, Adrien ; je vous ai marché sur le pied ?

— Non, mais... derrière nous... voyez-vous ce monsieur... ce gros monsieur ?

— Je vois, oui; et qu'est-ce que ce gros monsieur, s'il vous plaît, madame?

— C'est mon mari.

— Ah! ah!

— N'ayons pas l'air de causer de lui, mon Dieu! il s'imaginerait...

— Que s'imaginerait-il?

— Lâchez ma main, je vous en conjure! Là... et, quand nous galopons, ne laissez pas trop longtemps votre bras autour de ma taille! Oh! c'est que si je vous disais qu'à la première mauvaise idée qui lui passerait par la tête, mon mari serait capable de m'emmener hors du bal!

— Un grand désastre pour tous, madame, et dont je serais au désespoir, pour mon compte, d'être cause. Alors, monsieur votre mari est jaloux?

— Comme un tigre, monsieur.

— Un vilain défaut!

— Affreux!... Mais c'est plus fort que lui!

— Et cependant voici deux ans que nous

sommés mariés. — Quelque part que nous allions, au bal, en soirée, au théâtre, chez des amis, même... — Ah ! que faites-vous donc, monsieur ?

— Mais c'est à nous, madame ; c'est la pastourelle.

— C'est juste ; pardon.

— Du reste, si cela inquiète trop monsieur votre mari, et, surtout, si cela doit vous attirer le moindre ennui, je me contenterai de vous tenir par la manche de votre robe...

— Oh ! vous vous moquez de moi ! vous abusez de ma confiance... Vous n'êtes pas généreux !

— Non, non, je ne me moque pas de vous, madame ! et Dieu m'en garde !... Mais c'est qu'en vérité, il est si maladroit à un mari de vouloir empêcher sa femme de se livrer à d'innocents plaisirs !

Est-ce qu'il ne joue pas, monsieur votre mari, madame ?

— Comment, s'il ne...

— Au wist, au boston, à la bouillotte ?

— Quelquefois, oui, monsieur ; mais pourquoi me demandez-vous cela ?

— Parce que, si vous le permettez, madame, lorsqu'il sera plongé dans une partie de cartes, je solliciterai de vous la joie d'une contredanse... moins solennelle que celle-ci.

— Monsieur !

— Vous me le permettez ! merci. Je vais le guetter, et dès que je le vois attablé à un tapis vert, j'accours. Oh ! d'abord, je suis certain que vous êtes de mon avis : un mari jaloux ! fi ! C'est pain bénit de le punir... un peu.



A mari jaloux, femme coquette, c'est la loi fatale ; fatale... pour le mari jaloux.

Et puis , cela rapproche tant et si vite, un secret partagé.

Et puis, Adrien de Breuille était un fort joli garçon.

Résultat des confidences de madame Brisson à Adrien : abusant des moments où Othello poursuivait un *schleem*, une *grande misère*, ou un *brelan carré*, le jeune comte fit danser encore quatre fois Desdémone...

Et, à l'issue de la quatrième contredanse... — cinq heures du matin sonnaient ; les salons se dégarnissaient, le bal se mourait ; — encouragé par le sourire mélancolique dont elle avait accueilli cette phrase , murmurée par lui entre le dernier avant-deux et le dernier galop : « Quel dommage qu'une si délicieuse nuit s'achève ! » Adrien, en reconduisant madame Brisson à sa place, osa effleurer furtivement de ses lèvres une main mignonne... qui tressaillit... mais qui ne se formalisa pas.

* * *

Othello rejoignait Desdémone.

Othello très-allègre ; il avait gagné vingt-cinq louis à la bouillotte. — Oh ! il y a encore

de la ressource avec les maris jaloux qui jouent... et qui gagnent!

— Eh bien! chère petite, nous partons?

— Quand tu voudras, mon ami.

— Quand je voudrai... mais voici le jour, et tu as assez dansé, j'espère. — Allons.

D'un coin de l'antichambre où ils s'était blotti, Adrien vit passer la petite brune au bras de son gros mari, et échangea avec elle un regard d'adieu.

« Suivrai-je? ne suivrai-je pas? » se disait-il.

Rappelons-nous qu'il n'en était encore qu'au début de ses expériences platoniques.

C'était en décembre; il neigeait à effrayer un recors.

« Bah! reprit Adrien en s'enveloppant dans son manteau, elle demeure très-loin peut-être!... »

» Et, quand j'aurai appris où elle demeure, à quoi cela me servira-t-il? »

Et tandis que le couple Brisson montait

dans sa voiture, le jeune comte, triplement refroidi par la neige, par la réflexion... et par l'envie de dormir, sauta dans le premier coupé qui lui ouvrit sa portière, et se fit, tout prosaïquement, conduire chez lui.

A son réveil, il souriait à l'image de cette petite brune dont l'époux — après deux ans de ménage, — surveillait encore si scrupuleusement les faits et gestes, au bal.

Et... c'était tout. « Nous verrons bien si je la rencontre encore ! » conclut Adrien.

Il ne devait la rencontrer que six ans plus tard.



Cette fois ce fut à la campagne, à Enghien, chez un vieil ami de sa famille, le baron de Rigneulles. Depuis des siècles, Adrien avait promis d'aller dîner à la villa du baron. Un beau jour, armé de courage, il prend le che-

min de fer et se rend à Enghien. Il causait au salon avec son hôte et son hôtesse, — de fort bonnes gens, au fond, mais plus ennuyeux, à eux deux, comme forme, que quatre discours de réception d'académiciens.....

Soudain, un domestique annonce : « Madame Brisson.

Adrien reste impassible. — Il avait absolument oublié la femme ; pouvait-il se souvenir du nom ?

Mais madame Brisson paraît.

— Ah ! s'exclame le jeune comte.

— Qu'est-ce ? dit le vieux baron.

— Cette dame ?...

— C'est la femme d'un de nos voisins...

M. Brisson... un des plus riches banquiers de Paris. Vous la connaissez ?

— Du tout. C'est-à-dire, je crois avoir eu le plaisir de me rencontrer au bal avec elle, il y a quelques années. — Et... son mari ?

— Son mari ne viendra pas aujourd'hui, à notre grand regret. Il est parti avant-hier pour

La Haye. Oh ! il voyage beaucoup. Quand on est dans la finance, vous concevez ?

— Ah ! Son mari voyage... maintenant !

* * *

De son côté, madame Brisson avait-elle reconnu Adrien ? Cela est présumable, car, tout en causant avec la baronne, la femme du banquier jetait, à la dérobée, sur le jeune comte, des regards dans lesquels elle ne dissimulait point l'expression d'une surprise presque joyeuse.

— Allons ! pensa Adrien, voilà une journée dont j'augurais pis que pendre et qui s'annonce très-bien, au contraire !

Les maîtres de la maison étaient occupés près d'autres invités ; le comte s'avança vers madame Brisson, et, la saluant d'un de ces saluts mi-respectueux, mi-intimes, que tout homme croit pouvoir se permettre, sans encourir le reproche de fatuité, à l'égard d'une

femme à laquelle il a fait un doigt — non repoussé — de cour :

— Et le bal, dit-il, l'aimez-vous toujours, madame ?

Madame Brisson se mordit légèrement les lèvres ; elle jugeait qu'après six ans écoulés sans lui prouver qu'il était encore de ce monde, Adrien avait des façons familières de ressusciter.

— Le bal ? répéta-t-elle en jouant l'étonnement, mais oui, monsieur... j'aime toujours le bal. Mais...

— Et monsieur votre mari exige-t-il toujours qu'au galop on ne vous tienne par la taille que juste le temps prescrit ?

— Monsieur... je ne comprends pas...

Madame Brisson comprenait à merveille ; la preuve c'est qu'elle était devenue rouge comme une cerise.

— Pardon, madame, reprit Adrien en s'asseyant aux côtés de la femme du banquier. Et désireux réellement de se faire pardonner

la légèreté de son entrée en matière, il poursuivit très-grave : — Vous ne me remettez pas, madame, et rien de plus naturel ; il y a si longtemps que nous nous sommes vus ; mais, moi, je n'ai pu oublier une des nuits les plus charmantes que j'aie jamais passées !... La nuit du bal de fiançailles de M. de Rieberg avec mademoiselle de Miramont... rue du Bac... il y a six ans ? Vous rappelez-vous ?

Madame Brisson brûlait d'envie de répondre : « non ». Mais dire non de la bouche quand des yeux on dit oui... c'est scabreux. — Elle s'en tira en Normande... qu'elle n'était pas pourtant.

— *Il est possible*, répondit-elle ; je crois, en effet... Le bal de fiançailles de mademoiselle de Miramont... Oui, oui, *j'ai dû* y aller.

Ce fut au tour d'Adrien de se mordre les lèvres... mais à cette fin de ne pas éclater de rire, lui.

— En tout cas, continua madame Brisson, à qui n'échappa point cette contraction rail-

leuse, et qui voulut s'en venger, vous étiez bien jeune, je pense, monsieur, il y a six ans ; et si cette nuit dont vous parlez-vous a semblé si charmante, c'est que probablement, au sortir de la pension, du collège, elle était pour vous des plus nouvelles.

Adrien s'inclina humblement.

— Vous êtes méchante, madame.

— Méchante !

— Mais je mérite cette leçon ; oui, je la mérite ; car, à tout âge, lorsqu'on a eu la joie de vous approcher une heure, c'est un crime que de ne pas tout employer pour prouver qu'on serait heureux de vous connaître toute sa vie...

— Monsieur...

* * *

Madame Brisson avait rougi de rechef ; mais, cette fois, ce n'était plus de dépit.

Le signal du dîner retentissait ; on se

levait pour passer dans la salle à manger ; Adrien offrit son bras à madame Brisson. Par un hasard favorable il était placé près d'elle à table. Je ne vous rapporterai pas ce qu'ils se dirent pendant le diner, je me contenterai de relater qu'au dessert ils étaient parfaitement d'accord ; lui, jurant ses grands dieux qu'il s'était reproché souvent de n'avoir pas, en dépit d'un mari jaloux, tenté au moins de revoir une femme... si digne d'inspirer de la jalousie ; elle, avouant qu'en dépit de la raison, elle avait songé quelquefois, depuis ce fameux bal, à cet audacieux jeune homme qui lui avait fait danser cinq contredanses !... Cinq contredanses !... La dernière terminée par une fioriture qui n'est pas mentionnée dans les rites du quadrille.

Le diner achevé, comme il restait encore une heure de jour, le baron proposa une promenade au jardin ; proposition à laquelle souscrivirent tous les convives. C'est si bon de poursuivre sous la charmille de doux

entretiens entamés la coupe en main!...

— C'est si bon d'avoir le droit de fumer son cigare en plein air! disent ces messieurs qui n'ont rien à dire à ces dames.

Cependant il y a des convenances à garder... même après dîner... même à la campagne.

Le bras de madame Brisson rivé au sien, Adrien marcha d'abord méthodiquement sur la même ligne que la baronne, le baron, et deux vieilles douairières qui s'arrêtaient à chaque pas pour s'extasier devant un rosier en fleurs, ou pour se remémorer, en poussant des cris d'enthousiasme, — qui attestaient en faveur de leur estomac, — un des mets savoureux dont elles venaient de manger.

On côtoyait la lisière d'un petit bois...

— Entrons-nous dans le petit bois? demanda le baron.

— Hum! firent les douairières, le jour baisse... et puis, nous le connaissons, le petit bois!

— Mais je ne le connais pas, moi, dit Adrien à l'oreille de madame Brisson; et

vous?... Oh! nous y entrons, nous, n'est-ce pas?...

— Une seconde.

— Une seconde, soit!... D'ailleurs il a l'air si petit, ce petit bois! On le voudrait qu'on ne pourrait pas y rester une heure!

* * *

— Monsieur de Breuille, vous êtes fou.

— Pourquoi? parce que je vous dis que je vous aime?

— A combien de femmes avez-vous dit cela depuis six ans?

— Que vous importe, si je vous le dis mieux que je ne l'ai dit aux autres!

— Oh! mieux!... Qu'en sais-je? — Retournons, je vous prie... on va remarquer notre absence.

— La seconde n'est pas écoulée... nous n'avons pas encore fait le tour du petit bois!

— Ainsi, vous ne croyez pas à mon amour?

— Je vous répète que vous êtes fou...
archi-fou. — D'abord j'ai un mari...

— Puisqu'il est en Hollande, c'est comme si...

— Voulez-vous bien vous taire, monstre!

— Au fait, votre mari est-il toujours jaloux?

— Toujours, monsieur!

— Oh!... Et il vous laisse en France tandis que...

— Mon mari a confiance en ma vertu, monsieur.

— Alors, c'est qu'il n'est plus jaloux.

— A votre aise; mais qu'il ne le soit plus, ou qu'il le soit encore...

— Étiez-vous jolie à ce bal!

— Ce qui signifie que je ne le suis plus aujourd'hui?...

— Oh! vous êtes plus ravissante que jamais, au contraire!

— Plus ravissante! plus ravissante!... J'approche de la trentaine, maintenant, songez-y donc, monsieur!

— L'âge des passions.

— L'âge des sottises, oui, si l'on avait la faiblesse d'écouter les propos d'un homme... dont on pourrait être la mère!...

— La... Ah! ah! ah!

— Ne riez pas; je suis très-sérieuse, moi! Quel âge avez-vous, voyons? Et ne mentez pas! Vous aviez dix-neuf à vingt ans au bal de mademoiselle de Miramont?

— J'en avais vingt et un, madame.

— Vrai? Vous paraissiez si jeune!... Ce qui ne vous empêchait pas d'être déjà un très-mauvais sujet! M'avoir embrassé 'a main!... Oh!...

— Cela vous a beaucoup déplu?

— Je ne dis pas absolument cela... c'est-à-dire... si... je... enfin... de la part d'un enfant, quand je me serais fâchée...

— Cela n'eut pas retiré le baiser, c'est évident. Et... maintenant que je suis un homme?...

— Maintenant, nous allons rejoindre tout le monde, et bien vite!

— Mais puisque votre mari est à La Haye!

— Monsieur de Breuille... vous abusez de ma bonté!

— Un baiser... un seul!

— Sur la main... oui... j'y consens; et partons.

— Oh!... un baiser sur la main... encore!...
Ce ne serait pas la peine d'avoir vieilli de six ans pour se contenter de si peu! Suzanne, je vous aime! je vous aime! je vous aime!...
Oh!... si vous le permettiez, ce serment, je serais si heureux de vous le répéter des jours, des mois, des années!...

— menteur!...

— Essayez!... — Et vous... une seule fois, une seule pauvre petite fois, vous refusez de me dire... que je ne vous suis pas indifférent?... — Suzanne!...

— Monsieur de Breuille!...

* * *

Un bruit de pas se fit entendre derrière

nos amoureux ; mais trop tard... — trop tard pour la vertu de madame Brisson. — Elle avait avoué à Adrien *qu'il ne lui était pas indifférent* ; le baiser demandé avait été donné.

Oh ! rien qu'un !

* * *

Monologue d'Adrien, s'en retournant à Paris par le dernier convoi, le soir de la scène que nous venons de raconter :

« Elle est ma foi très-piquante, cette petite madame Brisson ! Très-piquante. Un peu gras-souillette... mais l'embonpoint lui sied bien... — à condition qu'elle n'en abusera point, cependant ! — Comme on se retrouve ! Si je m'attendais ce matin... La reverrai-je ? Il ne dépend que de moi ; M. Brisson ne sera pas de retour avant six semaines, m'a-t-elle dit. Hum !... Une femme mariée !... Et puis, Caroline — (Caroline était le nom de la maîtresse en titre du comte, à cette époque),

— Caroline n'aurait qu'à découvrir... Non, tout réfléchi, nous classerons cette aventure parmi les platoniques. Une rupture à encourir avec une femme... que j'aime réellement, celle-là; le désordre à jeter dans un ménage... auquel il a été épargné, peut-être, jusqu'ici. Peut-être, car enfin, puisque l'on m'écoute, moi... Hein, qu'est-ce que je dis !... C'est mal ! Parce que je ne suis sage que par calcul, ai-je le droit de douter de la sagesse par habitude et par raison ! Je ne reverrai pas madame Brisson... ou du moins je ne chercherai pas à la revoir. Ce baiser... le second... — le plus doux aussi, — sera le dernier ! »

* * *

Le dernier ; non. Il y en eut un troisième. Dans quelles circonstances ? Écoutez :

Nous sommes en février 1848 ; le 19 février 1848. — Rassurez-vous ! Quoique les

exigences de mon récit me ramènent vers une époque demeurée plus ou moins célèbre dans nos annales, je n'en abuserai pas pour vous parler politique. C'est une histoire d'amour que je vous ai promise et non une histoire de partis. — Et, entre nous, je crois que vous n'y perdrez pas.

Le 19 février 1848 était un samedi ; le soir, il y avait bal, — le bal masqué traditionnel, — à l'Opéra ; à l'Académie, — tout près de n'être plus *royale*, — de musique. Or, était-ce que déjà circulait dans l'air ce malaise instinctif qui s'en prend à tous, du plus petit au plus grand, sans que personne s'en puisse défendre, aux approches d'une commotion révolutionnaire, mais il y avait peu de monde, cette nuit là, au bal de l'Opéra ; et, encore, ce peu de monde semblait-il moins animé que d'ordinaire. — Le foyer, surtout, manquait de ce laisser-aller, de ce *brio*, qui, à défaut d'autres qualités, lui donne quelque attrait. Ces observations — que m'a rapportées,

plus tard, mon ami le comte de Breuille, — il les faisait mentalement, vers le coup de deux heures du matin, le 19, ou plutôt le 20 février 1848, à la suite d'une promenade de dix minutes au milieu de la foule clair-semée répandue dans le foyer de l'Opéra. Au surplus, influencé peut-être alors lui-même par la *malaria* régnante, Adrien se sentait médiocrement d'humeur à déplorer que *le séjour de la folie*, — on appelle encore ainsi, je crois, maintenant, l'Opéra pendant ses nuits de bal ? — ne fût pas plus amusant. Au sortir de son cercle, il était venu, machinalement, pour ne pas rentrer tout de suite, faire un tour de bal ; il avait fait deux tours, c'était suffisant ; il allait se coucher.

* * *

— Comment vas-tu, Adrien ?

En formulant cette question, — qui, l'on

en conviendra, n'était pas de nature à compromettre le salut de l'État, — un domino noir... — *noir*, remarquez bien ! Le noir atténue l'ampleur des formes, et les formes de la dame au domino susdit avaient fort besoin de ce complaisant diminutif ; inutile de l'examiner à deux fois pour comprendre pourquoi ce domino noir ne pouvait être ni blanc, ni bleu, ni rose ! — Tout en interpellant le comte, disons-nous, un domino noir l'avait vivement retenu par le bras, au moment où il franchissait le seuil du foyer.

Adrien se retourna, considéra, avec un sourire ironique, sa volumineuse interlocutrice, puis :

— Je te remercie beaucoup, répliqua-t-il. je me porte à merveille ; — *comme toi*, je suppose ; — mais comme je présume également que l'intérêt que tu peux porter à ma santé ne saurait nécessiter entre nous un long entretien, tu ne m'en voudras pas de te laisser sur cette assurance que je ne couve ni une

fluxion de poitrine, ni une pleurésie. Au revoir.

Parlant de la sorte, Adrien cherchait — délicatement — à se dégager de l'étreinte du domino noir.

Mais le domino noir tenait ferme, bien que sa main, finement gantée, fut des plus petites. — Petite et bien gantée ! double circonstance atténuante. — Aussi, voyant l'inutilité de ses efforts, le comte reprit-il d'un ton moins railleur :

— Ah ça ! décidément, tu ne veux donc pas que je m'en aille ?

— Non. Quoique tu aies commencé par te moquer de moi, suivant ta louable habitude. Ah ! tu es toujours moqueur ! A trente-deux ans comme à vingt et un !

— Hein ? tu sais mon âge au juste, et tu connais un de mes moindres défauts ! Où et quand t'ai-je appris tout cela ?

— Je te le dirai. Maintenant, sérieusement, tu t'en allais ?

— Oui.

— On t'attend?

— Non. Je m'ennuyais... je parlais.

— Ah! tu t'ennuyais! — Eh bien! si ce n'est que ton lit... solitaire... qui t'appelle, tu n'en mourras point pour le rejoindre une demi-heure plus tard. Une demi-heure... une simple demi-heure de causerie, et je te rends ta liberté.

— Tu me tentes. Mais de quoi causerons-nous?

— D'autrefois. Allons! Une petite excursion dans le passé, cela repose des fatigues du présent et des inquiétudes de l'avenir; qu'en penses-tu?

— Je pense, chère Suzanne, que je suis à vos ordres, et que mon lit peut m'attendre en effet, et longtemps, puisque, grâce à vous, voilà mon ennui pour longtemps dissipé.

* * *

Le domino noir avait tressailli; une

preuve que le comte ne s'était point trompé.

— Ah ! murmura madame Brisson, après un silence, vous m'avez reconnue, monsieur le comte. C'est singulier !

— Pourquoi, singulier ?

— Mais parce que... parce que... je croyais qu'il était assez difficile de reconnaître... rien qu'à la voix... une personne à laquelle on n'a parlé que deux fois dans sa vie.

Adrien ouvrait la bouche pour répliquer... madame Brisson ne lui en laissa pas le loisir ; frappant ses deux petites mains l'une contre l'autre :

— Ah ! je comprends ! s'écria-t-elle — avec une gaieté peut-être un peu affectée. — Sotte que je suis ! Ah ! l'on a des moments d'illusions à tout âge, paraît-il. J'étais déjà un peu... forte, il y a cinq ans, quand nous nous sommes rencontrés à Enghien. J'ai... j'ai progressé... Ah ! ah ! ah ! Oh ! j'ai progressé ! c'est évident ! trop évident ! Et, aidé du souvenir, vous avez deviné aussitôt quelle était cette grosse

femme qui se permettait.... comme une mince... de vous empêcher d'aller vous coucher ! Ah ! ah ! ah !

Adrien prit la main de madame Brisson ; cette main qui, obstinée à ne point suivre le fâcheux exemple de sa propriétaire, était restée, elle, mignonne et gracieuse.

— Sur mon honneur, madame, dit-il, sur mon honneur... c'est à votre voix, à votre voix seule, que je vous ai reconnue. Quant à cette... progression dont vous parlez, j'ignore si elle existe...

— Oh ! oh ! Et ce : *comme toi, je suppose !* que vous m'avez répondu en ricanant quand je vous ai demandé... pour dire quelque chose... si vous vous portiez bien ?

— Je ne savais pas encore qui vous étiez alors.

— Pardon ! Vous saviez déjà que j'étais une grosse femme.

— Vous êtes impitoyable, madame. Mais, admettons que vous ayez... progressé... —

c'est votre mot, — d'une façon... rien ne m'empêche d'être persuadé que vous avez également beaucoup acquis d'une autre.

— D'une autre ! De quelle autre ? Vous voudriez me donner à entendre que vous me croyez... moins laide que je n'étais il y a six ans ? Ah ! ah ! ah ! Soins superflus, cher monsieur Adrien. Mais j'ai trente-six ans aujourd'hui, rappelez-vous donc, vous qui vous rappelez si bien ! Ah ! je voudrais vous le cacher que je ne le pourrais pas ! Voilà ce que c'est que d'être trop franche ; il sonne une heure où l'on s'en repent. Non seulement je suis une grosse femme, mais une vieille femme. Gageons que si vous me voyiez en face, vous tomberiez à la renverse !

— Volontiers, gageons. Que gageons-nous ?

— Et puis... — Ah ! moi qui oubliais ! Mon pauvre mari ! — et puis, je suis veuve depuis deux ans !

— Bah !

— Hein ! Grosse, vieille et veuve ! Le galant

objet d'amour ! Du reste, je m'exprime comme si vous me faisiez la cour, tandis que c'est moi, au contraire, qui suis allée me pendre à votre bras comme une dévergondée. Mais il faut m'excuser, monsieur de Breuille : je n'avais jamais vu le bal de l'Opéra... — Du vivant de mon mari, vous concevez ! Fi ! le bal de l'Opéra ! — Entraînée par une amie, je n'ai pu résister, avant de me retirer tout à fait du monde, au plaisir de jeter un coup d'œil sur ce lieu d'abomination ! Nous arrivions quand je vous ai aperçu... — Vous n'êtes pas changé du tout, vous ; parole !

— Trop aimable, madame.

— L'Évangile ne nous commande-t-il pas de rendre le bien pour le mal ?

— Le mal !... Et quel mal vous ai-je dit ?

— Je plaisante. Mais votre lit vous réclame, je serais désolée de vous retenir davantage. Adieu, monsieur le comte.

— Adieu ! jamais, madame ! Je vous ai retrouvée, je ne vous quitte plus.

— Vous m'avez retrouvée !... Ah ! ah ! ah !...
Le mot est charmant ! Dites donc que c'est moi
encore qui...

— Il est vrai, madame... oh ! je suis bien
coupable ! Par suite d'événements... qu'il se-
rait trop long de vous dérouler.,.

— Oui, oui... ne les déroulez pas ! A quoi
bon se mettre en frais d'imagination inu-
tiles !

— Alors, madame, vous m'accusez de n'avoir
pas cherché à vous revoir ?

— Vous accuser !... Vous êtes un fat, mon-
sieur de Breuille.

— Non, madame, non, je ne suis pas un fat,
et c'est parce que je ne suis pas un fat que je
tiens à avoir avec vous... mais autre part
qu'ici... des explications positives au sujet de
ma conduite.

— Autre part qu'ici ! Et où donc cela,
grands dieux ?

— Mais chez vous, madame, s'il n'y a pas
indiscrétion à s'y présenter.

— Chez moi ! Mais je ne vois, je ne reçois
âme qui vive depuis mon veuvage !

— Vous daignerez faire une exception en
ma faveur.

— Dans quel but ?

— Je vous l'ai dit : dans le but de me per-
mettre de me blanchir à vos yeux.

— Vous blanchir !... mais vous n'êtes pas
noir du tout, à mes yeux, monsieur !

— Si, madame, si. Je laisse de côté notre
première rencontre... j'étais trop jeune alors,
trop inexpérimenté, pour comprendre tout le
prix d'une bienveillance... Mais après notre
seconde entrevue .. à Enghien !... — Vous sou-
vient-il, madame, de notre promenade, après
dîner, dans le petit bois ?

— Ma foi, s'il m'en souvient, il ne m'en sou-
vient guère.

— Suzanne !

— Chut !... monsieur le comte !... Mais re-
gardez-moi donc !... Est-ce qu'on peut encore
m'appeler « Suzanne » sans rire !

— Il me semble que je ne ris pas, madame.
Regardez-moi, vous-même.

— C'est que vous avez une grande puissance de volonté.

— Soit ! J'ai une grande puissance de volonté ; donc, j'exige que vous m'accordiez le rendez-vous que je sollicite.

— Mais, malheureux, je ne pourrai pas vous recevoir avec un masque sur le visage, chez moi !

— J'y compte bien !

— Il est superbe ! Eh bien ! je cède : je vous recevrai.

— Ah !

— Attendez !... — Je vous recevrai dans six ans. Oh ! je n'en démordrai point ! Nous avons coutume de nous voir tous les six ans... c'est réglé comme du papier de musique... Donc, dans six ans, jour pour jour, à partir de celui-ci...

— Suzanne !



Ici se place l'incident dont je vous ai parlé au début de cette historiette, et qui, destiné à y répandre une teinte sombre, devait — comme tant de drames réels, — débiter de la manière la plus comique.

Pour jouir plus à l'aise de l'entretien de madame Brisson, dont la rencontre n'avait vraiment pas été sans un certain charme pour lui, — il allait se coucher, souvenez-vous! — Adrien, emmenant la grosse veuve hors du foyer, était allé se réfugier avec elle au bas de l'escalier conduisant aux premières loges, dans une sorte d'angle rentrant formé par ledit escalier et la muraille; un véritable réduit à amoureux.

Or, en passant devant le comte et son domino noir, il advenait qu'un masque, mâle ou femelle, d'humeur railleuse, apostrophât

le couple isolé d'un mot plus grivois, généralement, que spirituel.

Mais ce n'est point au bal de l'Opéra qu'il faut chercher des Rivarol ni des Sophie Arnould.

Tant que les masques facétieux, et leurs facéties, se contentèrent de l'effleurer lui et sa compagne, de leurs oripeaux jadis frais et de leurs pointes jadis piquantes, le comte, rompu de longue date aux licences de l'endroit, se garda de leur accorder l'aumône même d'un mouvement d'impatience. Cependant, piqué au jeu par le spectacle de ce dédain suprême, un pierrot, un énorme pierrot, au regard aviné, résolut, coûte que coûte, d'en avoir raison. S'asseyant sur l'une des marches de l'escalier, il entama contre nos causeurs un feu roulant de plaisanteries, en patois carnavalesque, qui, en moins d'un instant, eut le don d'attirer aux alentours une trentaine de badauds.

La place n'était plus tenable; mais la dé-

serter sans avoir mis les rieurs de son côté, c'était humiliant pour un Parisien. — Adrien de Breuille est Parisien. — D'ailleurs, comment opérer sa retraite à travers cette foule?

Madame Brisson se désolait déjà.

— Mais que nous veut cet imbécile ! murmurait-elle.

— Laissez ! fit le comte.

Et se tournant vers le pierrot :

— Mon ami, lui dit-il froidement, je confesse que vous possédez un fort savant répertoire...

— Oh ! répertoire ! répertoire ! C'est un acteur ! C'est M. Bressant, du *Gymnase* ! Bonsoir, Bressant.

— Mais, continua Adrien, sans se troubler, je ne vous cacherai pas non plus que, quelque plaisir que j'aie à vous entendre, j'en aurais un bien plus vif à vous voir déguerpir.

— Oh ! déguerpir ! Je déguerpis, tu déguerpis, il déguerpit ! En voilà un mot distingué ! Comme tu te mets, Bressant ! Et ta

dame... est ce qu'elle parle aussi bien que toi ?

Parle un peu, la dame.

— Madame t'envoie au diable, mon cher.

— Bah ! C'est un de ses amis ?

— Peut-être. Quoi qu'il en soit, ami ou non, veux-tu y aller de bonne volonté ?

— Au diable ? Non ; j'ai assez chaud ici. Et puis, cela m'amuse de t'ennuyer, Bressant.

— Ah ! cela t'amuse !

* * *

Parmi les auditeurs de ce dialogue, il y avait un soldat ; — pas un masque, un vrai soldat ; un soldat de la Garde municipale. — On sait que, sous Louis-Philippe, tel était le nom de la garde instituée pour le service d'ordre et de police dans la capitale. — Amené au bal de l'Opéra, non pas pour se divertir, mais pour veiller, avec une vingtaine de ses camarades, au maintien des bonnes mœurs,

ce garde se promenait, de long en large, en haut de l'escalier du balcon, — le poste qui lui avait été assigné, — et, tout en se promenant, il écoutait ce que disaient, au-dessous de lui, le monsieur en habit noir et le pierrot.

Il avait une excellente figure, ce garde; une figure à la fois martiale et intelligente; — deux qualités qui ne se rencontrent pas toujours réunies dans les rangs inférieurs de l'armée. — Témoin de la scène que nous avons racontée, et n'y voyant sans doute rien à reprendre, il la suivait des yeux et des oreilles avec l'impassibilité de l'homme en pouvoir de consigne, ne se permettant pas même un sourire ou un hochement de tête approbateur ou improbateur.

Adrien venait de prononcer d'un ton menaçant son : « Ah! cela t'amuse! » sans savoir encore par quel moyen il parviendrait, sans violence, à forcer le pierrot à ne plus s'amuser à ses dépens, lorsque, par hasard, il

aperçut le garde municipal. Aussitôt son regard rayonna; l'inspiration, — la bien reçue toujours, — lui était venue; dans le digne soutien de l'ordre public, il avait trouvé son moyen.

Il bondit vers le garde :

— Monsieur, lui dit-il, le chapeau à la main, je suis là avec une de mes amies à causer d'affaires importantes; cela ne porte préjudice à personne, n'est-il pas vrai? Cependant, depuis plus de vingt minutes, bien que je l'aie invité à passer son chemin, ce pierrot mal élevé s'acharne à nous accabler de ses sottises.

Monsieur, auriez-vous la bonté d'ordonner à ce pierrot de se retirer?

* * *

La requête d'Adrien à l'autorité était osée! Évidemment l'autorité était en droit de lui répondre : « Mon cher monsieur, j'ai mis

quelques minutes plus tard Adrien, en quittant — pour reconduire madame Brisson à sa loge, — cette place dont un allié inespéré l'avait aidé à repousser un stupide assaillant, — je n'oublierais pas les traits de ce brave soldat !

« Je n'ai qu'un regret, c'est qu'il ne m'ait pas été permis de lui donner, à lui qui comprend si bien qu'il ne faut pas... *embêter* les amoureux, de quoi offrir un cadeau à son amoureuse ! »



Le comte et la veuve se séparèrent d'accord ; la veuve avait consenti à recevoir le comte le jeudi suivant.

Vous vous étonnerez peut-être qu'ayant si peu tenu à poursuivre ses relations galantes avec madame Brisson, quand elle était jeune et jolie, Adrien témoignât tant d'ardeur à les renouer lorsqu'il avait tout lieu d'être per-

suadé qu'elle n'était plus l'un et de craindre qu'elle ne fut plus l'autre...

Mais les libertins — de tête principalement — sont ainsi bâtis ; les contrastes les séduisent. Là où ils auront passé indifférents par un matin de beau soleil et de violettes, ils retourneront joyeux au temps de la bise et des bruyères.



Le jeudi suivant était le 24 février ; le 24 février, ce jour où, tout d'un coup, à la suite d'une misérable émeute sans enthousiasme, sans foi, presque sans combat, parce qu'il plut à quelques hommes — qui n'y croyaient guère — de crier à quelques autres — qui n'y croyaient pas — que le moment était arrivé de mettre la France en république, il fut décrété que la France était en république.

Ai-je besoin de vous dire qu'Adrien de

Breuille ne songea point, le 24 février, à son rendez-vous avec madame Brisson ?

L'amour, et, bien moins encore le caprice, se soucient peu de s'épanouir au bruit du canon.

Pourtant, en outre des pertes assez sensibles que les événements de 1848 causèrent à sa fortune, la journée du 24 février devait se graver, dans l'esprit du comte, en un douloureux souvenir.

Il habitait alors aux environs de la Bourse. Vers deux heures de l'après-midi, il sortit de sa demeure, en compagnie d'un de ses amis, curieux, comme lui, de juger, *de visu*, des effets de la tourmente. Depuis onze heures, on se battait sur la place du Palais-Royal, devant le Château-d'Eau, que défendaient deux compagnies de ligne et des gardes municipaux retranchés derrière des meurtrières crénelées. Le comte et son ami se dirigèrent de ce côté; ils y arrivèrent au moment où les derniers défenseurs du trône, vaincus, moins par

les balles des gardes nationaux et du peuple que par l'incendie allumé contre eux, tombaient engloutis sous les ruines fumantes du poste.

Hâtons-nous de le dire : les vainqueurs eux-mêmes, comme effrayés, honteux des suites funestes de leur victoire, s'empressaient maintenant, en s'encourageant les uns les autres, d'arracher leur proie aux flammes. Blessés ou morts, retirés des décombres, étaient transportés sur la place. Un de ces derniers fut déposé tout près d'Adrien... Adrien jeta les yeux sur lui...

Et aussitôt il poussa un cri d'horreur... presque de désespoir...

Dans ce cadavre défiguré, dont le feu n'avait respecté les vêtements qu'aux places imbibées de sang, il avait reconnu son garde municipal de l'Opéra ! Oui, oui, il l'avait reconnu ! Et ne s'était-il pas juré de le reconnaître toujours et partout. C'était bien ce garde qu'il avait vu, pour complaire à un fou,

interposer la majesté de son schako entre ce fou... et un importun. Et il le retrouvait là... là... sans vie. Il le retrouvait, ce pauvre soldat, si bon, si indulgent aux fantaisies des Parisiens en joie, tué par les Parisiens en fureur !

Le comte s'agenouilla, toucha d'une main tremblante le cœur du garde. Rien ! Plus un battement.

— Qu'est-ce donc, Adrien ? lui dit son ami, étonné ; tu connaissais cet homme ?

— Oui.

— Comment cela ?

— Je te le dirai plus tard. Maintenant, viens, rentrons ! J'en ai assez du spectacle d'une révolution.

Et, en s'éloignant, le comte, adressant un humide regard au soldat mort, murmura tout bas :

— Adieu !

Un adieu qui équivalait à la promesse d'une prière. — Adrien de Breuille est de

ceux qui pensent qu'on peut aimer le plaisir
et aimer Dieu.

Il prie.

* * *

N'est-il pas vrai que cet incident est touchant? Moi, il m'a fait pleurer...

Et j'aurais une fâcheuse opinion de quiconque en rirait.

* * *

Quant au dernier chapitre des amourettes d'Adrien de Breuille avec madame Brisson, l'épisode du troisième baiser, le voici:

Le comte avait écrit à la veuve pour s'excuser d'avoir manqué son rendez-vous et lui en demander un nouveau; elle lui répondit qu'elle l'excusait, ce qui était tout naturel, vu les circonstances; mais elle consentit aussi à lui

assigner un autre jour et une autre heure... — ce qui était moins sage. Le hasard, sous l'espèce d'une révolution, l'avait tirée d'un mauvais pas, il y avait donc maladresse à elle, au lieu de bénir sa fortune, à la braver.

Mais il est des femmes enragées, contre vent et marée, à s'illusionner. Le temps leur fait la grimace... elles s'imaginent qu'il leur sourit...

Et je suppose que, nonobstant son affectation à chanter à tue-tête ses trente-six ans et son embonpoint, madame Brisson était du nombre des obstinées susdites.

Enfin le comte avait voulu absolument voir... il vit; et, convaincu qu'une amourette qui a duré douze ans a droit, peut-être, à une bonne note, — à titre de rareté, — mais ne mérite pas davantage, après une heure employée à lui répéter qu'elle était toujours jolie et qu'il l'adorait, Adrien donna un baiser... sur le front... à madame Brisson, et s'enfuit.

Sur le front ! Un baiser sur le front ! Un

baiser de fils à sa mère, de neveu à sa tante !
Quelle punition pour une coquette !

Madame Brisson en fut tellement frappée qu'elle en engraisa — de colère — de huit livres, en plus, en huit jours !

Adrien ne l'a jamais revue; même au bal de l'Opéra; même masquée; même en domino noir.

SIXIÈME EXCURSION

LES AMOURS COUPABLES. — A TRÂTRE, DOUBLE TRÂTRE.

ENTRE LA COUPE ET LES LÈVRES. — FAUTE OBLIGE.

Nous avons dit, ou à peu près, tout ce que nous avions à dire au sujet des amourettes, mon cher Télémaque ; pourtant, avant de quitter ce sujet, un dernier conseil : sous prétexte que le cœur n'a rien à voir aux amours d'un jour, ne vous entêtez pas, de parti pris, à les traiter avec un dédain trop superbe. Il est bon de laisser quelquefois reposer les facultés de l'âme ; l'esprit gagne à ces vacances.

Ainsi, admettons un homme qui, dès son

adolescence, se sera exclusivement consacré à un amour sérieux... et je dis le plus digne de le fixer. Qu'en résultera-t-il? C'est qu'en dehors du cercle de son bonheur, cet homme sera, personnellement, l'être le plus mal à l'aise et, pour les autres, le plus insupportable qui se puisse rencontrer. C'est très-joli d'aimer et d'être aimé, mais il ne faut pas oublier non plus que nous ne sommes pas au monde rien que pour nous mirer, à perpétuité, dans des yeux bleus ou noirs. D'abord il n'y a de *perpétuité*, sur terre, que dans le code criminel, et les yeux bleus ou noirs, les plus exclusivement adorés, se chargeront trop tôt, en se ternissant, en se fanant, de nous enseigner qu'ils ne sont pas des étoiles,

Je connais un garçon — et vous le connaissez sans doute aussi : il se nomme A. de G., — qui, tout frais émoulu du collège, appréhendé au corps et au cœur par une de ces liaisons envahissantes, s'y est pétrifié à ce point qu'aujourd'hui, à trente ans qu'il a, et

tout au plus, on lui en prêterait volontiers cinquante. Mais, amant, A. de G. croyait de son devoir de ne pas esquisser un sourire qui ne convergeât vers celle à qui il avait *engagé sa foi*; mari, — poursuivant les errements de l'amant, — il s'est emmaillotté dans les jupons de sa femme...

Conséquences de cette conduite : je vous l'ai dit, à trente ans, A. de G. est un vieillard, au moral comme au physique; et un vieillard désagréable, qui n'a pas même, pour se faire pardonner sa vieillesse précoce, l'expérience de la vie... puisqu'il n'a pas vécu. Que sa femme, — son premier, son unique amour, — meure demain, et que la première drôlesse venue se donne la peine d'étendre sa griffe sur le pauvre homme, et, en moins de deux à trois ans, il sera ruiné, ravagé, massacré. — Et comment se défendrait-il du loup, ce trop candide mouton? Il n'a jamais voulu, fût-ce par curiosité, regarder le loup en face!



Regardez le loup, Télémaque; ne craignez pas même de l'étudier de près, à vos heures, pendant les premières années de votre vie; vous n'en serez que plus apte à le combattre et à le vaincre, si, prenant votre longanimité pour de la faiblesse, il s'avisait jamais d'essayer de vous dévorer.

Et puis, il y a loups et loups. Mademoiselle Tirebouchon et la Falcini sont de l'espèce la plus commune, celle qu'il n'y a rien à gagner à fréquenter; mais il en est d'autres tout gracieux, tout gentils, dont un mouton de votre figure peut, de temps en temps, toucher la patte sans risque d'y laisser de sa laine. Je vous citerai, parmi ces loups d'élite, la comédienne Blond d'Épi. Il est vrai, Blond d'Épi a eu des amants... de caisse, qu'elle a ruinés; mais ses amants de cœur, en revanche, comme elle les a toujours bien traités! Se complai-

sant, artistes ou hommes du monde, à faire valoir leurs mérites, à développer leurs qualités ! Le petit L., le musicien, — le dernier de ses favoris, — ne savait pas mettre sa cravate, dire deux mots et jouer deux mesures de suite, en public, quand il a connu Blond d'Épi ; aujourd'hui, il s'habille, il parle ; déniaisé, dégelé par le contact des sommités de tout genre qui se pressent dans les salons de notre aimable *Dorine*, il ose, aujourd'hui, être lui, c'est-à-dire, à vingt-trois ans, un improvisateur de talent qui promet, à trente, un compositeur de génie.

Et à qui L. devra-t-il ses succès, sa gloire ?

A Blond d'Épi qui l'a deviné et qui a été heureuse et fière de le produire. — Allons, décidément, ne tuons pas tous les loups !

* * *

— Cependant, dans trois ou quatre années d'ici, quand j'aurai suffisamment couru les

amours buissonnières, — pour m'amuser, — qui aimerai-je... pour aimer?

— Ah ! ah ! la grande question de l'amour sérieux ! Ce rêve de tout adolescent... qui rêve l'amour pur, l'amour dévoué ; un diamant que l'on enchâssera dans les perles de sa tendresse, jusqu'à ce que l'heure sonnant, pour soi, au cadran de la raison, — l'heure d'un beau et riche mariage, — on dise, entre deux larmes, au pauvre diamant : « J'en suis bien fâché, mais je reprends mes perles ; adieu. »

— Mentor !

— Eh ! c'est une simple boutade à propos de ce bonheur dont vous désirez feuilleter une édition un de ces jours, cher enfant ; rien de plus ! Et quand nous en serons là vous verrez que, loin de songer à vous détourner des usages reçus, je vous les rappellerai... et vigoureusement, comme c'est mon devoir.

— Je possède mon *Adolphe* ; et vous ?

— Moi... Non. Qu'est-ce qu'*Adolphe* ? Un roman ?

— Une éloquente leçon, — signée Benjamin-Constant, — aux jeunes hommes qui aiment des vieilles femmes. Nous lirons cela ensemble.

Maintenant... maintenant, avant de vous montrer qui vous pourrez aimer plus tard, si je vous montrais qui vous ne devez aimer ni aujourd'hui... ni jamais? Voulez-vous? Le terme de nos excursions philosophiques approche. Voulez-vous que nous employions quelques-uns de nos derniers instants à voir le mal chez les autres... pour vous en garantir chez vous?

— Comme il vous plaira, Mentor; mais je ne comprends pas...

— Comment je m'y prendrai pour vous faire assister aux spectacles promis? Qu'à cela ne tienne! L'important est que je remplisse mon programme, et, à cette fin, j'ai des licences particulières. Le Mentor antique était protégé par les dieux, n'est-il pas vrai? Moi, son descendant indigne, je suis protégé

par le diable, le Diable boiteux. Il me prête sa béquille qui transporte et rend invisible. Enfourchez avec moi ce bâton; bien. Nous nous rendons, en premier lieu, au faubourg Saint-Germain, chez le comte du Plessis. — Vous le connaissez?

— Oh! oui; il vient souvent chez mon père, avec sa femme; une très-jolie personne... et très-sage, dit-on.

— Ah! vraiment! Eh bien! nous allons nous assurer de la valeur de ce *dit-on* là. Et quoi que vous voyiez, n'oubliez pas que vous n'existez plus qu'à l'état de lutin invisible et impalpable?

— Je ne l'oublierai pas, cher maître.

— A merveille! En route, donc ¹!

¹ Des personnages qui s'en vont, sur la béquille du Diable boiteux, contempler, invisibles, des scènes de mœurs! En ce temps de réalisme la chose est risquée, peut-être; mais madame de C., dans sa candeur de débutante littéraire, a trouvé commode d'emprunter sa béquille à Lesage... et Lesage ne s'en fâcherait certes pas s'il vivait encore. — Les vrais riches prêtent aux pauvres. — Ne soyez pas plus royaliste que le roi, lecteur, (H. DE K.)

A TRAITRE, DOUBLE TRAITRE

DRAME EN QUATRE SCÈNES

(L'action se passe à Paris, chez le comte du Plessis)

PERSONNAGES :

LE COMTE DU PLESSIS, quarante ans.

ANDRÉA DU PLESSIS, sa femme; vingt-sept ans.

OLIVIER DE TOUZELIN, trente ans.

MARIANNE, femme de chambre de la comtesse.

SCÈNE I^{re}.

ANDRÉA, puis MARIANNE

(Un boudoir élégant. Andréa est seule, assise près d'une table à ouvrage; elle brode).

ANDRÉA *consultant une pendule.*

Deux heures!... Comme il tarde!... (*Souriant.*) Comme il tarde... non... puisque je lui

ai écrit que je ne serais libre qu'à deux heures... (*Jetant sa broderie et prenant un journal de modes dont elle parcourt les gravures d'un œil distrait.*) Il avait un air singulier, avant-hier, chez madame de Bussière!... Il ne m'a pas adressé une seule fois la parole de la soirée... Pourquoi? Ne m'aimerait-il plus? (*Jetant le journal.*) Ah!... ces images sont ignobles!... Rien de neuf... rien de coquet! (*Se regardant dans une glace à main.*) Comme je suis pâle! J'ai mal dormi cette nuit... (*Avec un soupir.*) Je dors toujours mal lorsque... (*Tournant de nouveau les yeux vers la pendule.*) Deux heures cinq!... Ah! il est trop prudent aussi! (*Elle saisit une sonnette qu'elle agite vivement. — Marianne entre.*)

MARIANNE, s'avancant.

Madame désire?...

ANDRÉA.

Vous avez bien remis mon billet à M. Olivier, ce matin, n'est-ce pas, Marianne?

MARIANNE.

Sans doute, madame.

ANDRÉA.

A lui-même?

MARIANNE.

A lui-même... comme toujours. M. Olivier était encore au lit... je suis entrée dans sa chambre à coucher, et...

ANDRÉA.

Est-ce qu'il n'a pas eu l'air... heureux de ce que je lui écrivais?

MARIANNE.

Oh! si, madame! Comme toujours.

ANDRÉA, *avec impatience.*

Comme toujours!... Vous affectionnez cette expression-là, aujourd'hui, Marianne!

MARIANNE.

Madame me demande si... je ne peux pas lui répondre autrement que...

ANDRÉA, *l'interrompant, mais d'un ton plus doux.*

Je plaisantais ! Je ne sais pas ce que j'ai aujourd'hui... je suis tout agacée...

MARIANNE, *soulevant le rideau d'une fenêtre.*

Le temps. Je crois que nous aurons de l'orage.

ANDRÉA, *répétant machinalement.*

De l'orage !... (*Silence.*)

MARIANNE.

Si madame n'a plus besoin de moi?...

ANDRÉA, *revenant à elle.*

Non... vous pouvez vous retirer, Marianne. Ah ! deux mots encore : tous les domestiques sont sortis, n'est-ce pas ?

MARIANNE.

Oui, madame. Il y a longtemps déjà!...

Depuis midi. Oh ! ils ne se font pas prier quand on leur donne leur journée.

ANDRÉA.

Et qu'est-ce que ma mère a dit quand vous lui avez conduit ma fille tout à l'heure ?

MARIANNE.

Pas la moindre chose.

ANDRÉA.

Elle n'a pas paru... un peu étonnée ?

MARIANNE.

Pas du tout !... Oh ! la mère de madame aime tant sa petite-fille ! C'est une joie pour elle chaque fois qu'on la lui amène !... Par exemple, mademoiselle n'était pas aussi enchantée !... Oh ! elle a *fait une vie* dans la voiture ! Elle répétait sans cesse que madame lui avait promis de la conduire ce soir chez Robert Houdin, et qu'elle voulait absolument

aller chez Robert Houdin ! J'avais beau essayer de la calmer...

ANDRÉA, à elle-même.

Chère petite ! c'est vrai, je lui avait promis.. et c'est mal de ne pas tenir ce qu'on promet aux enfants, on leur apprend ainsi à douter de vous. — A douter de vous !... (*Coup de sonnette au dehors ; — le visage d'Andréa s'illumine.*) Ah ! allez ! allez vite, Marianne...

MARIANNE, s'élançant vers la porte.

Oui, madame...

ANDRÉA, la retenant du geste.

Attendez !... Ma bonne Marianne, ne m'avez-vous pas dit, dernièrement, que vous aviez envie d'une robe de soie pour vos jours de sortie ? (*Lui-tendant une bourse.*) Tenez... voici pour acheter cette robe.

MARIANNE, avec une sorte d'embarras.

Madame est trop bonne... elle m'a tant donné déjà !...

ANDRÉA.

Qu'importe!... C'est si bon de donner!...
(*Second coup de sonnette.*) Prenez donc... et
courez ouvrir.

MARIANNE, *prenant la bourse.*

Je cours... — Merci bien, madame.

SCÈNE II.

OLIVIER DE TOUZELIN, MARIANNE.

(*Dans l'antichambre.*)

MARIANNE, *ouvrant à Olivier.*

Voilà, voilà, monsieur!

OLIVIER, *entrant, d'un ton d'étonnement mêlé d'un
peu d'humeur.*

Qu'est-ce qu'il y a donc? J'ai cru qu'il était
arrivé quelque chose, moi!... Est-ce que
madame n'y est pas?

MARIANNE.

Mais si, monsieur, madame vous attend.
C'est ma faute ; je n'avais pas entendu le premier coup de sonnette.

OLIVIER.

Ah ! (*Il fait quelques pas du côté du boudoir ; — s'arrêtant pour tirer de sa poche un petit écriu.*)
Ah ! tiens, Marianne... j'ai trouvé cela... je crois que c'est à toi.

MARIANNE, nouveau mouvement d'embarras et d'hésitation.

Monsieur est vraiment trop...

OLIVIER, lui jetant l'écriu.

Allons!... tu me remercieras, si cela te plaît. (*Il s'éloigne.*)

MARIANNE seule, — ouvrant l'écriu.

Un bracelet... un bracelet en or!... (*Le tournant et le retournant.*) C'est bien de l'or!

Il y a le contrôle!... (*Vidant la bourse dans le creux de sa main.*) Et deux cents francs!... deux cents francs!... (*Après un silence.*) Est-ce que par hasard j'aurais eu tort d'égorger ma poule! (*Elle reste encore un instant réceuse; puis, tout d'un coup, paraissant prendre un parti.*) Bah!... j'ai eu en gros ce que j'aurais eu en détail... ça vaut mieux! A présent, filons, il n'est que temps!

(*Elle ouvre la porte du palier et dégringole l'escalier quatre à quatre.*)

SCÈNE III.

OLIVIER DE TOUZELIN, ANDRÉA.

(*Dans le boudoir.*)

ANDRÉA, *allant au-devant d'Olivier en lui tendant la main.*

Vous voilà, mon ami!... Vous vous impatientiez? C'est ma faute!

OLIVIER.

Bah !... A vous aussi ?

ANDRÉA.

Comment, à moi aussi ?

OLIVIER.

Oui ; Marianne m'assurait que c'était elle
qui n'avait pas entendu le premier coup de...

ANDRÉA, *souriant*.

Elle l'avait entendu ; mais comme je le lui
payais d'une belle robe !...

OLIVIER, *souriant à son tour*.

Ah ! Ah !... Une robe... un bracelet, le
même jour ! Si mademoiselle Marianne n'est
pas contente !

ANDRÉA.

Vraiment... vous lui avez apporté...

OLIVIER.

Une bêtise. Mais je partage votre opinion, ma chère : quand on se sert des gens on ne doit pas regarder à les bien payer.

ANDRÉA.

Et puis, c'est une si bonne fille que celle-là !... Oh ! je suis sûre d'elle ! Elle se ferait plutôt couper en morceaux que de...

OLIVIER, *s'asseyant près d'Andréa.*

Et nous avons à nous, aujourd'hui?...

ANDRÉA.

Toute la soirée, mon ami. *On* est à Versailles... et *on* ne reviendra que par le dernier train... le train de minuit. Nous dînerons ici... comme la dernière fois... dans cette pièce... à cette petite table... (*Sur un mouvement d'Olivier*). Cela vous déplaît de dîner avec moi?

OLIVIER.

Méchante !... Oh ! mais je le voudrais, tous les jours, diner avec vous ; seulement...

ANDRÉA.

Seulement ?...

OLIVIER.

Rien... une idée... laissons cela.

ANDRÉA.

Du tout, j'exige que vous vous expliquiez, au contraire !

OLIVIER.

Eh bien !... puisque vous l'exigez... je pensais que, de temps à autre, au lieu de nous voir ici... nous ferions bien... (*Voyant la figure d'Andréa se rembrunir*). Là, là, j'ai tort... j'en conviens.

ANDRÉA.

Vous savez ce que je vous ai dit, mon ami,

dès le premier jour où vous m'avez demandé d'aller chez vous : je mourrais de peur en descendant de voiture à votre porte.

OLIVIER, *à part*.

Et elle me laisse sans sourciller sonner à la sienne des heures !...

ANDRÉA.

Dans ma position, vous comprenez, il faut de grands ménagements !...

OLIVIER.

C'est pour cela que je croyais... pour dîner, par exemple, il y a des restaurants très-commodes, dans des quartiers éloignés... déserts...

ANDRÉA.

Fi!... Vous êtes fou!... Voyez-vous la comtesse du Plessis entrant chez un restaurateur !...

OLIVIER.

Qui vous verrait? Vous auriez une toilette bien sombre... un voile bien épais...

ANDRÉA.

Jamais, non, jamais, mon ami! Ne me parlez pas de cela, je vous en conjure!

OLIVIER.

N'en parlons plus! (*A part*). C'est égal, voilà une femme étrange... qui ne craint rien chez elle et qui redoute tout dehors!... Tout le contraire des autres. Enfin!...

ANDRÉA, *le regardant*.

A quoi pensez-vous?

OLIVIER, *lui prenant la main*.

Je pense... que je vous aime.

ANDRÉA.

Vous n'aviez pas l'air de le penser beau-

coup, avant-hier, à la soirée de madame de Bussière.

OLIVIER.

Ah !... parce que j'ai évité de... Que voulez vous, ma chère amie, j'espère que je m'abuse, mais, franchement, il me semblait, avant-hier...

ANDRÉA.

Eh bien ?

OLIVIER.

Eh bien ! que votre mari épiait mes moindres gestes, mes moindres mouvements !

ANDRÉA, *haussant les épaules.*

Un excellent prétexte pour se dispenser d'être aimable !

OLIVIER.

Andréa !

ANDRÉA.

Mon Dieu, monsieur, mais si vous appré-

hendez si fort que mon mari n'ait des soupçons, je ne vous retiens pas, moi !...

OLIVIER.

Andréa !...

ANDRÉA.

Mon mari !... Avec cela qu'il s'occupe de moi, mon mari !... De ses chevaux, à la bonne heure. Ainsi, il m'a annoncé hier au soir qu'il irait aux courses de Satory ce matin. Vous vous figurez peut-être qu'il m'a offert de l'y accompagner ? Ah ! bien oui !... je l'ennuie trop pour cela, sans doute !...

OLIVIER, *enlaçant Andréa par la taille.*

Il faut le maintenir dans ces idées !

ANDRÉA.

Le maintenir... A quoi bon ? puisque...
(*Le repoussant*). Laissez-moi, je ne vous aime plus !

OLIVIER.

Hein!...

ANDRÉA.

C'est vrai, je me donne la peine d'écrire tout de suite à monsieur que je suis libre pour toute la journée... je renvoie mes domestiques... ma fille...

OLIVIER.

Ah! au fait, comment va-t-elle, cette chère petite?

ANDRÉA.

Cela ne vous regarde pas!...

OLIVIER, *souriant*.

Vous êtes polie!

ANDRÉA.

Je n'ai pas besoin d'être polie avec vous!... Allons!... d'abord, puisque je vous répète que je ne vous aime plus!...

OLIVIER.

Et moi, puisque je te répète que je t'aime plus que jamais !...

(Il attire à lui la tête d'Andréa. Leurs lèvres s'unissent. Soudain, Andréa pousse un cri de terreur en s'arrachant des bras d'Olivier, tandis que celui-ci se lève et bondit instinctivement vers la porte du boudoir. — Par une autre porte, donnant sur un cabinet de toilette, M. du Plessis vient d'apparaître en face des deux amants).

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE COMTE DU PLESSIS.

LE COMTE, *très-pâle, mais d'une voix très-calme, à sa femme.*

Madame, des motifs d'incompatibilité d'humeur nous obligent à nous séparer ; j'ai prévu, à ce sujet, mon avoué ; vous aurez la

bonté de prévenir le vôtre. Quant à votre fille, il est inutile que vous songiez à la rejoindre chez madame votre mère ; je suis allé l'y chercher pour la conduire en lieu sûr. Vous ne la reverrez plus.

ANDRÉA, *avec désespoir.*

Ma fille !... ma... grâce, monsieur ! ma...

(Elle tombe sans connaissance.)

LE COMTE, *s'avançant vers Olivier.*

Pour vous, monsieur...

OLIVIER, *qui a recouvré à peu près son sang-froid.*

Je suis à vos ordres, monsieur.

LE COMTE.

Je l'entends bien comme cela ; mais encore est-il nécessaire que vous sachiez quels ordres j'ai à vous donner ; les voici : Nous avons eu une discussion à propos... de courses, de chevaux... *(Avec un sourire amer.)* Tout le

monde sait que j'aime beaucoup les chevaux... personne ne sera donc surpris du motif de notre querelle. Ce soir, je vous enverrai mes témoins... vous aurez soin d'avoir les vôtres prêts et avertis que tout accommodement est impossible. — Est - ce entendu , monsieur ? (*Olivier s'incline.*) Il suffit. Maintenant, partez.

OLIVIER à part, en s'éloignant.

Un véritable gentilhomme que ce comte du Plessis ! Ah ! l'on ne se comporte pas plus dignement ! C'est égal, quand je le disais qu'avec sa manie de tête-à-tête sous le toit conjugal, cette pauvre Andréa nous jouerait, un de ces matins, quelque mauvais tour ! (*Traversant l'antichambre déserte.*) Mais comment se fait-il?... Et Marianne ? Plus de Marianne ! Oh ! oh ! serait-ce elle qui ?... Parbleu ! (*Avec un soupir.*) A traître, double traître... (*Avec un sourire*) Ah ! j'avais raison ! Une bonne journée pour la coquine ! (*Second soupir*). Mais pour Andréa !... pour moi !... Bah ! d'ici à

demain j'ai le temps de me faire un peu la main chez Grisier ! (*Second sourire*). Un homme qui aime tant les chevaux ne doit pas être bien dangereux ! Une épée n'est pas une cravache !

INTERMÈDE

MENTOR.

Qu'en dites-vous, Télémaque ?

TÉLÉMAQUE.

Oh ! je suis tout bouleversé ! Cette pauvre comtesse du Plessis !

MENTOR.

Ah ! c'est elle que vous plaignez ?

TÉLÉMAQUE.

Je conviens qu'elle est bien coupable ! Elle qu'on disait si sage , trahir ses devoirs ! Mais...

MENTOR.

Mais elle pleurait... Vous avez vingt ans, vous vous mettez du côté des larmes... c'est tout naturel !

TÉLÉMAQUE.

Et... ce duel entre M. du Plessis et M. de Touzelin... il aura lieu ?

MENTOR.

Comment, s'il aura lieu ! Oui, oui, et un duel terrible, sans pitié. Je puis même vous en confier, dès cet instant, le dénouement. M. de Touzelin s'est trompé en supposant que M. du Plessis ne savait manier qu'une cravache. M. de Touzelin sera tué.

TÉLÉMAQUE.

Tué!

MENTOR.

Ni plus ni moins.

TÉLÉMAQUE.

Et...

MENTOR.

Et nous reprendrons plus tard notre entretien sur ce premier drame ; voyons-en un second, à présent ; mêlé de comédie celui-là. Attention ! Les personnages sont toujours de votre connaissance. — Vous savez où vous êtes ici ? Au bois de Boulogne, devant le pavillon d'Armenonville. Vous voyez cette voiture qui arrive, là-bas, par l'allée de Neuilly ?

TÉLÉMAQUE.

Oui.

MENTOR.

Une voiture de place, aux stores herméti-

quement baissés. Mais comme, pour nous, il n'y a ni stores baissés ni portes verrouillées qui fassent, commençons par nous occuper de ce qui se passe dans cette mystérieuse citadine ; nous chercherons ailleurs après.

ENTRE LA COUPE ET LES LÈVRES

COMÉDIE EN SIX SCÈNES

(L'action se passe au bois de Boulogne.)

PERSONNAGES :

BRETON, ancien négociant ; cinquante ans.

HERMINIE, sa femme ; trente ans.

VICTOR POMMIER, leur ami ; trente-deux ans.

CHARLES DELORME, artiste peintre ; vingt-six ans.

FRÉDÉRIC MACCONNET, lieutenant d'infanterie légère ;
trente ans.

Un cocher de citadine.

Un garçon de restaurant.

SCÈNE I^{re}.

BRETON, VICTOR POMMIER

(L'intérieur d'une citadine.)

POMMIER.

La voiture s'arrête !... bon !... à quelque
distance de l'entrée du restaurant... Bravo !

Ce cocher est intelligent, il se rappelle mes recommandations.

BRETON, *sourdement.*

Et qu'allons-nous faire maintenant ?

POMMIER.

N'est-ce pas convenu ? Nous allons guetter la sortie des coupables.

BRETON, *plus sourdement.*

La sortie des... C'est juste !

(Il va pour descendre de voiture.)

POMMIER, *le retenant.*

Après cela, attendez donc ! Quelle heure est-il ? *(Il tire sa montre.)* Pas encore six heures !... Nous avons du temps à nous, je crois... malheureusement ! Puisque nous sommes bien ici... à l'abri des regards... ne serait-il pas plus sage et plus agréable, au lieu d'ar-

penter du terrain pendant une heure ou deux...

BRETQN, *très-nerveux.*

Hein ! vous vous figurez que je vais rester... une heure ou deux... au fond de cette machine, avec la mort dans l'âme et des fourmis dans les jambes !... Ah ! mon cher, on voit bien que vous ne souffrez pas ce que je souffre !...

FOMMIER, *à part, étouffant un soupir.*

On voit mal, voilà tout !

BRETON, *sautant à terre et jetant une pièce de cinq francs au cocher.*

Tenez, cocher, payez-vous.

... LE COCHER, *mettant la pièce dans sa poche.* ...

Merci, bourgeois.

BRETON. :

« Quoi ?... Je vous dis : « Payez-vous, » je ne

vous donne pas cent sous ! Pour une course, ce serait salé !

LE COCHER.

Ah ! excusez, bourgeois !...

(Il se met en mesure de repêcher la pièce dans sa poche, mais si lentement, si lentement !)

BRETON.

Au fait, gardez ! Bah !... *(A part.)* Quand on roule dans l'abîme, cent sous de plus ou de moins !...

LE COCHER.

Merci, bourgeois.

POMMIER, *courant à Breton, qui se dirige vers les jardins du restaurant.*

Eh bien ! où allez-vous ? S'ils sont dans un des cabinets donnant sur les jardins...

BRETON.

Je n'y songeais plus ! J'ai la tête si boule-

versée! (*Avec explosion.*) Ah! Pommier! Pommier! j'en mourrai, mon ami! O Herminie, femme infâme!... Et ce misérable petit Delorme!... Je l'écraserai, entendez-vous, Pommier! je l'écraserai, aussi vrai que j'écrase ce mollusque!... (*Il veut donner un coup de talon de botte à un innocent limaçon qui gagnait son asile, mais il trébuche et manque de tomber.*) Aïe!.. (*Pommier le soutient.*) Merci, mon ami; mon pied a tourné.

POMMIER.

Du calme! du calme!

BRETON.

Du calme!... Savoir sa femme avec un amant, à quelques pas de soi, et être calme, est-ce possible? Un amant!... Oh!... elle, dont la conduite jusqu'ici avait toujours été si pure!...

POMMIER.

Il y a commencement à tout...

BRETON.

Il y a commencement à tout ! Mais non, monsieur, il n'y a pas commencement à tout ! Il est bête comme un pot, cet aphorisme ! Ainsi, moi, je n'ai jamais assassiné personne... que diable ! et je suis bien sûr que je n'assassinérai jamais un chat !

POMMIER, *hochant la tête.*

Eh ! eh !...

BRETON, *qui a saisi le sens du hochement de tête de son compagnon.*

Non !... oh ! non ! quant à cela, ne craignez rien, Pommier ! Je me connais ! Je ne dis pas que... dans un premier mouvement... — j'ai apporté une canne à cet effet, d'ailleurs... — si ce petit Delorme me tombe sous la main...

POMMIER.

Et cela me suffira...

BRETON.

Hein?

POMMIER.

Je dis que cela suffira... Quelques bons coups de rotin bien appliqués sur les reins...

BRETON.

Quant à ma femme...

POMMIER.

Oh!...

BRETON.

Oh! je ne la toucherai pas, elle! Mais le mépris le plus souverain!...

POMMIER.

A la bonne heure.

BRETON.

Le mépris... pis que le mépris! l'indiffé-

rence la plus complète!... Désormais, Herminie sera pour moi comme si elle n'existait plus, voyez-vous.

POMMIER.

Très-bien !

BRETON, *s'attendrissant.*

Ah ! mon ami... c'est dans un moment semblable qu'on est heureux d'avoir à ses côtés... Oh ! c'est que, sans vous, je n'aurais rien su, pourtant ! rien de rien!...

POMMIER.

Dame !.. il est vrai, je suis votre ami, moi ; aussi n'ai-je pas hésité quand j'ai su...

BRETON, *lui pressant les mains.*

Digne cœur!... Mais comment avez-vous découvert...

POMMIER.

Depuis quelques semaines, il me semblait

que le petit Delorme chauffait... courtisait
Hermi... madame Breton. J'ai épié mon drôle..
et, hier au soir... caché dans l'embrasure
d'une fenêtre...

BRETON.

Ah! caché!... Vous étiez caché!... Quel
dévouement!

POMMIER.

Je l'ai entendu donner un rendez-vous à
votre femme...

BRETON.

Un rendez-vous qu'elle a accepté?

POMMIER.

Parbleu! Si elle ne l'avait pas accepté....

BRETON.

Nous ne serions pas là... c'est évident!...
O Herminie! Et moi qui me disposais tout

bonifacement à dîner chez Véfour, la croyant, elle, aux Ternes, chez sa tante !...

POMMIER.

Ah ! elle vous avait dit...

BRETON.

Mais oui. Sa tante lui avait écrit la veille... — j'ai vu la lettre ; ça, j'ai vu la lettre ! — sa tante, madame Macconnet, lui avait écrit que son fils Frédéric, — le cousin d'Hermine, par conséquent, un officier d'infanterie légère, — était arrivé en congé à Paris... Alors...

POMMIER.

Et quelle mine a-t-il, ce cousin ?

BRETON.

Quelle?... Un charmant garçon ! un grand brun avec des moustaches qui rejoignent ses

épaulettes ! C'est même très-drôle, ces moustaches qui...

POMMIER.

Et il est à Paris... pour longtemps?...

BRETON.

Pour six mois... Oh ! mais, celui-là !... La délicatesse en uniforme, mon cher !... Je saurais Herminie seule avec lui dans une île déserte que ça ne m'inquiéterait pas une minute !

POMMIER.

Hum ! hum !

BRETON.

Il n'y a pas de : hum ! hum ! D'abord, il a une maîtresse qu'il adore, ce brave Frédéric, et puis, je vous le répète, sa cousine est une sœur pour lui !

POMMIER.

Soit !... Au surplus, comme ce n'est pas lui qui nous inquiète pour le quart d'heure...

BRETON.

C'est juste... Je cause là!... (*Consultant sa montre.*) Six heures et demie!... Et vous ne pensez pas, Pommier, que si nous nous introduisions adroitement dans la place...

POMMIER.

Allons donc! Un éclat, n'est-ce pas? du scandale! Ce serait du propre! Et puis, comment nous introduire? Supposez-vous, par hasard, que les garçons d'un restaurant connaissent le nom des gens qui y viennent en partie fine?

BRETON, *douloureusement.*

En partie fine!...

SCÈNE II.

FRÉDÉRIC MACCONNET, en habit bourgeois ; un GARÇON.

(Dans l'intérieur du restaurant, en bas du grand escalier.)

MACCONNET, *faisant un signe au garçon.*

Eh ! l'ami ?

LE GARÇON, *s'approchant.*

Monsieur ?

MACCONNET, *l'emmenant à l'écart ; — à voix basse :*

Es-tu intelligent ?

LE GARÇON, *modestement.*

Quelquefois.

MACCONNET.

Eh bien, il faut que ce quelquefois-là soit aujourd'hui. (*Tirant deux napoléons de sa poche.*) Tu vois ces deux napoléons ?

LE GARÇON.

J'ai d'excellents yeux, monsieur.

MACCONNET.

Ils sont à toi si tu me conduis, à l'instant même, dans un cabinet où doivent se trouver une dame et un jeune homme : le jeune homme, de petite taille, très-brun, toute sa barbe ; la dame, jolie, grande, mince, très-blonde ; sa toilette : un chapeau de paille d'Italie avec un voile en dentelle, une robe bleue, un pardessus de même couleur ; signes particuliers : une ombrelle en plumes...

LE GARÇON, *comme malgré lui*.

Une ombrelle en plumes !

MACCONNET *vivement*.

Ah !... tu l'as remarqué ?...

LE GARÇON, *hésitant.*

Mon Dieu, monsieur, je ne demanderais pas mieux que de...

MACCONNET.

Oui; tu serais très-aise de gagner ces quarante francs, mais tu ne voudrais pas les gagner en faisant ce qui pourrait être une mauvaise action.

LE GARÇON.

Vous y êtes, monsieur.

MACCONNET.

Eh bien, mon ami, ce n'est pas deux napoléons, mais trois que je te donne; un de plus pour ton bon mouvement... Et maintenant, écoute: je suis militaire; sur mon honneur, je te jure que loin de nuire à qui que ce soit, en m'obéissant, tu rendras un immense service à quatre personnes: un mari, une femme,

un amant... et un ami. L'ami, c'est moi. —
As-tu compris?

LE GARÇON.

Ma foi, monsieur... du moment que... et puis
j'ai bien vu tout de suite dans les yeux de mon-
sieur à qui j'avais affaire ! Si monsieur veut
me suivre...

MACCONNET.

Va.

SCÈNE III.

CHARLES DELORME, HERMINIE.

(Dans un cabinet particulier.)

DELORME.

Que désirez-vous pour dessert, ma chère
Herminie ?

HERMINIE.

Oh ! cela m'est bien égal !

DELORME, *la contrefaisant gaiement.*

Cela m'est bien égal!... Le mot de toutes les femmes, partout et toujours !

HERMINIE.

Ah ! vous vous moquez de moi, monsieur!...

DELORME, *tendrement, lui baisant la main.*

Non !... mais enfin, c'est si facile, ce me semble, de dire : « Je veux ceci ou je veux cela. »

HERMINIE, *souriant.*

Et si je ne veux rien !

DELORME.

Oh ! rien ! Ce n'est jamais assez !.. (*Il se rapproche d'Herminie ; la porte du cabinet s'ouvre brusquement, laissant voir, sur son seuil, Macconnet et le garçon. Delorme et Herminie poussent en même*

temps, le premier, un cri de surprise et de colère, la seconde, un cri de surprise et d'effroi.)

LE GARÇON, *avec une nuance d'inquiétude,*
à Macconnet.

Est-ce cela?

MACCONNET.

Oui. (*Le poussant.*) Laisse-nous maintenant.
(*Il entre dans le cabinet, dont il referme la porte après lui.*)

SCÈNE IV.

DELORME, HERMINIE, MACCONNET.

DELORME, *s'élançant vers Macconnet.*

Monsieur!...

MACCONNET.

Pardon, monsieur, nous causerons ensemble quand j'aurai parlé à ma cousine...

DELORME.

Votre...

HERMINIE, *levant la tête et reconnaissant son cousin.*

Frédéric ! Frédéric ! Que signifie ?

MACCONNET

Cela signifie, ma chère Herminie, que vous n'avez pas une seconde à perdre si vous voulez éviter, sinon un malheur, du moins un grand ennui !

HERMINIE, *tremblante.*

Ciel ! mon mari !...

MACCONNET.

Averti par un de ses amis... — un ami d'une assez piètre espèce, entre parenthèse, — que vous diniez ici avec monsieur, votre mari est, à cette heure, — avec le dit ami,

— à guetter votre sortie de ce restaurant.

HERMINIE, *les larmes aux yeux.*

Ah ! malheureuse !... Mais qui vous a appris ?...

MACCONNET.

J'étais allé tantôt pour vous rendre visite, ma cousine. Trouvant maison vide, j'ai eu la fantaisie de causer avec Élise, votre femme de chambre... Elle était très-inquiète, cette bonne fille, des conséquences d'un entretien qu'elle avait surpris entre M. Breton et un certain M. Victor Pommier... Bref...

DELORME, *avec fureur.*

Oh ! ce misérable Victor Pommier ! je...

MACCONNET, *se tournant vers Delorme.*

Vous vous vengerez plus tard, comme il vous plaira, de M. Victor Pommier, monsieur, je ne vous en empêcherai pas... c'est-à-dire si, je vous en empêcherai peut-être un peu...

car je compte, avant vous, donner une leçon de savoir-vivre à ce drôle... qui ne craint pas de dénoncer à ses amis les... imprudences de leurs femmes.

HERMINIE, à qui *Macconnet*, en prononçant ces derniers mots, a jeté de côté un regard de reproche.

Oh ! Frédéric ! je vous l'atteste !... Les apparences sont contre moi, mais...

MACCONNET, lui imposant silence d'un geste empreint de générosité.

Vous n'avez pas à vous disculper près de moi, chère cousine. (A *Delorme*.) Sur ce, monsieur, vous l'avez compris, je pense : le plus important est de sauver madame... et, pour la sauver, voici ce que je propose...

DELORME, avec effusion.

Oh ! commandez, monsieur !...

HERMINIE, serrant les mains de *Macconnet*.

Mon bon cousin !... Oh ! je n'oublierai jamais...

SCÈNE V.

BRETON, POMMIER, puis MACCONNET et HERMINIE

(Dans le bois, dans l'allée couverte qui longe, sur leur droite,
les jardins du pavillon d'Armenonville.)

BRETON, *très-sombre.*

Ils ne viennent pas !... et sept heures vont
sonner !

POMMIER, *presque aussi sombre.*

Oui... oui... voici le jour qui tombe !... Ah !
il paraît qu'on ne s'ennuie pas là dedans !

BRETON, *poussant une exclamation étouffée.*

Ah !...

POMMIER.

Quoi donc ?

BRETON.

Les voilà, mon ami !... les voilà !... Oh !...

c'est bien Herminie!... je reconnais sa toilette.

POMMIER.

Oui... mais... c'est bizarre!... je ne reconnais ni la taille ni la tournure de Delorme!

BRETON, *bondissant*.

Ah!... mais ce n'est pas Delorme qui est avec elle!... ce n'est pas Delorme!...

POMMIER, *stupéfait*.

Qui est-ce donc?

BRETON.

Mais c'est son cousin... c'est Frédéric Macconnet! Ah! çà! qu'est-ce que vous me chantez donc, vous, avec votre histoire du petit peintre! (*Il va courir à sa femme et à Macconnet qui sont arrivés alors à la porte du jardin. — Pommier l'arrête.*)

POMMIER.

Breton.

BRETON, *avec impatience.*

Quoi encore ?

POMMIER.

Puisque je me suis trompé, il est inutile, n'est-ce pas, de dire à Her... à madame Breton...

BRETON, *hypocritement.*

C'est bon, farceur ! Vous avez peur qu'on ne vous gronde... je ne dirai rien... (*A part.*) devant toi !...

MACCONNET, *jouant l'étonnement à l'aspect de Breton.*

Tiens !... mon ccusin !...

HERMINIE, *même jeu.*

Mon mari !... Toi, mon ami, ici !... Par quelle aventure ?

BRETON, *gaiement.*

Ah ! je vous y prends, mes brigands, à diner en partie fine !...

MACCONNET.

Ma foi, c'est vrai... nous sommes coupables ; mais ma mère est indisposée... il faisait beau... au lieu de diner tristement à la maison, j'ai offert sans façon à ma belle cousine...

BRETON, *interrompant Macconnet en lui sautant au cou.*

Est-ce qu'on te demande tout cela, nigaud !... Ma parole, c'est qu'il est sérieux, avec ses explications, comme si j'avais besoin d'explications !

HERMINIE, *feignant d'apercevoir seulement en ce moment Pommier resté un peu à l'écart.*

Ah ! M. Victor Pommier que je n'apercevais pas...

POMMIER, *à part.*

— Traîtresse!... tu me railles!... (*Haut, balbutiant.*) Oui, madame... nous étions venus, ce bon Breton et moi... Il faisait beau... nous...

BRETON, *à part.*

— Patauge!... patauge!... ça t'apprendra à me faire des souleurs pareilles! (*Haut, en prenant le bras de sa femme.*) Un tour de lac, hein, mes enfants?... puis nous irons prendre des glaces au café napolitain.

MACCONNET ET HERMINIE.

— Volontiers!...

POMMIER, *qui promène un œil investigateur dans les jardins du restaurant.*

Volontiers.

BRETON.

— Qui nous aime nous suive, alors! (*Il entraîne sa femme.*)

SCÈNE VI ET DERNIÈRE.

MACCONNET, POMMIER.

MACCONNET, *posant sa main sur l'épaule de Pom-
mier, qui va suivre monsieur et madame Breton.*

Un mot, monsieur.

POMMIER, *tressaillant.*

Je vous écoute, monsieur.

MACCONNET.

J'ai la plus sincère affection pour ma cou-
sine et pour son mari, monsieur.

POMMIER, *essayant de railler.*

C'est bien possible, monsieur.

MACCONNET.

C'est si possible que je ne reconnais à qui

que ce soit au monde... et à quelque titre que ce soit... le droit de jeter lâchement le trouble dans leur ménage.

POMMIER, *pdissant.*

Monsieur !

MACCONNET.

Hein ! L'expression : lâchement, ne vous va pas ? Ça m'étonne, car elle qualifie à merveille votre conduite.

POMMIER, *avec un geste aussitôt comprimé par*
Macconnet.

Monsieur !...

MACCONNET.

Très-bien ! j'ai compris. Vous tenez à me prouver que vous avez un peu de bon sang dans les veines ; nous verrons cela demain. — Voici ma carte, monsieur.

POMMIER.

Voici la mienne.

MACCONNET.

A présent, allons prendre des glaces.

INTERMÈDE

TÉLÉMAQUE.

Oh ! ce brave M. Macconnet ! je fais, de tout cœur, des vœux pour lui !... Il donnera un bon coup d'épée à ce méchant imbécile de Victor Pommier, n'est-ce pas, Mentor ? (*Mentor secoue la tête.*) Non ?

MENTOR.

Les bonnes causes ne sont pas toujours les causes heureuses, mon ami.

TÉLÉMAQUE.

Comment ! c'est Maccomet ?

MENTOR.

Qui sera blessé... blessé grièvement, oui ;
si grièvement, qu'il en mourra.

TÉLÉMAQUE, *avec chagrin.*

Oh !... pauvre jeune homme !... Mais...

MENTOR.

Mais il nous reste à voir notre troisième et
dernier proverbe dramatique en action ; le
plus court, celui-là, mais non le moins ter-
rible, comme enseignements ; bien qu'il ne
se termine pas, comme les premiers, dans le
sang.

FAUTE OBLIGE

VAUDEVILLE SANS COUPLETS

PERSONNAGES :

RAYMOND BAUMEL, trente-quatre ans de la veille.

CAROLINE GUICHARD, trente-deux ans depuis trois ans.

SCÈNE I^{re}.

(Un petit appartement rue Vendôme.)

RAYMOND BAUMEL, seul, assis dans un fauteuil, —
révant, à mi-roir.

Les jolis yeux!... la douce voix!... Les
beaux cheveux!... les belles dents!... Et
dix-neuf ans!... Dix-neuf ans... n'est-ce pas
trop jeune pour moi? Bah! quinze ans de plus

que sa femme, cela n'a rien d'extraordinaire. Quand j'aurai quarante ans, elle en aura vingt-cinq, elle; à vingt-cinq ans, une femme est raisonnable!... Chère petite Henriette!... C'est qu'elle me traite déjà comme son futur!... Elle m'appelle : *Raymond... mon ami*. De braves gens, que le père et la mère!... Et honnêtes, et rangés!... Ils lui donnent cent mille francs en dot!... Cent mille francs... sans compter les espérances!... Un magnifique parti!... un parti comme je n'en retrouverai jamais un second!... Et j'hésiterais à... (*Il s'interrompt brusquement à la vue de Caroline Guichard, qui entre.*)

SCÈNE II.

RAYMOND, CAROLINE.

CAROLINE, ôtant son chapeau et son châle.

Bonsoir, bijou.

RAYMOND.

Bonsoir, ma bonne.

CAROLINE.

Oh ! *ma bonne* !... Tu sais, je ne suis pas folle de cette expression-là, moi... ça sent son vieux ménage d'une lieue !

RAYMOND, *avec un peu d'ironie.*

Dame !...

CAROLINE.

Dame... quoi ? Vous allez dire que voilà bientôt dix ans que nous sommes ensemble ! Qu'importe, si ces dix ans ont passé pour nous comme dix jours !... (*S'asseyant près de Raymond.*) Ils n'ont pas passé comme dix jours, hein, chéri ?...

RAYMOND, *distrain.*

Si fait ! si fait !...

CAROLINE, *le regardant avec attention.*

Qu'est-ce que tu as donc ce soir, mon ange ?
Tu parais ennuyé ! Je ne suis pas en retard,
cependant.

RAYMOND.

Non, non...

CAROLINE.

On n'en finissait pas de dîner aujourd'hui. On avait amené quelqu'un... Peuh!... Encore une gracieuse idée que celle-là... de m'amener du monde les jours où je dois te voir ! Un imbécile que je connais à peine... et qui mange lentement!... Il a mis une demi-heure à absorber une tranche de gigot ; je ne plaisante pas!... Une tranche de plus, et nous restions à table jusqu'à minuit... Ah!.. ah!... (Silence.) Décidément, tu as quelque chose, Raymond?

RAYMOND, *qui n'était plus là, y revenant brusquement.*

Mais je te répète que non.

CAROLINE.

Et moi, je te répète que si!... Tu ne m'as pas seulement embrassée!

RAYMOND.

C'est vrai... (*L'embrassant.*) Eh bien ! je l'avoue, là... je suis... un peu préoccupé.

CAROLINE.

Des ennuis encore avec ta famille? (*Raymond secoue négativement la tête.*) Des pertes d'argent?... Tu as joué, et... (*Même jeu de la part de Raymond.*) Alors, qu'est-ce que c'est, voyons? Dites, monsieur, dites vite!... Est-ce que vous avez des secrets pour votre Lilinc, maintenant, vilain? (*Posant amoureusement sa tête sur l'épaule.*)

de Raymond.) Un tableau qui ne vient pas comme tu veux ou dont on refuse de donner le prix que tu demandes?... Oh! ces brigands de marchands qui tourmentent ma belle biche, si je les tenais!.. Je les étranglerais, vois-tu, je les étranglerais tous!.. Ah!.. c'est que je ne suis pas bonne quand je m'y mets... et quand il s'agit surtout de mon *moumour* de *Mondmond*!... (*Mondmond regarde de côté sa Liline en fronçant imperceptiblement le sourcil.*) Et puis?..

RAYMOND, *dérobant doucement son épaule*
au fardeau qui y pèse.

Pardon... j'ai une redingote toute neuve...
et avec ta poudre de riz...

CAROLINE, *se levant vivement.*

Oh! oh! vous êtes bien susceptible, ce soir,
mon cher! Ma poudre de riz!.. Ne dirait-on
pas que je m'en farcis la figure comme vos
femmes de théâtre!

RAYMOND.

Enfin, cela tache... à la longue !

CAROLINE.

Il est certain que si je me frottais les joues huit jours de suite sur votre redingote, ça finirait par l'user... ça, je vous l'accorde !...

RAYMOND.

Tu dis des bêtises, ma bonne ; il n'y a pas besoin de huit jours pour tacher un vêtement... et comme, depuis quelque temps surtout, je ne roule pas sur l'or et l'argent, tant s'en faut !

CAROLINE.

Et qui est-ce qui vous empêche d'y rouler ?
Est-ce moi ?

RAYMOND, *malgré lui*.

Qui sait !...

CAROLINE, *bondissant.*

Qui sait !... Vous allez m'expliquer ce que vous entendez par ces paroles, Raymond !... Vous allez m'expliquer comment une femme qui ne vous a jamais rien demandé... qui ne vous a jamais rien coûté... — et Dieu merci ! — peut être cause du moindre désordre dans vos affaires !.. (*Elle a repris place aux côtés de Raymond.*) Allons ! j'écoute : comment vous ai-je ruiné ?

RAYMOND, *à part.*

La voilà en colère... le moment est peut-être opportun !

CAROLINE.

Eh bien ?

RAYMOND.

Eh bien !... Mon Dieu, ma chère, ce n'est pas un reproche, au moins, que je t'adresse, mais puisque tu exiges des explications...

CAROLINE.

Certes, que j'en exige!...

RAYMOND.

Eh bien!... je te dirai que... sans le vouloir,
— sans le vouloir, comprends bien! — il arrive qu'une femme nuit souvent... et beaucoup... à un homme.

CAROLINE, *s'emportant de plus en plus.*

Une femme nuit souvent... et beaucoup!
Ah!... Alors, je vous ai nui souvent et beaucoup, moi? Et comment vous ai-je nui souvent et beaucoup, s'il vous plaît? Comment vous ai-je nui sou...

RAYMOND, *criant.*

Ah! si tu cries!...

CAROLINE, *criant plus fort.*

Mais je ne crie pas, monsieur! c'est vous qui criez!...

RAYMOND.

Ma chère, tout ceci pourrait se résumer en deux mots... deux simples mots... mais dans l'état où tu te mets !...

CAROLINE.

L'état !.. Quel état ? Je me mets dans un état, maintenant ! C'est trop fort ! Ces deux mots... ces deux *simples mots* qui doivent tout résumer, mais lâchez-les donc tout de suite, monsieur, lâchez-les donc si vous l'osez !

RAYMOND.

Si je l'ose!... Ah ! tū vois ! des menaces !...

CAROLINE.

Des menaces !... Ah ! ah !... En vérité, ça tourne à la démente ! A entendre monsieur,

ne semblerait-il pas que je vais l'assassiner !.. Ah ! ah !... Ne craignez rien, mon cher, je n'ai pas de stylet à ma jarrettière... et quand vos deux mots *ré-su-me-raient* une demande de rupture... immédiate... ah ! bien !... je ne m'en formaliserais guère ! Non ! je ne m'en formaliserais pas, car j'en ai assez aussi de cette existence ! Vous vous imaginez peut-être que je ne me suis pas aperçue que vous étiez changé du tout au tout à mon égard depuis quelque temps ? Oh ! mais je serais donc bien aveugle ! bien sotte ! Vous avez assez de moi !... soit !... j'ai assez de vous !... Quittons-nous ! Adieu.

RAYMOND, *un peu piqué.*

Du moment que tu le prends ainsi, ma chère... adieu !... c'est dit ; et je n'ai qu'un regret, c'est de... Il y a longtemps que je serais, comme tant d'autres de mes amis... dans une position tranquille... assurée... convenable ! Et...

CAROLINE, *qui remettait son chapeau et son châle, se retournant comme une tigresse blessée et courant à Raymond.*

Ah ! une position tranquille... convenable !
J'ai deviné ! Tu songes à te marier, Raymond ?

RAYMOND.

Quand cela serait ! Puisque...

CAROLINE.

Monstre !... Te marier, toi !... toi !... et tu crois que je le souffrirai !...

RAYMOND.

Mais puisque...

CAROLINE.

Tu crois que je t'aurai sacrifié les plus belles années de ma vie pour te laisser passer dans les bras d'une autre !

RAYMOND.

Mais puis...

CAROLINE, *avec fureur.*

Ah !... Soyez donc parjure à tous vos devoirs, trompez donc indignement le plus honnête, le meilleur des hommes, pour qu'après dix ans de liaison, votre amant vous laisse là comme un paquet de linge sale !...

RAYMOND, *essayant de plaisanter.*

Une laide comparaison que tu as choisie là, ma chère !

CAROLINE.

Elle est encore trop bonne pour vous !

RAYMOND.

Pour moi... mais ce n'est pas moi...

CAROLINE.

Assez ! Vous avez dit vos deux mots, voici

les miens... et gravez-les dans votre mémoire, je vous le conseille ! Si vous vous mariez... je vous tue !

RAYMOND, *souriant*.

Oh !...

CAROLINE.

Et je me tue après.

RAYMOND, *même jeu*.

Oh !

CAROLINE.

Et, en attendant, je m'en vais m'enquérir de la malheureuse que vous voulez épouser !... Je ne vous dis que ça ; avant peu elle aura de mes nouvelles !... (*Elle s'enfuit.*)

RAYMOND, *qui ne rit plus, courant après elle*.

Caroline !... Caroline !... Écoute donc, Caroline !...

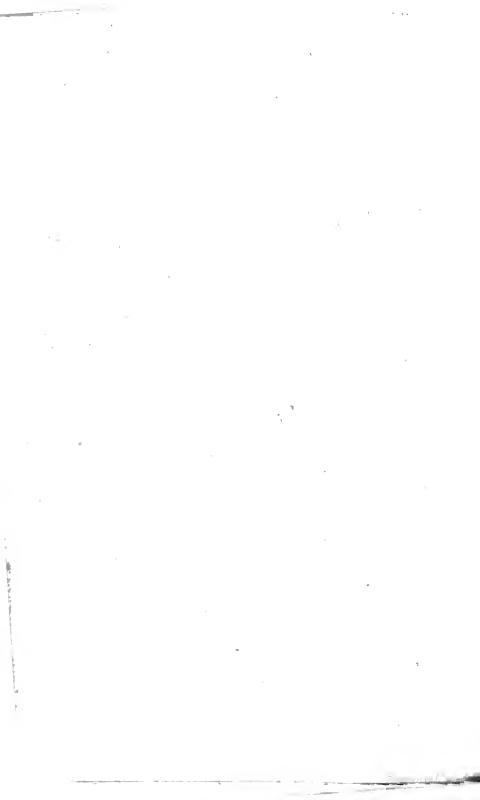
CAROLINE, *descendant l'escalier*.

Demain... après-demain... quand j'en aurai

fini avec *l'autre* ! Ne vous inquiétez pas , je m'en charge !

RAYMOND, *à part.*

Elle s'en charge !... (*Se penchant sur la lampe.*)
Caroline, voyons... Caroline !... Elle a disparu... Oh ! C'est qu'elle est bien capable !...
(*Rentrant chez lui.*) Allons !... je ne me marierai pas... je ne pourrai jamais me marier !... Tu l'as voulu, forçat, traîne ton boulet !... Pauvre Henriette !... pauvre moi !...
(*Avec rage.*) Ah ! qui est-ce qui a donc inventé l'amour avec les femmes mariées !!!



SEPTIÈME ET DERNIÈRE EXCURSION

L'AMOUR PERMIS.

— *Qui est-ce qui a donc inventé l'amour avec les femmes mariées?* Un fou, un méchant ou un lâche. Et c'est parce que je ne veux pas que vous soyez jamais un fou, ni un méchant, ni un lâche, Télémaque, que j'ai tenu à préserver, par des exemples frappants, votre jeune âme, contre les tentations de cette sorte d'amour. Je n'ignore pas que je trouverai sur ce sujet nombre de contradicteurs. Beaucoup de gens, — et de bonne foi, — le plus triste ! — vous affirmeront que, s'il est blâmable, le plus souvent, d'enlever à un mari le cœur

de sa femme, souvent aussi, par suite de la conduite même de ce mari, de ses principes, de ses habitudes, une telle action mérite sinon l'approbation, au moins une certaine indulgence. Ne croyez pas ces gens-là, enfant, car ils se trompent. En quelque cas que ce soit, la femme qui appartient à un autre doit vous être sacrée. Eh quoi ! l'on rougirait de dérober un sou à son prochain et l'on ne rougit pas de lui ravir son bien le plus cher : le corps et l'âme de celle qui est sienne devant Dieu et devant la loi !

— Mais si le mari de la femme que vous aimez n'a pas ou n'a plus d'amour pour elle ? nous dit un de nos sophistes.

— Qu'en savez-vous, s'il ne l'aime plus ?

— Il a une maîtresse.

— Eh bien, cette maîtresse, ne peut-il la quitter ?

— Et, en attendant qu'il la quitte, vous condamnez sa femme à rester à jamais abandonnée, triste, seule ?

— Triste, seule, abandonnée par son mari, une femme est moins à plaindre encore que consolée par un amant; car, à son tour, un jour, cet amant l'abandonnera, et elle n'aura d'autres ressources, ce jour-là, pour se distraire d'une nouvelle douleur, que de commettre une nouvelle faute. Et, de distractions en distractions, où s'arrêtera-t-elle?

— Mais si le mari se soucie peu ou prou que sa femme le trompe?

— C'est qu'il aura ses raisons sans doute pour ne s'en point soucier. Et vous braveriez ces raisons, vous? Hum! Si vous n'êtes pas puni tôt ou tard de votre audace, je vous donnerai non pas un merle blanc, — il y a des merles blancs, — mais un merle bleu!

— Mais si c'est parce que le mari n'a pas de cœur qu'il ferme les yeux?

— Alors, vous risquez fort d'ouvrir un de ces matins votre bourse, mon cher! Jolie perspective qu'un bonheur ainsi acheté... à un pareil marchand!

— Mais s'il y a incompatibilité morale et physique ? Si la femme est ardente et le mari de glace ?

— Êtes-vous chargé d'éteindre les incendies ?

— Si la femme est spirituelle et le mari bête ?

— Une femme honnête, spirituelle, ne vous dira jamais que le père de ses enfants est bête.

— Mais... Ah !... — si cette femme a eu déjà deux ou trois amants avant que je la courtise ?

— En semblable hypothèse, ce sera donc l'habitude du vice et non l'amour qui vous séduira ? Odieux !

— En semblable hypothèse, du moins, on ne me reprochera pas d'avoir fait tomber cette femme.

— Non ; mais on pourra vous reprocher de l'avoir empêché de se relever, ce qui est aussi grave.



Enfin, vous avez vu, Télémaque, ce que peut coûter l'amour d'une femme mariée.

A Olivier de Touzelin, la vie.

A Frédéric Macconnet, la vie également.

A Victor Pommier, un remords éternel. — N'est-ce pas un remords éternel qu'on doit garder du meurtre d'un homme qui ne vous a fait d'autre mal que de vous convaincre qu'il pratiquait les mêmes errements que vous, avec cette excuse pour lui qu'il les pratiquait plus noblement?

A Raymond Baumel... la liberté. J'allais dire encore la vie, et je ne me serais pas trompé de beaucoup. Rivé à son boulet, Raymond Beaumel n'est-il pas réellement mort pour le monde, puisqu'il n'y peut faire un pas sans entendre aussitôt une voix fatale

lui crier : « Tu n'iras pas plus loin, ou je t'écrase ! »

* * *

Et, instruit par ces exemples, — que je pourrais, hélas ! multiplier sous vos yeux, — vous fuirez, n'est-il pas vrai, les amours coupables, en opposant sans cesse la raison à la passion, votre cœur à votre tête, votre conscience à vos sens.

* * *

Pour terminer... — car nous sommes fatigués tous deux, n'est-il pas vrai, vous, de votre attention à m'écouter, moi, de mon attention à me faire entendre, — qui aimerez-vous, à vingt-trois, vingt-quatre ans, quand votre jeunesse aura jeté sa première gourme ?

Quel est l'amour honnête, — s'il y a des amours honnêtes qui n'aient pas pour terme le mariage, — où il vous sera permis de rafraîchir votre sang brûlé par une succession de plaisirs violents, jusqu'à ce qu'il vous soit enfin donné de le régénérer dans l'amour pur et saint qu'on nomme amour conjugal ?

* * *

Je vous ai parlé d'*Adolphe*, de Benjamin Constant, mon ami, parce que, dans *Adolphe*, il existe une femme telle que je voudrais vous en voir une pour maîtresse... quand vous aurez vingt-cinq ans... à condition qu'elle s'engageât à n'être plus pour vous qu'une amie quand vous aurez atteint la trentaine. Or, cette maîtresse peut-elle se trouver ailleurs que dans un roman ? Oui ; quoique, je ne vous le cache pas, ce soit un oiseau rare. Vous la reconnaîtrez à ce signalement : jamais de-

moiselle, veuve; médiocrement jolie; plus de charme que de beauté. — Très-simple, aimant peu le monde. — Ni riche, ni pauvre, ni jeune, ni vieille. Moins d'esprit que de goût; en tout cas, l'esprit de se faire respecter.

Maintenant, serez-vous heureux avec cette femme? Heureux, — comme il convient à un galant homme de l'être, — en rendant bonheur pour bonheur? Réussirez-vous à conserver la chaîne, qui vous unira à elle, assez légère pour pouvoir la briser — sans secousse — quand l'heure, la fameuse heure aura sonné... au *cadran de la Raison*, vous vous rappelez?

Tout cela dépend de votre intelligence... et du cœur de cette femme.

Quoi qu'il en soit...



Eh bien!... où est-il donc, mon élève! Il est parti... parti sans même me serrer une dernière fois la main, l'ingrat!

L'ingrat, non ! Je suis sûre qu'il n'oubliera pas mes leçons. Seulement, je le disais bien tout à l'heure : il est fatigué de m'écouter. Une amourette a passé devant lui, fredonnant, il est allé fredonner avec elle. — N'a-t-il pas vingt ans !

Bah ! je le retrouverai quand il en aura trente.

Et quand je le retrouverai, cher lecteur, s'il vous plaît d'assister à mes excursions avec l'homme dans le pays des amours, comme il a pu vous plaire déjà de m'y suivre côte à côte avec l'adolescent... eh bien ! dites-le : le *Guide de l'amoureux à Paris* aura un second volume.

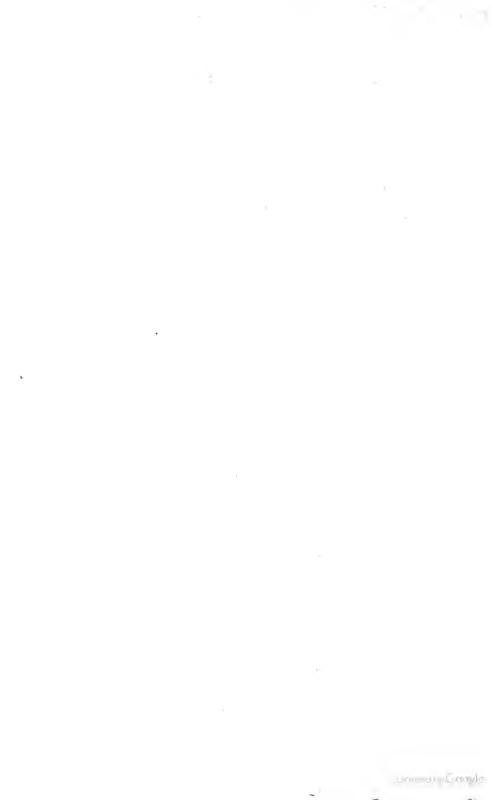
J'attends votre décision.

FIN



17788

17788



TABLE

AVERTISSEMENT.....	1
AVANT-PROPOS.....	15
PREMIÈRE EXCURSION. — L'amoureux de vingt ans. — La petite cousine.....	23
DEUXIÈME EXCURSION. — Les amours d'antichambre.....	41
TROISIÈME EXCURSION. — En arrière. — Au quartier Latin. — La Piquette galante. — Au Château des Fleurs.....	77
QUATRIÈME EXCURSION. — Les amours buissonnières — Mademoiselle Tirebouchon. — Camilla Falcini.....	109
CINQUIÈME EXCURSION. — L'amourette platonique. — Les trois baisers. — Le 24 février 1848.....	136
SIXIÈME EXCURSION. — Les amours coupables. — A traître double traître. — Entre la coupe et les lèvres. — Faute oblige.....	185
SEPTIÈME ET DERNIÈRE EXCURSION. — L'amour permis...	187

